L'

D

D

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, *Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Sécrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au College Royal de la même Ville & Secrétaire-Greffier de l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois.*

Sœvior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Juv. Lib. II, Sat. 6.



A PARIS,
Chez NION l'Aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

Par M. l'Abbé GENTY, Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de [illegible], [illegible] Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur [illegible] de Philosophie au Collège Royal de la même Ville, [illegible] l'Assemblée Provinciale [illegible].



Serviet [illegible]
[illegible], [illegible] urbes.
Juv. Lib. II, Sat. 6.



A PARIS,
Chez NION l'Aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

DE ROQUELAURE,

ÉVÊQUE DE SENLIS,

PREMIER AUMONIER DU ROI,

COMMANDEUR

DE L'ORDRE DU S. ESPRIT, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

DÉLIVRÉ d'une maladie cruelle, je renais à la vie. Chaque jour, en développant mes forces, renouvelle en moi par degrés cette sensibilité exquise, dont la nature se plaît à douer

ses favoris les plus chers. Tout me rappelle ces tems heureux de mon enfance, où sous vos aîles protectrices mon cœur commençoit à s'ouvrir aux inspirations de la vertu ; ces momens enchanteurs, où vous faisiez jaillir les premieres étincelles, qui ont allumé dans mon sein le feu de l'amour patriotique. Tout ce qui est en moi, tout ce qui me touche & m'environne est plein de vos bienfaits. C'est votre bonté paternelle, qui m'a appellé aux douces jouissances des hommes sensibles ; c'est de vous seul, que j'ai reçu la vie de l'ame.

Comment pourrois-je, MONSEIGNEUR, ne pas vous consacrer mes travaux ? Vous les avez tous inspirés d'avance. L'Ouvrage que je prends la liberté de vous présenter aujourd'hui, est destiné à la recherche des moyens de guérir la plus grande plaie, qui ait jamais affligé le genre-humain : il n'a été entrepris que pour venger les droits de l'humanité avilie & de la Religion calomniée. Vous n'y appercevrez pas, MONSEIGNEUR, l'empreinte des grands talens ni du génie ; mais vous y reconnoîtrez sans peine les expressions d'un cœur, qui souffre des maux de ses semblables ; & c'est à ce titre qu'il doit vous intéresser. En daignant agréer qu'il

parût sous vos auspices, vous avez comblé mes vœux. Je sens tout le prix de cette faveur : c'est l'unique Dédicace que vous ayez voulu accepter. Puisse-t-elle être un monument durable du plus pur hommage & de la plus vive reconnoissance !

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

A Orléans, le 10 Novembre 1787.

GENTY.

QUESTIONS proposées par l'Academie de Lyon.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre-humain ?

Si elle a été utile, quels sont les moyens d'en augmenter les avantages ?

Si elle a été nuisible, quels sont les moyens d'en diminuer les inconvéniens ?



AVERTISSEMENT.

UNE grande partie de ce Mémoire n'eſt ſortie de ma plume, que long-terns après le terme de rigueur que l'Académie de Lyon avoit fixé pour l'envoi des Ouvrages deſtinés au Concours. Je me ſuis en conſéquence affranchi des entraves du plan adopté par cette célébre Compagnie; & conſidérant à ma maniere la Queſtion propoſée, j'ai préféré la ſérie d'idées, qui m'a paru la plus naturelle & la plus propre à me conduire à une ſolution complete. Je ne me mettrai pas en peine d'examiner ſi la route tracée par l'Académie étoit la plus droite & la plus ſûre, ni ſi j'ai eu tort ou raiſon de ne pas la ſuivre : ce point ſe décidera peut-être de lui-même par la comparaiſon

de mon Ouvrage avec le Mémoire qui ſera couronné. Je me ſuis avancé d'un pas libre dans la carriere : c'eſt au Public à juger ſi je l'ai parcourue. J'attendrai ſon arrêt avec reſpect & ſoumiſſion.





L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

QUELLE entrepriſe l'homme n'a-t-il pas oſé tenter pour aggrandir ſon être & multiplier ſes jouiſſances ? Quels obſtacles peuvent déſormais étonner ſon courage & rallentir l'eſſor de ſon génie ? Il tient dans ſes chaînes tous les animaux, qui pouvoient lui diſputer l'empire de la terre ; il brave les fureurs de l'océan, & franchit les barrieres qui ſembloient ſéparer éternellement

les deux Mondes : son activité toujours infatigable fait rassembler dans chaque climat les diverses richesses distribuées sur la surface du globe : il imite & dirige la foudre ; il s'éleve en triomphateur dans les hautes régions de l'air, & voit les orages sous ses pieds : il a dompté tous les élémens. Sans cesse son avide curiosité interroge la nature & lui dérobe de nouveaux secrets. Il a deviné les ressorts cachés qui animent l'univers, & s'est élancé dans l'infini. Au défaut de la réalité, son imagination féconde lui a créé des prodiges & des illusions enchanteresses. Rien n'a pu résister à son audace ; tout s'est transformé au gré de ses desirs.

Croira-t-on, qu'après tant de merveilles & de conquêtes, il ne soit pas encore parvenu au comble de ses vœux ? Nous cherchons par-tout le bonheur, & nous avons tout tenté, tout obtenu, hors les vrais moyens d'être heureux. Nos préjugés & nos erreurs ont empoisonné tous les dons de la nature & du génie : l'homme est devenu pour l'homme l'ennemi le plus redoutable & le plus implacable. C'est un conquérant superbe, qui sait vaincre & triompher : mais loin de profiter de sa victoire, il l'a presque toujours tournée contre lui-même.

La découverte de l'Amérique, l'époque la

plus brillante dont notre orgueil puisse se glorifier, nous offre l'exemple le plus frappant de ces tristes vérités; & rien n'est plus capable de mettre au grand jour la vanité des espérances, que l'ambition des Rois & l'esprit de conquête nous font concevoir. Aucune révolution n'avoit encore ouvert un champ aussi vaste à l'industrie humaine, ni fourni d'aussi puissans ressorts à l'activité du commerce & de la politique. Jamais le temps n'avoit fait éclore à la fois tant de moyens de jouissance, de bonheur & de prospérité. Les vérités pures & consolantes de la morale évangélique annoncées à des peuples superstitieux & livrés à l'erreur; les secrets de nos arts & de nos sciences révélés à des Sauvages plongés dans l'ignorance & dans la plus profonde misere; le goût de la sociabilité inspiré à des cœurs, qui connoissoient à peine le prix des plus doux penchans de la nature; de nouvelles sources de richesses, qui sembloient jaillir de toutes parts; des terres d'une immense étendue, qui invitoient à la culture & promettoient les plus abondantes récoltes; une multitude innombrable de nouveaux objets d'échange; le domaine de l'homme accru tout-à-coup de moitié; tels sont les avantages inestimables, que l'on devoit attendre de cette importante

découverte. Cependant trois siecles se sont écoulés, & les sages demandent encore si elle fut utile ou nuisible. Que dis-je ? Parmi les Ecrivains, qui prendront la plume pour résoudre une question si étrange, un seul croira-t-il devoir féliciter le genre-humain sur les fruits de cette conquête mémorable ? S'en trouvera-t-il un seul, qui ne déplore les maux sans nombre dont elle inonda la surface de la terre ?

Il vaudroit mieux sans doute ne point affliger nos regards du spectacle de tant de calamités, s'il ne devoit pas servir à l'instruction des générations présentes & futures. Mais le tems viendra peut-être où les Chefs des Nations seront tentés de revenir sur le passé, & de profiter des anciennes erreurs pour diriger plus sûrement vers le bonheur général toutes les forces qui leur sont confiées. Le moment est déja venu, où l'opinion, la Reine des Peuples & des Rois, commence à dépouiller la fausse gloire de tout ce qu'elle a d'imposant & de séduisant pour le vulgaire. Déja la politique des Nations tend à renfermer les Empires dans leurs justes bornes, & à maintenir la paix & l'équilibre dans l'univers; & c'est hâter les progrès de cette révolution salutaire, que de retracer les mal-

heurs attachés aux anciennes maximes. C'eſt ſervir utilement le genre-humain, que de rechercher les cauſes, qui ont rendu funeſte un événement, dont on devoit recueillir des fruits ſi abondans & ſi doux.

Guidé par ce motif, le ſeul digne de quiconque entreprend de venger les droits de l'humanité, j'ai taché de porter la lumiere dans toutes les parties de la queſtion propoſée. Je n'ai pu me défendre d'un effroi involontaire, en contemplant la vaſte étendue de la carriere qu'il s'agiſſoit de parcourir, & les difficultés ſans nombre qui ſembloient en interdire l'entrée. Mais l'amour de mes ſemblables, l'eſpoir de contribuer à eſſuyer leurs larmes, le deſir ſi naturel & ſi vif dans les cœurs droits & ſenſibles de voir régner plus d'ordre dans le monde moral, ont ranimé mes efforts, & m'ont fait croire que je pourrois triompher de tous les obſtacles. Une autre conſidération eſt encore venu ſoutenir mon courage; c'eſt que l'éloquent Hiſtorien, qui a propoſé ce problême politique, a pris ſoin de raſſembler d'avance la plupart des faits, qui peuvent en préparer la ſolution. Muni d'un tel ſecours, je me ſuis avancé d'un pas plus ferme, & j'ai meſuré d'un œil moins étonné la grandeur de mon entrepriſe.

En employant les divers matériaux, que cet Auteur, juſtement célebre, a mis ſous ma main, je ne me ſuis pas impoſé la loi d'embraſſer ſes opinions. J'ai voulu dans toutes mes recherches voir briller devant moi cette clarté vive, qui annonce la préſence de la vérité. Je n'ai pas ceſſé de conſulter la voix intérieure, qui trompe rarement, &, dans tout le cours de mon Ouvrage, j'ai ſenti les traits de ce feu divin, dont la nature échauffe ſes vengeurs. Vérité, Nature, Religion ſainte, c'eſt votre cauſe que je vais défendre ; c'eſt ſous votre égide que je vais combattre. Je vous conſacre ma plume : elle ne fut jamais proſtituée au menſonge, ni à l'eſprit de ſyſtême, ni à la flatterie, ni au vil intérêt.

Pour ne laiſſer échapper aucune partie eſſentielle du problême, qu'il s'agit de réſoudre, j'ai cru le devoir conſidérer ſucceſſivement par rapport aux différens peuples, ſur leſquels la découverte de l'Amérique peut avoir eu de l'influence. Je développerai donc d'abord les grands avantages, qu'elle auroit dû procurer aux divers habitans du nouveau Monde ; & comparant enſuite ces avantages avec les faits hiſtoriques, j'examinerai ſi l'événement a rempli de ſi flatteuſes eſpérances. Je ſuivrai la même marche,

& j'établirai la même comparaison relativement aux Conquérans & à la plupart des Peuples de l'Europe. L'opposition constante que nous observerons entre les fruits qu'on devoit attendre de cette révolution, & ceux qu'on en a recueillis en effet, nous indiquera la route qu'il auroit fallu choisir, & celle qu'il faudroit suivre encore pour diminuer les inconvéniens & multiplier les avantages. Ainsi la chaîne de mes idées ne sera point rompue, & la derniere partie de mon Discours ne sera que le développement & l'application des principes établis dans les premieres. Puisse le tableau fidele, que je vais tracer, nous convaincre que les actions les plus éclatantes des Conquérans sont un dédommagement bien foible pour les maux, dont ils affligent la malheureuse humanité! Puisse-t-il embrâser tous les cœurs de l'amour de l'ordre, & faire luire à tous les yeux les rayons de cette raison universelle, qui rapproche tous les peuples & doit seule leur apprendre le véritable emploi de leur puissance!

I.

LA découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses anciens Habitans ?

LES peuplades dispersées sur le vaste continent de l'Amérique languissoient dans la premiere enfance de la vie sociale, sans connoître le prix des plus doux présens de la nature. Elles ignoroient presqu'entiérement l'art d'ouvrir & de féconder le sein de la terre, qui étoit prête à leur prodiguer ses richesses ; & cette mere bienfaisante se consumoit en vains efforts, s'épuisoit par une végétation surabondante & souvent nuisible. Sa surface cachée sous des ronces, des liannes & d'autres plantes sauvages & parasites, nourrissoit une multitude innombrables d'insectes & de reptiles vénimeux. Des forêts immenses, inaccessibles aux vents, impénétrables aux rayons du soleil, renfermoient un air humide & corrompu. Les plaines les plus fertiles, inondées par les débordemens des lacs & des fleuves, & changées en marais fangeux, exhaloient des vapeurs pestilentielles.

Les animaux dégénérés étoient sans force & sans courage.

L'homme ressentoit comme eux l'influence maligne du climat, & traînoit une existence pénible & misérable. La foiblesse de ses besoins & de ses desirs répondoit à celle de ses organes. A peine sensible à l'attrait impérieux & nécessaire, qui unit les deux sexes, il ne voyoit dans la femme qu'une esclave destinée aux services les plus abjects & aux travaux les plus pénibles. S'il étoit exempt des maladies qui assiegent la mollesse, des passions petites & cruelles qui nous tourmentent au sein même des jouissances & des honneurs ; s'il ignoroit les soucis dévorans qu'enfante notre imagination inquiete & dépravée, il étoit en proie à la faim, aux plus rudes fatigues, à la morsure des reptiles, à l'inclémence des saisons, à la rage de ses ennemis, à une foule de superstitions & de craintes chimériques. Son intelligence enveloppée d'épais nuages resserroit toutes ses idées dans le cercle étroit de ses besoins présens. Son défaut de prévoyance l'exposoit sans cesse aux alternatives les plus dangereuses; & l'abondance passagere des alimens, après une longue disette, soumettoit sa frêle constitution à des secousses violentes, souvent plus funestes que la faim. Isolé,

taciturne, abandonné de toute la nature, il n'éprouvoit jamais ces tendres émotions, qui nous consolent & ouvrent nos cœurs à la binfaisance; jamais la pitié ne lui faisoit verser de larmes; jamais il n'épanchoit ses douleurs dans le sein d'un ami; jamais l'adolescent ne sentoit les douces étreintes des bras paternels; & jamais la piété filiale ne fermoit les yeux du vieillard expirant.

L'Américain stupide ne savoit point goûter le plaisir de pardonner à un ennemi désarmé; & s'il sortoit de son état de langueur, d'indolence & d'insensibilité, c'étoit pour boire des liqueurs enivrantes, ou s'abandonner à la vengeance, la passion des ames foibles. Toute sa vertu consistoit dans la fureur guerriere, qui le portoit aux atrocités les plus révoltantes, & dans sa constance non moins atroce à chanter au milieu des tortures les plus affreuses, quand il tomboit en captivité, & à encourager lui-même ses bourreaux dans leur ingénieuse barbarie. Parmi certaines Tribus, les vainqueurs buvoient dans le crâne de leurs ennemis, & s'abreuvoient de leur sang. Souvent les meres arrachoient les entrailles des prisonniers pour battre & teindre les joues de leurs enfans, & pour perpétuer ainsi d'âge en âge la soif de

la vengeance. On faisoit un horrible festin de la chair de la victime, & l'on dévoroit avec avidité ses membres palpitans. Tels étoient les plaisirs & les vertus de l'homme sauvage.

En vain l'orgueilleuse Philosophie s'est-elle plue à nous vanter l'amour de l'indépendance, qui le caractérise. Car cette passion est bien éloignée d'avoir une origine aussi noble, & de produire d'aussi bons effets dans le cœur du sauvage que dans celui de l'homme civilisé. Parmi nous, elle suppose une ame élevée, qui dédaigne les dons de la fortune, quand il faut les acheter par de basses intrigues : elle prend sa source dans le sentiment intime de la dignité de l'homme; elle excite en nous la bienfaisance, le désintéressement, la générosité, la pitié, l'oubli & le pardon des injures. L'ame indépendante & dégagée des soins futiles & rampans, qui agitent le vulgaire, est toute entiere à la vertu, & devient sublime comme elle. Mais l'aversion de l'Indien pour toute espece de contrainte, son goût excessif pour une liberté sans bornes, viennent du défaut d'énergie & de sensibilité, & tendent à l'isoler de plus en plus & à fermer son cœur à tous les sentimens généreux. Toujours concentré en lui-même, il n'a jamais connu cette force expansive,

qui nous donne une feconde vie dans nos femblables, qui nous identifie avec eux, nous fait partager leurs peines & leurs plaifirs, & devient le principe des plus héroïques vertus.

C'eft le feul amour du paradoxe & de la nouveauté, qui a pu faire foutenir à quelques Ecrivains ingénieux, que la vie fauvage étoit préférable à l'état focial ; & je ne m'arrêterai pas d'avantage à faire voir le peu de folidité d'une telle opinion, qui n'eft en effet qu'un jeu d'efprit. L'homme fauvage eft un être imparfait, privé des plus éminentes qualités de fon efpece, inutile à fes femblables, le jouet des élémens & de toute la nature.

Non-feulement chaque individu ne jouit pas dans cet état du dégré de bonheur, qui lui eft deftiné ; mais le nombre des hommes y eft incomparablement moindre que dans les fociétés civilifées. Tout concouroit en effet à retarder les progrès de la population dans les Tribus Américaines. Les femmes épuifées par des travaux continuels & trop rudes pour leur conftitution délicate, étoient pour la plupart inféconces, ou ne pouvoient nourrir & élever qu'un très-petit nombre d'enfans. Le tempérament foible & froid des hommes, leur infouciance & leur goût dominant pour l'oifiveté,

l'extrême difficulté de se procurer des alimens, l'embarras de se charger de leurs enfans dans les courses & les chasses lointaines & de longue durée, les disettes fréquentes occasionnées par leur stupide indolence & les ravages de la guerre, leur vengeance implacable qui ne pouvoit s'assouvir que par l'entiere extinction de la Tribu ennemie, le triste & barbare plaisir qu'ils goûtoient à massacrer de sang froid leurs prisonniers, sont autant de causes puissantes, qui se joignoient à la premiere, pour s'opposer à la multiplication de l'espece humaine.

D'ailleurs, les moindres peuplades avoient besoin d'un vaste terrein pour subsister, & il falloit laisser pour leur chasse des déserts immenses, dont les limites éloignées & incertaines fournissoient des prétextes de guerre toujours renaissans. C'est ainsi que des contrées, qui sous les loix salutaires de la civilisation auroient pu contenir des nations nombreuses & fortunées, nourrissoient à peine quelques hordes de sauvages nuds & indigens, toujours prêts à s'entr'égorger. Il n'est donc pas possible de douter qu'en façonnant par degrés les Tribus Américaines au travail & aux vertus sociales, & qu'en leur inspirant le goût & la connoissance des arts utiles, on n'eût en même temps augmenté le bonheur

de chaque individu, & le nombre de ceux, qui eussent été appellés aux jouissances d'une vie plus douce, & qu'on n'eût procuré par-là au genre-humain des avantages inestimables.

La lente succession des tems eût peut-être préparé d'elle-même cette heureuse révolution, si le desir des conquêtes & des découvertes, qui tourmentoit l'Europe à la fin du quinzieme siecle, n'eût établi une communication entre elle & l'Amérique. Car parmi tant de peuplades sauvages, celles qui habitoient un terrein plus découvert, se livroient davantage aux travaux de l'agriculture, & commençoient à se soumettre aux loix d'une police plus réguliere & plus humaine. Quelques-unes même de ces Tribus, moins adonnées aux courses de la chasse, connoissoient la distinction des rangs, & se laissoient gouverner par des chefs d'autant plus absolus, qu'ils parloient au nom de la Divinité, & qu'ils avoient l'adresse de faire servir au maintien de leur autorité le respect & la terreur imprimés par une aveugle superstition. Tels étoient les Natchez & les Habitans des grandes Isles; tels étoient sur-tout les Sujets des deux plus grands Empires de l'Amérique, les Mexicains & les Péruviens.

Je ne dirai point avec l'éloquent Auteur de

l'Histoire Philosophique, que *les Mexicains avoient autant de connoissances, de lumieres, d'industrie & de politesse, qu'il y en avoit alors en Europe* (*). L'amour de la vérité m'oblige d'avouer que leur agriculture étoit très-imparfaite & que les productions, qu'ils tiroient du sein de la terre, n'étoient suffisantes pour la nourriture d'un si grand peuple, qu'à cause de leur extrême frugalité, qui les entretenoit dans un état de foiblesse & de langueur. (**)

(*) Voyez les premieres Editions de l'Histoire Philosophique, Liv. VI.

Il paroît que M. l'Abbé Raynal avoit adopté cette opinion sur le rapport de Cortez, qui avoit intérêt de rehausser dans ses Lettres la gloire d'une conquête, qu'il n'avoit entreprise qu'en bravant l'autorité de Velasquez, son chef légitime. Peut-être ce célebre Ecrivain en a-t-il cru trop légérement les descriptions gigantesques & pleines d'exagérations d'Antonio Solis, qui assure, entr'autres mensonges, qu'il y avoit deux mille Temples dans la seule ville de Mexico. Quoiqu'il en soit, M. l'Abbé Raynal a changé lui-même de sentiment sur les Mexicains, & la bonne foi exige que j'avertisse que dans les nouvelles Editions de l'Histoire Philosophique il tient un langage absolument opposé. Je ne me suis apperçu de ce changement, qu'après avoir traité cette premiere Partie de mon Ouvrage.

(**) Un des plus grands obstacles que Cortez eut à vaincre dans la conquête du Mexique, fut de faire subsister sa petite troupe dans ses marches diverses. Le peu de culture de cet Empire obligeoit souvent les Espagnols de se nourrir des productions spontanées de

J'avouerai avec la même franchise que tous les autres arts étoient aussi dans un état d'enfance. Ces Villes si vantées par Cortez, pour donner plus d'importance à sa conquête, n'étoient en effet qu'un vaste assemblage de cabanes rustiques; ces palais & ces temples si riches & si majestueux étoient des masses énormes de terre dont il ne reste aucun vestige depuis long-tems (*). Ces chefs-d'œuvres tant admirés de peinture & d'orfévrerie, dont on a conservé quelques échantillons, étoient de grossieres ébauches, qui ne sont dignes d'attention, que pour marquer les progrès successifs de l'industrie humaine (**).

---

la terre, & il falloit autant d'alimens pour un Européen, que pour trois ou quatre Indiens. Les forces relatives de ces deux especes d'hommes étoient à peu-près dans le même rapport.

(*) Il ne reste aucun vestige du Palais de Montezuma, ni du grand Temple de Mexico, tandis qu'on voit encore aujourd'hui l'hôtel que Cortez fit bâtir à la hâte, lors de la conquête. Tant il est vrai que les monumens des Mexicains étoient au-dessous de l'idée, que les Historiens Espagnols ont voulu en donner, & des noms pompeux, dont ils les ont embellis.

(**) Les Mexicains se servoient d'écorces d'arbres & de peaux d'animaux, pour dessiner à leur maniere les événemens, dont ils vouloient conserver la mémoire. Quoique l'avide soldatesque, qui saccagea l'Empire, fît peu de cas de ces recueils de peintures historiques, & que Sumarica, premier Evêque de Mexico, crut devoir condamner aux flammes tous ceux qu'il put recueillir,

Je

Je ne dirai pas non plus avec le même Auteur, *que les Mexicains n'avoient de barbare*

---

il s'y en est cependant conservé un, que Cortez avoit envoyé en Europe pour contenter la curiosité de Charles-Quint. Ce manuscrit fut d'abord à la merci d'un Armateur François, qui pilla le vaisseau expédié par Cortez. Mais après avoir passé par beaucoup de mains, il tomba en la possession de Raleig. Thevenot fit imprimer dans son Recueil des Voyages toutes les figures de ce manuscrit au nombre de trois cent soixante. Il n'y a dans toutes ces peintures, dit l'Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, *aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective aucune imitation de la nature; & les objets sont tous sans vérité, comme sans proportion.* (Recherches philosop. cinquieme Partie, Sect. premiere). Purchas a publié aussi soixante-six planches des traits les plus remarquables de l'écriture Mexicaine. L'Archevêque actuel de Tolede en a publié trente-deux planches, avec des explications fournies par des Indiens instruits dans cet art. Ces sortes de peintures s'appellent *Écritures en Tableaux* : elles représentent des choses, elles en offrent les images & n'ont aucun rapport à la langue.

On prétend que les Mexicains peignoient encore les objets d'une autre maniere, par le moyen de plumes diversement coloriées & nuancées. Mais il paroît qu'on n'a conservé aucune des peintures de cette espece.

On voit dans le Cabinet du Roi d'Espagne plusieurs bijoux en en or & en argent, & plusieurs ustensiles des Mexicains : *ce ne sont*, dit Robertson, *que des représentations informes d'objets communs & des figures grossieres d'hommes & d'animaux, sans vérité & sans grace.* (Hist. de l'Amérique, Liv. VII, tom. IV, page 33) Le Lord Archer possede une coupe d'or fin qu'on prétend avoir appartenu à Montézume ; elle est ornée d'un relief dont les traits sont grossiers & mal dessinés.

que leurs superstitions (*). Ce n'étoit pas leur culte qui dans l'origine les avoient rendu barbares ; mais leur naturel féroce leur avoit fait inventer un culte sanguinaire & révoltant, qui, à son tour, nourrissoit dans leurs ames le goût de la cruauté. Avant que les Mexicains eussent fondé leur Empire, la plupart des peuples de l'Amérique massacroient & mangeoient leurs prisonniers avec plus ou moins d'appareil : & si les Prêtres du Mexique ont imaginé des Dieux avides du sang humain, c'étoit pour flatter la passion dominante du peuple, en consacrant par la Religion une coutume qui, malgré son atrocité, faisoit ses plus cheres délices (**). C'est ainsi que Mahomet se fit aisément des prosélytes dans un climat brûlant, en fondant sa morale sur les plaisirs sensuels, & en promettant aux fideles observateurs de sa Loi toutes les jouissances de la volupté. C'est ainsi que le

(*) Voyez les premieres Editions de l'Histoire Philosophique, Liv. VI.

(**) Pour prouver que toute la férocité des Mexicains ne consistoit pas dans leur culte, il suffit de dire que souvent leurs Guerriers se revêtoient de la peau sanglante de leurs ennemis, & qu'ils se promenoient dans les places publiques couverts de ces horribles trophées.

farouche Odin se fit mettre au rang des Dieux, dans un climat triste & barbare & chez des peuples qui ne vivoient que de meurtres & de rapines, en annonçant une Religion de sang & en déifiant tous les instrumens du carnage.

Mais, quoique les Mexicains eussent conservé quelques-uns des vices de l'état sauvage, & qu'ils y eussent ajouté ceux de la servitude, qui les soumettoient à un despote; ils avoient cependant fait plusieurs pas qui les rapprochoient d'un état plus prospere. La Justice étoit administrée dans l'Empire avec une sagesse admirable pour ces tems d'ignorance & de barbarie: l'agriculture, quoique très-imparfaite, y étoit cependant fort supérieure à celle des tribus errantes. Il y avoit à Mexico, & dans d'autres Villes, des marchés très-fréquentés & garnis de toutes les productions de la terre & des arts: les noix de Cacao formoient une espece de monnoie qui facilitoit les échanges, & qui déterminoit la valeur relative des diverses marchandises. Plusieurs cités étoient très-peuplées, & il étoit impossible que du choc des opinions, parmi tant d'hommes rassemblés, il ne jaillit pas de tems en tems quelques idées heureuses & quelques étincelles de génie. Les rapports multipliés, qui commençoient à s'établir entre les

ſujets de ce vaſte Empire, devoient reſſerrer les nœuds qui les uniſſoient, adoucir leurs mœurs par degrés, tempérer l'atrocité de leur Religion & de leur caractere, faire naître parmi eux de nouveaux beſoins & de nouvelles jouiſſances. Enfin leurs progrès, que l'on peut regarder comme étonnans pour un Etat qui n'avoit pas un ſiecle & demi d'antiquité, devoient ſe communiquer de proche en proche aux nations voiſines; & ce peuple, en étendant ſa domination par des conquêtes, eut étendu plus rapidement encore l'influence de ſes arts & de ſes loix, s'il n'eût pas fait la guerre plutôt pour détruire & exterminer les vaincus que pour les éclairer & les gouverner.

Les Péruviens donnoient un autre exemple au midi de l'Amérique, & leur Empire fondé ſur des loix plus ſages & appuyé d'une Religion plus douce, devoit conduire tôt ou tard toute cette immenſe péninſule au plus haut degré de puiſſance & de proſpérité. L'adoration du ſoleil établie parmi eux, quatre ſiecles avant l'arrivée des Eſpagnols, eſt ſans doute la moins inſenſée & la plus excuſable des ſuperſtitions. Ce culte, en fixant les regards de l'homme ſur le principe de la lumiere, de la chaleur & de la vie, comme ſur l'objet le plus digne de ſes

hommages, lui présentoit l'univers sous un aspect plus consolant, lui inspiroit des penchans plus tendres & le ramenoit sans cesse aux doux sentimens de la nature. Il l'avertissoit de tirer sa nourriture du sein de la terre embellie & fécondée par les rayons de la Divinité; sans cesse il lui faisoit sentir qu'il avoit une origine & une destination commune avec tous ses semblables & resserroit ainsi à chaque instant les liens d'un amour mutuel. Aussi les Péruviens ne formoient-ils qu'une société de freres & d'amis, qu'une seule famille dont l'Empereur étoit le pere. Ils ignoroient les tristes plaisirs de la vengeance, ils avoient en horreur la cruauté des autres peuples de l'Amérique, & jamais leurs Temples ne furent souillés de sang humain.

Ce bon peuple chérissoit le joug de sa Religion & celui de ses maîtres, qu'il croyoit être enfans du Soleil. Il recevoit les loix des Incas, comme émanées du sein de Dieu même, & il les observoit avec une exactitude religieuse, dont on chercheroit en vain un autre exemple dans les annales de toutes les nations. Au Pérou, l'agriculture n'étoit pas le partage des femmes, comme dans les autres peuplades sauvages. C'étoit la plus noble occupation, le plus beau

triomphe de l'homme; & la famille même des Incas labouroit un champ près du Temple du Soleil. On faisoit chaque année le partage des terres de tout l'Empire, & elles étoient cultivées en commun au son des instrumens & avec des chants d'allégresse. On labouroit avec une joie extrême les terres destinées au maintien de la force publique & de la splendeur du Trône, à l'entretien des Temples & des Vierges consacrées au Soleil, & sur-tout celles qui devoient alimenter les familles indigentes.

Comme le terrein brûlant & aride du Pérou n'est gueres humecté par la pluie, ni arrosé par les rivieres qui sont en petit nombre à l'occident des Andes, on avoit imaginé des moyens de retenir l'eau des torrens & de la distribuer avec économie dans toutes les provinces. Cette invention étoit une vraie conquête de l'homme sur les élémens & elle suffiroit seule pour donner à ce peuple la prééminence sur toute l'Amérique. Les soins paternels des Incas ne se bornoient pas aux besoins présens de leurs sujets; ils avoient établi des magasins publics pour les années de disette, & cette prévoyance étoit encore un des caracteres distinctifs des Péruviens. Je voudrois décrire ici leurs Palais & leurs Temples solidement bâtis &

richement décorés, leurs grands chemins qui traversoient l'Empire, & qui offroient aux voyageurs des agrémens que l'on soupçonneroit à peine chez un peuple si nouveau; leurs ponts jettés sur des fleuves & établis sur de longues tresses de liannes fixées aux deux rives opposées, tous leurs monumens dont les débris attestent encore la durée, & je dirois presque la magnificence (*). Mais tous ces détails, que l'on

(*) L'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains prétend que les Péruviens ne l'emportoient pas sur les Mexicains, *soit qu'on compare leur Police, soit qu'on examine leurs Arts & leurs Instrumens*. (Cinquieme Partie, Section premiere). Mais Robertson pense le contraire, & il appuye son opinion sur des raisons si solides, & sur des autorités si respectables, qu'il n'est gueres possible de ne pas se ranger de son parti. (Voyez l'Histoire de l'Amérique, tome IV, page 82 & suivantes). Les magasins publics, nommés *Tambos*, pour prévenir la disette; les canaux artificiels, pratiqués pour distribuer les eaux des torrens & arroser les terres; les honneurs rendus à l'agriculture par les Incas, qui l'appelloient *le triomphe de l'homme sur la terre*; l'art d'employer la bêche; les Edifices, dont les ruines ont été reconnues & décrites par M. de la Condamine & par d'autres Savans dignes de foi; les deux grands chemins de Cusco à Quito; les Ponts de liannes jettés sur les torrens, sont autant de preuves de la supériorité des Péruviens.

Il est vrai que l'Auteur des Recherches Philosophiques regarde la plûpart de ces inventions *comme des monumens éternels de la*

peut voir ailleurs, ralentiroient la marche de ce Discours & pourroient nuire à la liaison & au developpement de mes idées. Il me suffira de conclure de toutes ces marques de l'industrie des Péruviens, qu'ils avançoient à grands pas vers la civilisation, & qu'au tems de la conquête, c'étoit peut-être déja le peuple le plus heureux de l'univers.

Comment du sein de tant d'erreurs, de superstitions, d'ignorance & de barbarie, où toutes les nations de l'Amérique étoient plongées, Manco-Capac a-t-il pu s'élever à une politique à la fois si simple & si sublime? Par quel enchantement a-t-il pu donner des loix à des sauvages errans & si fiers de leur indépendance, & leur faire goûter des maximes si opposées à leurs penchans & à leurs aveugles préjugés? Quel divin Génie lui a révélé les

---

stupidité de cette Nation. (Voyez la défense des Recherches Philosophiques, Chap. XXIX & XXX.) Et ses raisons pourroient être plausibles, s'il falloit en juger par comparaison avec notre Architecture. Mais, pour estimer le degré de mérite des Ouvrages d'un Peuple à demi-Sauvage, il faut suivre les progrès lents & successifs de l'esprit humain, & ne pas raisonner de son industrie d'après les découvertes de nos Arts & les méthodes ingénieuses, qu'une longue pratique & la communication des idées ont pu nous faire imaginer.

moyens d'unir tellement le Souverain à ſes ſujets, qu'il ne fût jamais tenté d'abuſer du pouvoir ſans bornes qui lui étoit confié? Telle fut en effet l'influence des préceptes de ce Légiſlateur, que les douze Incas qui lui ont ſuccédé, ne ceſſerent pendant quatre ſiecles de s'occuper du bonheur public & de ſe faire adorer par leur tendre ſollicitude & leur bienfaiſance. Cette longue ſuite de bons Rois eſt un préſent que la nature n'a voulu faire qu'aux ſeuls Péruviens & qu'elle a refuſé aux nations les plus floriſſantes & les plus vantées pour leur ſageſſe; & c'eſt ſans doute le plus doux ſpectacle qui puiſſe s'offrir aux méditations de la philoſophie & à la mémoire des hommes ſenſibles.

Cependant tous ces Rois furent des conquérans; & le Pérou qui conſiſtoit d'abord dans quelques peuplades ſorties des forêts à la voix de Manco-Capac & raſſemblées aux environs de Cuſco, s'étendit ſous chaque regne, & devint par degrès un très-vaſte Empire ſoumis aux mêmes Loix & au même Souverain. Mais la plûpart de ces conquêtes n'étoient point achetées au prix du ſang humain, ni des gémiſſemens des peuples. La ſeule ambition des Incas étoit d'augmenter le nombre des adorateurs du

Soleil, de propager les vérités utiles & d'apprendre à leurs voiſins les vrais moyens d'être heureux. Souvent le ſeul deſir de participer aux avantages de leur gouvernement paternel leur ſoumettoit de nouvelles Provinces, & la douce perſuaſion faiſoit tomber les armes des mains de leurs ennemis. Voilà les ſeules victoires qui ſoient vraiment dignes d'une ame grande & généreuſe ; c'eſt d'arracher l'homme à la miſere, à l'oiſiveté, à la barbarie, à l'empire des paſſions aveugles & brutales ; c'eſt de le conquérir pour lui ouvrir les tréſors de la nature, pour développer ſa raiſon, pour exciter en lui les mouvemens de la ſenſibilité, pour courber ſa fiere indépendance ſous le joug de la ſageſſe. O Conquérans ſuperbes ! ce n'eſt point dans ces champs trop célebres, trop illuſtrés par votre valeur & votre funeſte génie que l'on trouvera la vraie gloire & les vrais modeles ; c'eſt aux plaines riches & fécondes du Pérou : c'eſt au ſein d'un peuple encore dans l'enfance que vous apprendrez à vaincre par le ſeul aſcendant de la vertu, & à mériter nos hommages !

On ne pouvoit rien deſirer de plus pour le bonheur de toute l'Amérique, que d'augmenter la proſpérité de l'Empire des Péruviens, & d'étendre l'influence de leurs mœurs & de leur

gouvernement sur un plus grand nombre de nations. Mais plusieurs obstacles sembloient encore devoir s'opposer aux progrès de leur puissance ; & les moyens qui avoient jusqu'alors assuré leur bonheur, étoient insuffisans pour l'entretien d'une population florissante & nombreuse. La simplicité des mœurs, le respect pour les loix & la justice, la honte attachée à l'oisiveté, les liens multipliés qui unissoient les citoyens entr'eux & à la patrie, avoient jusqu'à ce moment servi de supplément à la propriété exclusive qu'ils ne connoissoient pas encore. Or, ces liens sacrés doivent se relâcher à mesure que la population fait des progrès, & il est difficile que l'intérêt personnel ne prenne pas la place des sentimens patriotiques, lorsque la multiplication des hommes fait sentir chaque jour de nouveaux besoins. A mesure que l'Empire s'étend & que le nombre des citoyens s'augmente, le rapport des forces de chaque individu avec la puissance publique s'altere & s'affoiblit par degrés ; on s'habitue insensiblement à ne plus voir son unique bonheur dans celui de l'Etat, & tous les principes de l'activité générale perdent bientôt leur énergie.

D'ailleurs la communauté du travail est très-propre à éteindre toute espece d'émulation,

parce que le plus fort ne devant pas être mieux partagé que les autres dans la distribution des fruits, doit mesurer l'emploi de ses forces sur celles du plus foible : elle est aussi très-propre à étouffer le génie de l'invention, parce qu'elle condamne chaque particulier à une routine aveugle & qu'en le forçant d'obéir à l'impulsion générale, elle l'empêche de se livrer aux diverses épreuves nécessaires pour la perfection des arts. Si l'amour de la patrie est la base des sociétés naissantes, la propriété exclusive doit être celle de la prospérité des grands Etats ; & c'est un ressort qui manquoit au développement de la puissance des Péruviens.

Le défaut de propriété rendoit le commerce inutile & sans objet, & à cet égard ils étoient beaucoup moins avancés que les Mexicains mêmes. Chaque Province se contentoit de ses productions particulieres, & ne se mettoit pas en peine de faire naître du superflu, pour l'échanger avec des productions utiles d'une autre Province : chaque particulier faisoit tous les divers ouvrages nécessaires pour son propre entretien ; & les arts toujours retenus par ce moyen dans un état d'enfance, ne fournissoient aucun objet d'échange. Il n'y avoit donc parmi eux aucun motif qui pût éveiller l'émulation ni aiguiser l'industrie.

Tous les resforts de leur activité étoient encore très-imparfaits. Ils ignoroient l'usage du fer & la maniere de fabriquer les métaux pour fournir aux arts des instrumens. Ils manquoient en conséquence des plus puissans moyens de féconder le sein de la terre ; & leur agriculture foible & languissante, eu égard à la fertilité naturelle du sol, exigeoit de leur part des travaux plus pénibles, qui n'étoient jamais récompensés par des moissons aussi riches que dans nos climats. Ils se voyoient chaque année dans la nécessité de laisser sans culture une grande partie de leurs champs ; & les progrès de la population, quoique rapides, étoient bien éloignés de se proportionner à l'étendue de l'Empire. Leurs divers monumens & toutes les productions de leurs arts n'étoient dûs qu'à des efforts prodigieux de patience & d'industrie : la plus grande partie de l'activité nationale se consumoit inutilement, faute d'instrumens propres à la diriger & à en multiplier les effets.

Les divers peuples de l'Amérique soupçonnoient à peine l'empire que l'homme a droit de s'arroger sur les animaux, & les seuls Péruviens dans toute cette partie du monde avoient su forcer le Lama à partager leurs fatigues.

Encore n'en tiroient-ils que de foibles services & ne l'employoient-ils que pour le transport des fardeaux légers. L'homme dans ces contrées étoit donc privé du diadême : il n'avoit jamais su jouir de sa plus belle prérogative, qui soumet à son espece tous les autres habitans de la terre. Reduit aux seuls efforts de ses bras, il ignoroit l'art heureux de multiplier de mille manieres les ressorts de son activité, par l'emploi des animaux les plus vigoureux. L'Empire des Incas manquoit donc des moyens les plus efficaces pour acquérir toute la force qui doit signaler l'époque de la jeunesse & de la virilité des Etats.

Si les Péruviens, dira-t-on, étoient heureux dans leur état d'ignorance & de foiblesse, pourquoi devoient-ils desirer d'accroître leur puissance & de s'enrichir de connoissances nouvelles, qu'ils n'eussent peut-être acquises qu'aux dépens de leur bonheur ? J'avouerai que le seul but de toute législation sage est d'assurer la félicité publique, & qu'aucun peuple n'avoit peut-être mieux atteint jusqu'alors ce but tant desiré. Mais ils touchoient à l'époque, où les liens qui les avoient retenu dans le devoir commençoient à se relâcher, & où l'autorité des loix qui avoient adouci leurs mœurs, s'alteroit par

degrés insensibles. Déja l'intérêt personnel faisoit taire la voix de la Patrie : déja la guerre civile s'étoit allumée d'un bout de l'Empire à l'autre. Deux freres alloient combattre avec toutes les forces de la nation, pour se disputer le trône, & cette terre sacrée alloit être profanée par des forfaits & trempée du sang des enfans du soleil. De même que les motifs qui animent tous les mouvemens de l'enfance, qui enchantent & embellissent tous ses instans, deviennent insuffisans & perdent leur charme, quand la raison & les forces se developpent ; les loix qui ont rassemblé des peuples épars, qui ont fléchi leur caractere indépendant, en échauffant leurs cœurs d'un amour mutuel, ne peuvent plus les contenir & restent sans vigueur, quand le tems a augmenté la population & reculé les bornes de l'Empire. Pour fixer le bonheur parmi les Péruviens, sans renouveller les ressorts de leur puissance, il auroit fallu perpétuer parmi eux l'état de l'enfance sociale & empêcher les développemens du corps politique. Mais le tems, & sur-tout les maximes des Incas, qui les portoient sans cesse à de nouvelles conquêtes, eussent bientôt triomphé de cette fausse sagesse.

D'ailleurs nous ne considérons ici le gouvernement des Incas que par rapport à toute

l'Amérique; & il est clair que, faute de moyens assez puissans, ils n'auroient pu la conduire à une civilisation parfaite qu'avec une extrême lenteur. Il se seroit encore écoulé une très-longue suite de siecles, avant que les hommes eussent joui, dans cette partie du monde, du degré de bonheur qui leur est assigné par la nature, & avant que la population eût pu se mettre au niveau de l'étendue & de la fertilité des terres. Il n'est donc pas possible de douter que la découverte de l'Amérique n'eût dû être très-utile au genre humain, en hâtant les progrès de cette révolution par l'influence de nos arts & de nos connoissances religieuses, politiques & morales. Voilà le principal effet qu'auroit dû produire cette découverte, si les Conquérans du nouveau Monde n'eussent été les plus méchans des hommes.



II. *LA*

II.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible à ſes anciens Habitans ?

FAUDRA-T-IL donc la décrire cette révolution trop célebre, qui ſera rougir à jamais de honte & d'indignation toutes les générations futures? Faudra-t-il peindre ces nombreux maſſacres, ces ſcenes révoltantes, où tout ce que la barbarie a de plus atroce, tout ce que l'avarice & la lâcheté ont de plus hideux fut mis en œuvre contre des nations timides & ſans défenſe? Faudra-t-il retracer cette longue chaîne de crimes, de perfidie & d'oppreſſion, qui effaça des peuples entiers de deſſus la terre? Puis-je avoir le triſte courage de ſonder cette plaie douloureuſe de l'humanité, qui ſaigne encore dans tous les cœurs ſenſibles & que le tems ne fermera jamais? Aſſez d'autres ſans doute ont rappellé à la mémoire des hommes tous les détails de ces cruels ravages,

& je me bornerai à rapporter les faits qui s'offriront sous ma plume & qui me paroîtront nécessaires pour instruire la cause importante, que j'ose présenter au tribunal de la postérité.

Quand des navigateurs abordent dans une isle déserte, les oiseaux s'empressent de venir à leur rencontre : exempts de défiance & de crainte, ils ne voient dans l'homme qu'un objet d'admiration & de curiosité ; ils sont bien éloignés de reconnoître dans ses traits un maître sanguinaire & destructeur. Tel fut l'empressement des Insulaires de l'Amérique à la premiere apparition des Espagnols. Si les habitans de quelques isles ont d'abord témoigné de la frayeur & se sont retirés avec précipitation, il ne faut attribuer leur fuite qu'à la terreur que leur imprimoient les Caraïbes qui faisoient chez eux des descentes très-fréquentes pour y exercer les plus affreuses barbaries. Eh quoi ! l'homme devroit-il donc jamais craindre l'approche de son semblable, & le seul penchant de la nature ne devroit-il pas suffire pour le rassurer ? Ces bras formés pour les étreintes de l'amitié ; cette flamme douce qui brille dans ses regards ; cette heureuse physionomie qui porte l'empreinte des mouvemens de l'ame ; cette voix qui retentit au fond du cœur & qui sait peindre la pensée ;

ces entrailles qui s'émeuvent, ces larmes qui coulent à la vue d'un être souffrant ; le besoin de se communiquer, de faire partager ses peines & ses plaisirs, tout ne s'accorde-t-il pas à prouver que l'homme doit être naturellement sensible & généreux ? La nouveauté du spectacle que devoit offrir la flotte des Espagnols, la magnificence de leurs habits, la pompe guerriere qui les accompagnoit, le bruit & l'effet de leurs armes concourroient à persuader qu'ils étoient doués des plus éminentes qualités, & qu'ils commandoient à la nature même. C'étoit des Génies bienfaisans, des Dieux tutélaires, que le Ciel envoyoit à ces nations paisibles pour les défendre de leurs ennemis, pour leur dévoiler de nouveaux secrets, pour les combler de richesses & de bonheur. Hélas ! c'étoit le milan qui engageoit les colombes timides & trop crédules à se ranger sous son empire.

Avec quelle ardeur les habitans de la grande Isle de Hayti (*) allerent-ils au-devant des chaînes qui leur étoient présentées ? Ils éleverent sous la conduite des Espagnols un Fort qui devoit être le premier instrument de leur

(*) Appelée par les Européens l'Isle Espagnole, & depuis Saint-Domingue.

ſervitude. Ils s'empreſſerent de leur fournir des vivres & de leur procurer toutes les jouiſſances qu'une tendre ſollicitude pouvoit leur faire imaginer. Ils leur donnoient chaque jour tant de marques d'amitié, de bienveillance & de généroſité, qu'il eſt étrange que leurs nouveaux hôtes n'ayent pas été tentés de renoncer à leurs projets barbares, & de chercher à rendre heureuſe une nation ſi digne de l'être.

Tous les moyens ſembloient s'offrir d'eux-mêmes. Ces Inſulaires n'étoient point attachés à leurs opinions ni à leur culte : leurs ames encore neuves & preſque vuides de préjugés ſe fuſſent ouvertes à l'inſtruction & à la perſuaſion, ſi les vérités pures & ſaintes du Chriſtianiſme leur euſſent été annoncées ſous le jour le plus favorable & avec cette douceur & cette modération touchante, qui doit être le premier caractere d'une Religion de paix. Un climat propre à la maturité des fruits, un terrein vaſte & fertile ſembloient inviter à la culture & promettre des richeſſes inépuiſables. La population de l'Iſle qui montoit à un million d'habitans (*), offroit déja des reſſources puiſſantes,

(*) Quelques Hiſtoriens Eſpagnols, qui ont mis beaucoup d'exagération dans leurs récits, ont avancé que Saint-Domingue avoit

ſi l'on ſe fût mis en peine de vaincre leur goût dominant pour l'oiſiveté, par l'accroiſſement de leurs forces, par de nouveaux deſirs & de nouveaux beſoins; ſi l'on eût pris ſoin de développer leurs membres par un travail ſalutaire & gradué, & de leur donner une vigueur nouvelle en faiſant naître des alimens plus ſubſtantiels & plus abondans; ſi l'on ſe fût étudié à ſeconder leurs efforts par le ſecours des animaux domeſtiques, par l'uſage des métaux & les diverſes inventions des arts de l'Europe.

Mais les Eſpagnols, guidés par la ſoif de l'or & livrés aux paſſions les plus aveugles, étoient bien éloignés de s'occuper du bonheur de ces nations, auxquelles ils en avoient d'abord impoſé par des dehors ſi ſéduiſans. Leurs intentions perverſes ſe manifeſterent bientôt par des excès qui laſſerent la patience des naturels du pays, & qui les obligerent de recourir à une juſte défenſe. A ce ſignal, des ruiſſeaux de ſang coulerent de toutes parts. Hélas! que pouvoit la juſtice timide & défendue par l'ignorance & la foibleſſe, contre la diſcipline, la force, la

---

deux & même trois millions d'Habitans. Mais, d'après l'eſtimation des meilleurs critiques, il paroît que la population de cette Iſle ſe bornoit à un million d'hommes.

ruſe & la cruauté? Les armes & les perfidies Européennes triompherent bientôt du nombre, & tous les Inſulaires furent maſſacrés ou réduits au plus affreux eſclavage. Les guerriers Eſpagnols s'aſſocierent d'énormes chiens qui déchiroient les membres nuds de ces malheureuſes victimes, & qu'on avoit dreſſés à cet uſage, par un art à jamais déteſtable....., en les enivrant de ſang humain (*). On vit des prodiges, je ne dirai point de valeur & de courage, mais de la plus lâche barbarie. On ouvrit les priſons de la Caſtille, & on livra les infortunés Indiens à la foule d'aſſaſſins & de brigands qu'elles recéloient ; & c'eſt envain qu'on voudroit imputer uniquement à de tels ſcélérats la plûpart des crimes qui ſouillerent cette conquête;

(*) On prétend que les Eſpagnols tirerent plus de ſervice de leurs dogues & de leurs lévriers que de leur artillerie. Ceux de l'armée de Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains. Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de l'Armée de Pizarre étoit formée par des chiens ; on aſſure même que la Cour d'Eſpagne, charmée de leurs exploits, leur faiſoit payer une ſolde réguliere; & l'ancien Etat Militaire de ce tems-là, fait mention du dogue *Berecillo*, qui gagnoit deux réaux par mois ; on a auſſi conſervé le nom d'un lévrier de la grande eſpece, appellé *Brutus*, qui ſe ſignala dans la conquête de la Floride. (Voyez les Réflexions philoſophiques ſur les Américains, Tom. I, Partie premiere, pag. 65).

c'eſt envain qu'on ſaiſiroit ce prétexte pour abſoudre la nation Eſpagnole. Eh quoi! celui qui tiendroit des bêtes féroces enchaînées & qui briſeroit leurs fers pour les lâcher ſur les paſſans, ne ſeroit-il donc pas coupable des ravages qu'elles exerceroient pour aſſouvir leur faim, & du ſang qu'elles répandroient dans leur fureur ?

Diſons la vérité, la politique avide & baſſe de Ferdinand fut la principale cauſe des maux dont on accabla les Indiens qui étoient échappés aux premiers maſſacres. Sa jalouſie, ſon ingratitude & ſon avarice obligerent Colomb de les condamner aux travaux des mines, & de leur impoſer un joug inſupportable, eu égard ſurtout à leur conſtitution foible & à leur naturel indolent. Ce ſont ces paſſions honteuſes du Souverain, qui firent dépouiller de ſes dignités & mettre aux fers un ſi grand homme, & qui lui donnerent pour ſucceſſeurs Bovadilla, Ovando, Albukerque, tyrans éphémeres, qui ſurent raſſembler ſous le gouvernement d'un jour toutes les calamités d'un long regne. Ces ambitieux & vils deſpôtes diſtribuerent les Indiens à leurs amis, ou les vendirent à l'encan comme des pieces de bétail : ils inventerent mille moyens odieux d'avoir de l'or, pour couvrir leur crime

& obtenir l'impunité (*). L'excès du travail, la rigueur de la servitude & des châtimens, la famine, le désespoir changerent bientôt cette grande Isle en un vaste désert. Quinze ans après la découverte, la population étoit déja tombée d'un million à soixante mille hommes, qui, dans l'espace de dix nouvelles années, se réduisirent à quatorze mille; quoique dans ce dernier intervalle, ont eut cherché à réparer de telles pertes en enlevant inhumainement quarante mille Indiens des Isles Lucaies. Ces tristes restes se dissiperent en peu de tems par l'avarice & les cruautés d'Albukerque.

Vélasquez suivit les mêmes principes d'injustice, de perfidie & d'inhumanité, dans la conquête de Cuba, qui fut suivie des mêmes

(*) Parmi les traits de perfidie, qui signalerent le gouvernement d'Ovando, je ne dois pas passer sous silence la fin malheureuse du Cacique de la Province de Higuey, qui fut condamné à un supplice ignominieux, pour avoir défendu courageusement sa liberté & celle de ses Sujets dans une guerre entreprise par les Espagnols contre la foi des Traités. Je ne dois point oublier la trop généreuse Anacoana, qui fut prise & indignement trahie au milieu d'une fête qu'elle donnoit à Ovando & à ses compagnons. Cette Princesse eut la douleur de voir brûler sa maison, où les Espagnols avoient eu soin de renfermer ses principaux Sujets, & elle fut elle-même accusée de trahison & attachée à un gibet infâme sur la seule délation des lâches qui avoient aussi cruellement abusé de sa confiance & de son amitié.

désastres & de la même dépopulation (*). La générosité dont les Sauvages de la Jamaïque avoient usé envers Colomb, quand il fut jetté sur leurs côtes par la tempête, n'empêcha point le fils de cet homme illustre d'envoyer des brigands d'Europe pour les subjuguer. Et le féroce d'Esquimel, chargé en chef de l'expédition, ne remit l'épée dans le fourreau qu'après l'entiere extinction de ce peuple nombreux & si digne d'un meilleur sort. Vers le même tems, Pédrarias d'Avila, que la jalousie toujours constante de Ferdinand avoit substitué au généreux & infortuné Balboa dans le gouvernement du Darien, ravageoit l'Isthme qui sépare en deux parties le continent de l'Amérique, & sembloit vouloir enchérir sur a cruauté de tous les autres Espagnols. Mais tous ces tristes événemens

(*) C'est dans la conquête de Cuba, que le brave Cacique Hatuey fut brûlé vif, sans autre crime que de s'être défendu contre les exterminateurs de sa nation. Comme un Moine Franciscain l'exhortoit à se faire Chrétien, au moment de son supplice, & l'assuroit que son ame iroit sur le champ dans un séjour délicieux, il lui demanda s'il y avoit des Espagnols dans ce lieu de volupté. Oui, dit le Moine, mais il n'y a que ceux qui sont justes & bons. Le meilleur, repartit l'infortuné Cacique, ne peut être ni bon ni juste, & je ne veux pas m'exposer à voir dans l'autre monde un seul homme de cette race détestable.

n'étoient encore que le prélude de nouvelles calamités; la barbarie des Castillans alloit bientôt s'exercer sur un plus vaste théatre, & déja Fernand Cortez avoit entrepris la conquête du Mexique.

Si l'on compare la grandeur & la difficulté de cette entreprise avec le petit nombre de bras & la foiblesse des moyens employés pour l'exécuter, on se croira transporté dans ces tems fabuleux où un seul Héros mettoit une armée entiere en déroute, où l'audace & la valeur d'un Guerrier fixoient le destin d'un grand Empire. Quel homme que celui qui, à peine revêtu d'un pouvoir précaire & bientôt révoqué, s'en sert pour braver les menaces & la jalousie de son Chef; s'embarque à la tête d'une poignée d'Avanturiers, attachés la plûpart à son ennemi par intérêt & par reconnoissance; aborde sur les confins d'une terre inconnue, habitée par des peuples nombreux & puissans; brûle ses vaisseaux pour ôter tout espoir de retour à ses compagnons, toujours prêts d'attenter à sa vie; surmonte tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche; pénetre jusqu'au centre de l'Empire & s'empare avec audace de la personne du Souverain; divise ses forces, & va combattre une armée de ses compatriotes envoyée pour le

dépouiller & le punir ; revient triomphant dans la Capitale de ſon captif ; & après mille alternatives & mille avantures périlleuſes acheve glorieuſement ſa conquête ? Tel fut Cortez. Faut-il que tant de vertus ſoient ſouillées par tant de crimes, & que cette longue ſuite d'actions héroïques ſoit marquée par des ruiſſeaux de ſang humain ! Qui pourroit nombrer les victimes ſacrifiées à l'ambition, à la vengeance, à la politique & à l'inſatiable avidité de ce vainqueur farouche, & des brigands qui l'accompagnoient ? Les Prêtres & les plus riches Citoyens de Mexico inhumainement égorgés dans le Temple, au milieu d'une Fête publique & au mépris des droits les plus ſaints de l'hoſpitalité ; les rues de cette Ville trop célebre cent fois jonchées de morts ; les Chefs de l'Empire brûlés vifs, avec les vaines formalités de la Juſtice, ſans autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur Souverain légitime ; cinquante mille Indiens maſſacrés dans une ſeule attaque ; des cadavres amoncelés, & en aſſez grand nombre pour combler les brêches profondes de la chauſſée du grand Lac, & favoriſer la retraite des Eſpagnols ; le magnanime Guatimoſin étendu ſur des charbons ardens, & enſuite attaché à un infâme gibet, ſans égard pour

ſon rang ni pour ſes vertus (*) ; des tortures inouies, des ſupplices ſans nombre inventés par la rage & l'ivreſſe de la fureur, pour obliger les vaincus à découvrir leurs tréſors, qu'ils avoient jettés dans les lacs & les fleuves, ou qui n'exiſtoient que dans l'imagination de leurs bourreaux ; des jeux horribles où le Chef & les Soldats outrageoient à l'envi la nature & l'humanité, & cherchoient à ſe vaincre mutuellement par les rafinemens de la plus déteſtable barbarie; des exécutions ſanglantes faites de ſang-froid, après la conquête, ſous les prétextes les plus frivoles ; des Provinces entieres dévaſtées ou réduites au plus dur & au plus injuſte eſclavage : voilà les trophées qui atteſtent à l'Univers les brillans avantages de cette révolution.

Lorſque dans le cours de cette fatale conquête, on croit les Eſpagnols expoſés à de grands périls, le cœur ſoulagé d'une longue oppreſſion treſſaille & ſe livre à l'eſpérance de les voir bientôt les victimes de leur audace &

(*) Guatimoſin ne laiſſa pas échapper un ſoupir dans les tortures cruelles qu'on lui fit éprouver. Entendant les cris d'un de ſes favoris, qui étoit comme lui étendu ſur des charbons ardens, il lui dit avec douceur : *& moi ſuis-je ſur des roſes ?*

de leur perfidie. Comment ne point partager le noble dévouement de ces deux jeunes Indiens, qui embraſſent les genoux de Cortez, & ſe précipitent du haut d'une tour, pour l'entraîner dans leur chûte ? Avec quelle douce émotion de plaiſir on entend les inſtrumens guerriers des Mexicains, qui interrompent tout-à-coup le ſilence de la nuit pour annoncer aux Caſtillans dans leur retraite, que l'heure de la vengeance eſt enfin arrivée, & qu'aucun d'eux ne peut échapper au carnage ou au ſupplice! Quels regrets de voir les projets les mieux concertés échouer conſtamment contre la fortune de ces hommes téméraires & cruels! O vallée d'Otumba, tu devois être le théatre de leur honte & de leur entiere défaite! Fatigués de meurtres, couverts de bleſſures, épuiſés par une longue marche & par la faim, ils alloient être enveloppés, ils devoient enfin ſuccomber ſous la multitude de leurs ennemis. Pourquoi faut-il qu'une ſuperſtition puérile (*), que le coup du ſort le plus

(*) Les Mexicains croyoient que le ſort des batailles étoit attaché à l'Etendart Royal. Ce Drapeau fatal flottoit près de Cortez, qui s'élança pour le prendre. Un Eſpagnol fut aſſez adroit pour le ſaiſir & tout-à-coup les Indiens jetterent leurs armes & prirent la fuite.

inattendu faſſe paſſer la victoire dans leurs rangs ; & répande tout-à-coup dans les bataillons Indiens la confuſion & la terreur ? Et vous, murs de Zempoalla, vous deviez être les témoins de la deſtruction de ces brigands qui ſembloient acharnés à s'entr'égorger dans votre enceinte ! Hélas ! dès le premier choc vous les avez vu s'appaiſer & mettre bas les armes ! Ces loups affamés dépoſent entre eux toute leur férocité : ils ne la reprennent que pour dévorer de concert l'agneau paiſible & ſans défenſe.

Les Mexicains privés de leurs Caciques & de leurs Prêtres, & réduits à un très-petit nombre après la conquête, ont encore lutté pendant long-tems contre l'oppreſſion. Toujours vaincus, ils étoient impitoyablement maſſacrés, ou condamnés à l'eſclavage. Sans ceſſe le déſeſpoir les portoit à ſecouer le joug intolérable que leurs maîtres farouches leur avoient impoſé ; mais chaque tentative les replongeoit dans des malheurs toujours plus affreux, & faiſoit éclore de nouveaux rafinemens de barbarie. Souvent même l'orgueil & la défiance de leurs tyrans leur ſuppoſoient des crimes : ſouvent leurs gémiſſemens, leurs ſoupirs & leurs regrets étoient regardés comme des ſignes de révolte, & tout-à-coup le ſang de ces infortunés recommençoit à couler

d'un bout de l'Empire à l'autre. Les seuls Chichemecas sûrent éviter les fers qui leur étoient destinés. Ces Peuples qui habitoient autrefois les plaines les plus fertiles de ces vastes contrées, & qui avoient jusqu'alors conservé leur indépendance, se réfugierent dans des cavernes, où la fierté de leur naturel dégénéra bientôt en férocité : ils devoient recevoir des Européens des mœurs plus douces, des institutions plus salutaires, des loix plus sages, des modeles d'une vertu plus éclairée ; ils n'en reçurent que des exemples d'injustice & de cruauté, qui aigrirent leur caractere indomptable, les exciterent à des représailles, & les habituerent à l'effusion du sang & aux ravages.

Si toute la nation Mexicaine ne fut pas entiérement exterminée, comme les habitans des premieres Isles découvertes par les Espagnols, ce n'est point à la clémence ni à la justice des Conquérans qu'il faut attribuer cette différence ; c'est à leur ignorance dans l'art de découvrir & d'exploiter les mines, & au défaut d'avances nécessaires pour former en ce genre de grandes entreprises. Une partie des Indiens fut d'abord employée à laver les terres entraînées des montagnes par les fleuves & les torrens, pour en retirer des grains d'or, & le reste fut réservé

pour la culture & attaché à la glebe. Leur ſort fut ſi déplorable, que c'étoit pour eux un véritable ſoulagement dans leur miſere que d'être réduits à la condition la plus abjecte qui dans nos climats ait pu naître de l'anarchie féodale. Les terres, avec un nombre de ſerfs proportionné à leur étendue, furent diſtribuées aux Conquérans, ſelon leurs ſervices, leurs rangs & la faveur dont ils jouiſſoient auprès du Chef de la conquête, ou du Miniſtere de Madrid. Chacun ne devoit jouir de ces domaines que pendant quelques générations, & le ſeul Cortez obtint des poſſeſſions à perpétuité.

C'eût été un grand avantage pour les Indiens que d'être attachés à des terres héréditaires. Car, tandis que des maîtres inhumains, qui n'avoient aucun eſpoir de les conſerver pour leur poſtérité, les faiſoient périr ſous leurs coups, ou ſuccomber ſous l'excès du travail, Cortez que l'on ne ſoupçonnera pas d'avoir été trop enclin à la pitié, uſa envers les ſiens de quelques ménagemens. L'intérêt & peut-être l'amour d'un nom célebre tinrent lieu de vertu dans cette ame ſanguinaire & dans celle de ſes deſcendans : & les vingt-trois mille Indiens qu'il avoit eus en partage, n'étoient encore réduits qu'à ſeize mille vers le milieu de notre ſiecle.

La

La dépopulation du Mexique a fait des progrès d'autant plus rapides que dans le siecle même de la conquête, il éprouva deux épidémies successives, causées principalement par la nourriture mal-saine des esclaves, & par les mauvais traitemens qu'on leur faisoit subir. Elle s'est accrue par les ravages de la petite vérole, dont le levain s'est développé dans le nouveau Monde avec une violence extrême; présent funeste que l'Europe a fait à l'Amérique (*), en échange des maladies honteuses & cruelles, qui attaquent les principes même de la génération, & corrompent jusque dans sa source l'attrait attaché à la perpétuité de l'espece humaine.

Ces fléaux meurtriers furent encore moins nuisibles à la population que l'exploitation des mines abondantes renfermées dans le sein des montagnes du Mexique. Il est vrai qu'à l'époque de la découverte de ces fatales richesses, on commençoit à croire en Espagne que les Indiens étoient des hommes & qu'il étoit convenable de les traiter

(*) Quetlavaca, qui succéda à Montézume dans le Trône du Mexique, fut une des premieres victimes de la petite vérole; & quoique Guatimosin, élu en sa place, ne lui céda gueres pour la prudence & la bravoure, on doit cependant regarder cet accident comme une des causes de la destruction de l'Empire.

avec quelque apparence de justice & d'humanité. Mais malgré les beaux Réglemens émanés du Conseil de Madrid, ces malheureux ensévelis dans les entrailles de la terre, ne respirant qu'un air épais & chargé de vapeurs pestilentielles, sans cesse en butte à l'avarice & à la brutale insolence de leurs tyrans, tomboient comme les épis sous la faulx du moissonneur & leur nombre s'est diminué dans une progression effrayante. On eut cependant plusieurs fois recours à la ruse & à la perfidie pour faire des esclaves dans des contrées éloignées & fournir de nouvelles victimes aux mines du Mexique. Au mépris de tous les droits de l'hospitalité, un grand nombre de Sauvages de la Floride attirés par de feintes caresses sur des vaisseaux Espagnols, fut mis aux fers & enlevé pour repeupler ces souterrains destructeurs. Mais de tels secours achetés par un crime bas & détestable, ne pouvoient offrir qu'un vain palliatif, incapable d'arrêter sensiblement les progrès du mal.

A la fin du seizieme siecle, les indigenes du Mexique ne formoient déja qu'une très-petite partie de la population, qui, lors de la conquête, couvroit les plaines de cet Empire : & des dénombremens exacts démontrent que plus des trois quarts de ces foibles restes se sont encore

dissipés dans les deux siecles suivans. La guerre, la famine, la peste sont des calamités passageres, qui ne reparoissent qu'après de longs intervalles, & qui laissent au genre-humain le tems de réparer ses pertes ; mais une oppression constante abbat les forces & le courage, détruit l'émulation & l'espérance, éloigne à jamais toute espece de ressources, flétrit & désséche sans retour les germes de la vie & de la fécondité.

La conquête du nouveau Mexique, commencée près d'un siecle après celle de l'ancien, fut moins sanglante & moins fertile en événemens mémorables ; parce qu'elle fut entreprise avec de plus grandes forces & sur des peuples moins nombreux & moins aguerris. Mais elle fut presque aussi funeste aux Indiens, qui furent également réduits à l'état de bêtes de somme, & condamnés à l'esclavage & aux travaux des mines. La nouvelle Navarre éprouva le même sort, ainsi que les Habitans de Sonora, de Mayo, de Cinaloa, & généralement tous les peuples situés à l'ouest, entre le nouveau & l'ancien Mexique, jusqu'au bord oriental de la mer vermeille. Toutes ces nations se courberent sous le joug après une foible résistance : il n'y eut que les Apaches qui vendirent cher leur liberté & leur vie. Les Espagnols ne pouvant espérer

de soumettre ce Peuple fier & courageux, résolurent de l'exterminer, & lui firent, de nos jours, une guerre vive & cruelle, sans lui donner aucun relâche pendant trois années entieres. C'est ainsi que se combla la mesure des calamités qui affligerent ces immenses contrées depuis l'arrivée des Castillans.

De nouvelles scenes d'horreur s'ouvrent à nos regards, & le midi de l'Amérique est ravagé par des avanturiers plus féroces que ceux qui ont porté la désolation dans le nord. Deux hommes obscurs, dont le courage n'a jamais fléchi sous les loix de la contrainte, & dont la rudesse native n'a point été adoucie par l'éducation, ni amollie par la jouissance d'une vie aisée; deux hommes en proie à ces bouillans desirs, qui caractérisent l'ignorance, lorsqu'elle est éveillée par de vastes espérances & accompagnée du génie, conçoivent, sur les plus foibles indices, l'idée d'envahir un puissant Empire & de moissonner plus de gloire & richesses, que le Conquérant du Mexique. Ils se jurent mutuellement de n'épargner ni leur sang ni celui des Indiens, pour l'exécution de ce grand projet: & afin de rendre leur union plus étroite & leurs nœuds plus indissolubles, ils s'associent un Prêtre ambitieux & sacrilége, qui scelle une

telle alliance par la consécration & le partage d'une Hostie. François Pizarre, le moins riche des trois, le plus ardent & le plus endurci aux travaux de la guerre, prend pour sa part la fatigue & les dangers, tandis qu'Almagro & Fernand de Luques lui fournissent tous les secours d'hommes & d'argent qu'ils peuvent rassembler. Envain dans l'Isthme de Panama, où le projet s'est formé, regarde-t-on comme chimérique l'existence même de cette terre couverte de richesses, qui fait l'objet de tant de vœux. Envain le Gouverneur, pour ne pas prodiguer inutilement le sang des Espagnols, s'oppose-t-il à la levée & à l'embarquement des Troupes destinées à cette expédition. Envain d'habiles Navigateurs ont-ils été rébutés & entiérement découragés par des tentatives malheureuses & sans succès. Envain Pizarre lui-même après les plus grands efforts de courage, se voit-il repoussé par les naturels du pays & par les élémens, abandonné de la plûpart des siens, retenu dans une isle déserte, exposé à la faim & à l'insalubrité de l'air, sous un climat triste & affreux, condamné à l'inaction, le comble de tous les maux pour un cœur dévoré de l'ambition la plus active. Tous ces obstacles, tous ces tourmens dont le moindre suffiroit pour

arrêter & abattre une ame vulgaire, l'oin d'ebranler sa constance, ne font que l'affermir dans son dessein.

C'est au sein des souffrances & de l'adversité qu'une ame forte s'éprouve, & que, repliée sur elle-même, elle acquiert cette vigueur qui étonne & semble l'élever au dessus de la nature. Mais les effets de cette épreuve difficile participent à l'excellence ou à la perversité du caractere: ils charment ou remplissent d'horreur, selon que la vertu ou le crime les dirige. Pizarre, échappé de l'isle Gorgone, est un tigre, qui après avoir été long-tems retenu dans son antre par une blessure dangereuse, ne respire que le carnage pour assouvir à la fois sa faim & sa fureur.

Il arrive enfin dans cette terre tant désirée, où tant de richesses abondent, & la trouve désolée par la guerre civile. Deux freres, Huascar & Atahualpa, ont combattu pour l'Empire des Incas. Atahualpa, le plus jeune, a fait un affreux massacre des enfans du Soleil & tient son Rival en captivité. Pizarre profite habilement de cette conjoncture pour accabler à la fois les deux partis. Par les protestations d'une amitié feinte, par les démonstrations trompeuses de la bienveillance, & sous le nom d'Ambassadeur

d'un grand Prince, il obtient une entrevue avec le vainqueur. L'Inca vient le viſiter, & déploye toute ſa magnificence, pour le combler d'honneurs, de careſſes & de préſens. Mais tandis que cet infortuné Monarque donne à ſes hôtes des marques ſi éclatantes de ſa générosité, tandis qu'il ſe livre ſans contrainte aux tranſports d'une joie franche & à l'effuſion de ſon cœur généreux, le Moine Valverde, inſtruit des deſſeins perfides de ſon Chef, s'avance, un Crucifix à la main, & révele aux Péruviens les myſteres les plus incompréhenſibles de la Religion. En témoignage des vérités qu'il annonce, il préſente ſon Bréviaire à l'Empereur étonné, qui ayant parcouru des yeux ce livre fatal, & l'ayant porté à ſon oreille, le laiſſe tomber avec dédain. Valverde crie au ſacrilége, & Pizarre ſaiſit ce moment pour donner le ſignal à ſes ſoldats. Les Péruviens attirés à cette Fête par la curioſité, ou par l'intérêt que les Eſpagnols leur avoient inſpiré, les Grands de la ſuite de l'Inca, qui étoient tous ſans armes & ſans défiance, ſont inhumainement & lâchement égorgés. L'Empereur couvert du ſang de ſes Sujets, qui lui avoient long-tems ſervi de rempart, eſt indignement arraché de ſon trône & chargé de fers. Les cris lamentables de tant de victimes

innocentes ne peuvent émouvoir la pitié des assassins ; ils en deviennent au contraire plus furieux & plus avides de meurtres. Quand leurs bras lassés semblent se refuser aux transports de leur rage ; l'impie, le détestable Valverde les exhorte d'une voix terrible à se servir de la pointe de leurs épées, pour ménager leurs forces & faire des blessures plus profondes. Tout fuit devant eux, & cette infâme boucherie ne cesse point encore ; on poursuit les fuyards, on les massacre sans autre motif, que l'inconcevable plaisir de verser du sang, & la nuit seule peut mettre fin à tant d'atrocités. O Dieu bon & clément ! toi, qui as mis dans nos cœurs un penchant irrésistible à la bienfaisance ; toi, qui fais couler mes larmes à la vue d'un être souffrant, toi, qui dès cette vie attaches un prix si doux à la vertu, est-ce donc à ton image que tu as créé ces lâches brigands ? Puis-je reconnoître dans de tels monstres l'empreinte de ta main adorable, le sceau de ta sagesse & de ta bonté ? Ces tigres altérés de sang sont-ils donc mes semblables ? Jamais les droits sacrés de l'hospitalité n'ont été plus horriblement profanés. Jamais la voix de la nature n'a été plus méconnue ; jamais l'humanité sainte n'a été plus outragée ni plus avilie ; jamais les passions brutales

& insensées n'ont effacé jusqu'à ce point les traits de la Divinité dans le cœur de l'homme.

Les Espagnols depouillerent les morts & les mourans avec une joie barbare qui completa dignement une telle victoire; & le trop crédule Atahualpa, témoin de leur avidité pour l'or, obtint l'assurance de sa liberté, en s'engageant pour sa rançon à remplir de ce précieux métal une espace d'environ deux mille cinq cens pieds cubes (*). Quand il eut épuisé tous les trésors

(*) Robertson & Raynal s'accordent à dire, d'après les Auteurs Espagnols, que cet Empereur avoit promis de remplir une espace de 22 pieds de long sur 16 pieds de large, jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre avec la main, hauteur qui doit être à peu près de 7 pieds. Or, une espace, qui auroit ces trois dimensions, contiendroit 2464 pieds cubes. Une masse d'or de ce volume formeroit une somme prodigieuse, qui surpasseroit quatre milliards de notre monnoie. Mais, 1°. il faut remarquer que cet espace ne fut pas entiérement rempli. L'impatience des brigands, qui accompagnoient Pizarre, ne leur permit pas d'attendre, pour faire le partage, l'entiere exécution des promesses d'Atahualpa. 2°. Il ne s'agit pas ici d'une masse d'or; mais d'une collection d'ustensiles de ce métal, qui devoient être de différentes formes & laisser entr'eux beaucoup d'espaces vuides. 3°. La plupart de ces ustensiles étoient des vases & ils n'offroient pas une masse pleine.

Pour fixer l'idée qu'on doit avoir de cette rançon, il suffit d'évaluer le partage qui en fut fait. Or, nous voyons qu'après avoir mis à part quelques vases curieux pour le Roi d'Espagne &

de ſon Empire, pour former cet amas prodigieux, Pizarre lui reprocha ſans pudeur des crimes imaginaires, & mêlant à la perfidie une hypocriſie baſſe & puérile, il lui donna des Avocats pour ſa défenſe. Le procès fut inſtruit dans toutes les formes juridiques; & le dénouement de cette ſcene, qui ſeroit ridicule, ſi elle n'étoit pas ſi atroce, fut la mort d'Atahualpa. Ses Juges le condamnerent à être brûlé vif; mais en ſe faiſant Chrétien, il obtint qu'on adouciroit la rigueur de ſon ſupplice, & il fut étranglé dans ſa priſon, pendant que Valverde lui verſoit les eaux du baptême.

La guerre civile ſe ralluma avec plus de fureur, après la mort de ce malheureux Prince; parce que les Péruviens privés de leurs chefs naturels ſe livrerent à des ambitieux qui vouloient s'élever ſur les débris de la patrie, & s'emparer

---

le quint du reſte comme dû à la Couronne, & encore 100 mille peſos pour les ſoldats d'Almagro, il reſta 1,528,500 peſos à partager entre Pizarre & ſes compagnons. Ces trois ſommes réunies forment 2,035,625 peſos.

Et, comme Robertſon prétend que chaque peſos de ces temslà vaut environ une livre ſterling de notre ſiecle, il s'enſuit que la rançon totale d'Atahualpa ne peut gueres ſurpaſſer 50 millions de livres tournois de notre monnoie actuelle.

de l'autorité ſuprême. L'Empire des Incas en proie à des convulſions ſi douloureuſes, ébranlé par des ſecouſſes ſi violentes, n'offrit bientôt plus aux Eſpagnols qu'une conquête facile & ſans gloire. Pizarre, en s'avançant vers la Capitale du Pérou, livra pluſieurs combats, où il fit un grand maſſacre des Indiens, & tout l'Empire fut ſubjugué.

Les Peruviens firent cependant pour recouvrer leur liberté un dernier effort qui étoit digne d'un meilleur ſuccès & qui devoit les délivrer à jamais de l'oppreſſion. Tandis que les troupes Caſtillannes étoient diſperſées & occupées à des expéditions lointaines, ils formerent une conſpiration, qui fut conduite avec un ſecret impénétrable & une adreſſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée chez un peuple ſi peu avancé dans la civiliſation & ſi peu exercé dans l'art de tromper les hommes. La revolte fut générale & elle embraſſoit toutes les Provinces, depuis Quito juſqu'aux frontieres du Chili. Tout-à-coup l'étendard de la guerre ſe déploie & les campagnes ſont couvertes de combattans. Pluſieurs détachemens Eſpagnols, qui marchent ſans défiance, ſont accablés par le nombre & maſſacrés ſans pitié. Manco-Capac, frere d'Huaſcar, monte à cheval, &, la lance en arrêt, ſe met à la tête de

deux cent mille hommes, pour aller affiéger Cuſco. Une autre armée d'Indiens inveſtit Lima nouvellement bâtie par Pizarre. Toute communication eſt interrompue entre ces deux Villes, qui ſemblent devoir être le tombeau des tyrans. Tout annonce que la fortune va enfin ſe ranger du parti de la juſtice : mais la conſtance des aſſiégés, & le retour ſucceſſif des petites armées qu'on avoit imprudemment éloignées du centre de l'Empire, ramenent la victoire ſous les drapeaux des Caſtillans, & les vaincus retombent dans leur miſere & ſont aſſervis ſans retour.

Envain la diſcorde & la ſoif de l'autorité détruiſent-elles les forces des conquérans, en les tournant contre eux-mêmes : envain les plaines de Cuſco ſont-elles inondées de leur ſang criminel. Les Péruviens, qui des hauteurs voiſines obſervent leur diſperſion & leur carnage, demeurent tranquiles ſpectateurs de ces cruels débats & n'ont pas le courage de profiter d'une occaſion ſi favorable pour les exterminer. Depuis cette époque, les Indiens enterrés dans les mines, condamnés à des corvées arbitraires, abrutis par le deſpotiſme, n'ont pas ceſſé de traîner une vie miſérable & abjecte ; ils n'ont pas ceſſé d'être le rebut de toutes les claſſes d'hommes blancs, noirs ou bazannés, qui végetent au Pérou.

Les autres régions de l'Amérique méridionale nous offrent constamment les mêmes traces d'injustice & de perfidie ; & par-tout les Indiens sont les victimes d'une ambition brutale & d'une insatiable cupidité. La côte septentrionale de cette péninsule avoit été ravagée avant la conquête du Pérou, & la plûpart de ses habitans avoient été massacrés ou arrachés de leur terre natale, pour repeupler Cuba & Saint-Domingue, que des atrocités plus anciennes avoient rendu déserts. Le Darien avoit été changé en une affreuse solitude par les brigandages & l'infatigable barbarie de Pédrarias d'Avila. Envain les peuplades de la Province de Carthagene avoient-elles défendu leur liberté contre les premiers avanturiers, qui étoient venu fondre sur elles ; on les vit bientôt succomber sous des forces supérieures, & recevoir des chaînes. La Province de Sainte-Marthe, tant de fois dépouillée, tant de fois ensanglantée, ne nourrit plus qu'un petit nombre de Sauvages indépendans, rendus féroces par l'exemple des Européens ; & les cruautés sans nombre exercées dans celle de Cumana avoient tellement révolté ses Habitans naturellement doux & humains, que les soins tendres & paternels qui leur furent prodigués par le généreux Las-Cazas, ne purent

jamais les rendre fenfibles aux charmes de la vie fociale.

Qui pourroit ne pas frémir de l'odieux marché que fit Charles-Quint avec les Velfers d'Ausbourg, en leur vendant la malheureufe Province de Venezuela ? Ces Marchands avides ne regardant leurs nouveaux Sujets que comme des objets de commerce, les livrerent à la férocité de foldats mercénaires, pris dans le rebut des armées d'Allemagne. Un tel ramas de brigands, attiré au-delà des mers par le feul goût de la rapine & du meurtre, ne fut que trop fidele à l'exemple des premiers Conquérans de l'Amérique. Tout fut pillé & faccagé : les Indiens, qui échapperent au glaive & à la flamme, furent chargés de vivres & de bagages & entraînés à la fuite de la troupe : on les maffacroit à mefure qu'ils tomboient de fatigue, & ils étoient remplacés par d'autres infortunés, qui devoient fubir le même fort. Quand tout l'or du pays fut enlevé, les Velfers abandonnerent leur conquête, comme leur devant être déformais inutile, & la laifferent rentrer fous la domination des Efpagnols, qui trouverent encore des atrocités à commettre dans une contrée dévaftée & prefque déferte. Les fommes énormes que Charles-Quint avoit

reçues pour prix de tant de victimes, ne servirent qu'à troubler l'Europe & à la remplir de dueil & de carnage. Que sont donc les hommes sous le sceptre d'un Despote enivré de sa gloire & jaloux de son autorité ? Une vile denrée, qu'il vend, achete & consomme au gré de ses caprices & de ses projets ambitieux. Et nous admirons les vastes combinaisons de sa politique ! Et nous tombons aux pieds des Statues que la flatterie lui érige ! Et nous formons un concert immortel de louanges pour célébrer sa puissance & ses victoires !

Les Habitans des Provinces de l'Amérique qui sont traversées par de hautes montagnes, étoient plus aguerris que ceux des plaines, & opposerent aux Espagnols une résistance bien plus vigoureuse. C'est ce qu'ont éprouvé tous les Conquérans, qui ont voulu ravager le monde. Les montagnes sont le vrai séjour de l'indépendance. L'air pur & libre, qu'on y respire, éleve le courage : les formes majestueuses, qu'elles offrent de toutes parts, donnent à l'homme une haute idée de lui-même & lui inspirent une noble fierté : les changemens subits de la température, qu'on y éprouve, endurcissent à la fatigue & fortifient contre l'inclémence des saisons : la variété prodigieuse des

fites, la mobilité continuelle du ſpectacle donnent du reſſort à l'imagination & entretiennent l'activité de l'ame : la chûte des torrens, les lavanges & les nombreux accidens occaſionnés par la fonte des neiges, les maſſes énormes qui s'affaiſſent ou s'éboulent avec fracas, les rochers qui ſe détachent & roulent dans les vallées, les vents impétueux qui ſemblent ébranler les fondemens du monde, les fréquens orages, les éclats du tonnere mille fois répétés par les échos, les irruptions des volcans, la terre qui tremble & mugit dans ſes entrailles ; tous ces phénomenes impoſans & ſouvent redoutables prémuniſſent contre les vaines terreurs & impriment un caractere d'énergie & d'intrépidité. Les flancs caverneux des montagnes ſervent de remparts contre la tyrannie & fourniſſent des retraites à l'eſclave, qui a ſu rompre ſes chaînes. Telles ſont les principales cauſes, qui conſerverent la liberté à la plûpart des peuples de l'Empire de Bogota, ou qui leur donnerent les moyens de la recouvrer peu de tems après la conquête. Mais malgré cet avantage, l'arrivée des Eſpagnols doit être regardée comme le fléau le plus deſtructeur, qui ait jamais frappé les habitans de cette vaſte Province, connue maintenant ſous le nom de Nouvelle-Grenade.

La

La défense courageuse & opiniâtre de ces braves Indiens n'empêcha point qu'on n'en fit un grand massacre; & ceux qui échapperent au carnage & qui purent éviter la servitude ou secouer le joug, furent contraints d'abandonner leurs habitations & leurs champs fertiles, pour se retirer sur la crête aride des Cordilieres & dans le creux des rochers. De là ils descendent dans les vallées pour égorger les voyageurs & pour fondre inopinément sur les établissemens Espagnols. De sorte que la plus puissante nation de l'Amérique, après le Mexique & le Pérou, fut réduite par la conquête à quelques foibles Tribus, qui sont privées de toutes les douceurs de la vie & qui ne subsistent que de meurtres & de rapines.

Les Peuples valeureux du Chili & du Paraguai subirent un pareil sort. Comme dans cette partie de l'Amérique le continent se retrécit sensiblement, la chaîne des Andes, qui le traverse du nord au midi, est moins éloignée de la mer, & laissant moins de largeur aux campagnes, elle doit influer davantage sur les mœurs & le caractere de leurs habitans, & leur offrir un refuge assuré contre l'oppression. Aussi les Indiens de cette contrée, qui furent d'abord en partie subjugués par l'irruption soudaine &

la discipline des Castillans, s'en vengerent-ils avec éclat, dès qu'ils furent revenus de leur surprise. Ils firent pendant dix ans sans interruption une guerre vive & sanglante, osant défier leurs ennemis en rase campagne, & se croyant vainqueurs, quand ils pouvoient abbattre une tête d'Espagnol, au prix de cent têtes de Sauvages. Ils parvinrent enfin à exterminer la troupe de brigands, qui étoit venue les attaquer; & le fier Valvidia, le chef de cette expédition malheureuse, fut comme ses compagnons la victime du ressentiment, qu'il avoit provoqué par des cruautés inouies. De nouvelles troupes arrivées du Pérou recommencerent la guerre, & depuis cette époque jusqu'à nos jours on ne mit bas les armes que pendant quelques tréves, que la lassitude & la foiblesse des deux partis rendoient nécessaires. Encore ces suspensions passageres sont-elles toujours sollicitées par les Européens, & jamais la haine des Américains de ces contrées ne peut consentir à en faire les premieres propositions.

Au milieu de tant de combats, les Espagnols formerent dans les vallées quelques établissemens, qui furent mille fois dévoués à la flamme & aux ravages. Mais quels biens les naturels du pays reçurent-ils en échange des campagnes

fortunées qui les avoient vu naître? Quel eſt le fruit de tant de fatigues & de tant d'efforts de courage? Quel eſt le prix de leur ſang, qui fut verſé à grands flots, pendant plus de deux ſiecles? Réduits à un très-petit nombre après tant de pertes, condamnés à une vie miſérable & devenus féroces par l'exemple de leurs ennemis, ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des forêts & ſe réfugient ſur des montagnes incultes & inacceſſibles. Et c'eſt envain qu'on vanteroit les avantages de leur commerce avec les Eſpagnols, pendant les intervalles de la guerre. Les miroirs & les autres bagatelles d'Europe, qu'on leur donne pour leurs étoffes groſſieres, peuvent-ils entrer dans la balance contre le moindre des maux qu'ils ont reçus? Les liqueurs fortes, qu'on leur vendoit autrefois, & dont ils ſont ſi avides, doivent-elles être regardées comme un bienfait de l'ancien Monde? Ce préſent perfide ſe tournoit ſouvent contre les Eſpagnols par les guerres cruelles qu'il faiſoit ſans ceſſe renaître & par les excès de barbarie où les Sauvages ſe portoient dans leur ivreſſe: mais il étoit encore plus funeſte aux Sauvages mêmes, dont il aliénoit la raiſon, dont il énervoit la vigueur & abrégeoit la vie. » Ces boiſſons, dit l'Auteur » de l'Hiſtoire Philoſophique, n'ont été gueres

» moins destructives de ces peuples que nos
» armes; & l'on ne peut s'empêcher de les placer
» au nombre des calamités, dont nous avons
» inondé cet autre hémisphere. «

Voilà donc l'influence de la découverte du nouveau Monde sur le bonheur des peuples conquis par les Espagnols. Le plus grand nombre fut lâchement & inhumainement égorgé: ceux qui furent assez malheureux pour échapper au glaive, périrent dans les supplices, ou éprouverent des outrages mille fois plus affreux que la mort; ils languirent, ainsi que leur postérité dans les angoisses de la misere, de l'opprobre & de la servitude. Si quelques peuplades surent éviter des chaînes, ou secouer le joug qu'elles avoient déja subi, elles acheterent leur liberté au prix de leur sang & par le sacrifice de toutes les douceurs de la vie: & la divine Providence qui regle la distribution des biens & des maux selon les vues impénétrables de sa sagesse, ne daigna offrir à ces peuples malheureux aucun dédommagement pour tant de calamités.

Par quel étrange aveuglement les Portugais, malgré leur aversion & leur haine implacable contre les Espagnols, ont-ils été leurs fideles imitateurs dans l'Amérique? Ce peuple fier &

intrépide étoit éclairé d'avance par le génie du Prince Henri, & sembloit précéder son siecle dans les connoissances de l'Astronomie, de la Navigation & du Commerce. Parvenu au comble de l'opulence & de la gloire par la sagesse & les exploits du grand Albukerque, il avoit appris l'art de former au loin des établissemens riches & utiles. Pourquoi ne cherchoit-il donc que des mines d'or & d'argent dans le Brésil, & commença-t-il par dédaigner sa conquête; quoiqu'il y trouva des terres immenses & fertiles, sous un climat sain & propre à la culture? Cette contrée ne fut d'abord jugée digne que de servir d'égoût à la Métropole & de recevoir son écume & ses immondices. On y débarquoit chaque année toutes les femmes perdues, tous les mal-faiteurs flétris par la Justice, qu'on pouvoit rassembler des diverses parties du Royaume; sans chercher à réprimer la licence ni à punir les nouveaux crimes de cette race dépravée, qu'on abandonnoit ainsi à elle-même. Il se trouva parmi tous ces bannis un grand nombre de Juifs condamnés par l'Inquisition, qui conserverent le goût d'une vie active & qui cultiverent des terres pour leur nourriture. Les abondantes récoltes, qui récompenserent leurs travaux, firent enfin ouvrir les yeux &

l'on ſoupçonna dès-lors qu'une Colonie établie au Bréſil pourroit proſpérer & devenir utile au Portugal. Pour réaliſer ce projet, le gouvernement accorda à chaque Seigneur Portugais autant de terres qu'il pourroit en conquérir, & ce fut là l'origine de tous les malheurs, qui vinrent fondre en foule ſur les naturels du pays. D'un côté, ces Grands, avides de richeſſes & jaloux de tout aſſervir, porterent la déſolation dans ces climats & firent pendant ſoixante ans une guerre ſanglante, qui dépeupla les campagnes & rélégua les vaincus dans les forêts & les rochers. D'un autre côté, les brigands qu'on jettoit chaque année ſur les côtes, s'étoient trop accoutumés à la débauche & à tous les abus d'une liberté ſans bornes, pour ſouffrir le frein d'aucune Loi : ils ſe raſſemblerent dans une contrée éloignée de la mer, afin de ſe ſouſtraire à la domination des Conquérans ; & ils formerent une eſpece de République, connue dans ces tems ſous le nom de *Pauliſtes*. Juſqu'à cette époque leur perverſité n'avoit été funeſte qu'à eux-mêmes, & ces ames lâches & rampantes n'avoient encore rien entrepris contre la liberté ni la vie des Bréſiliens. Mais alors le levain actif & corrompu, qui fermentoit en ſilence depuis tant d'années, ſe développa avec fureur : les Pauliſtes

ſe firent des loix de ſang & ne vécurent plus que de brigandages. Ils parcoururent tout l'intérieur du Bréſil, maſſacrant les Sauvages, qui faiſoient réſiſtance, & aſſerviſſant ceux qui préféroient à la mort un eſclavage honteux & cruel. Si de tels maux étoient ſuſceptibles de s'accroître, on pourroit croire que le ſort des Indiens devint encore plus déplorable par les guerres ſanglantes des Européens, dont le Bréſil fut le théatre. Ces infortunés preſſés de tous côtés par les Portugais, les Hollandois & les François, obligés ſucceſſivement de ſuivre l'étendard du vainqueur, ſe virent ſouvent réduits à s'entr'égorger pour le choix de leurs tyrans & de leurs bourreaux.

Je parcours envain toutes les contrées de l'Amérique, pour chercher une nation, qui puiſſe ne pas déteſter le jour de l'arrivée des Européens. Je conſulte les annales des divers peuples, qui ont formé des établiſſemens dans ce malheureux hémiſphere, & je retrouve par-tout les mêmes injuſtices & les mêmes crimes. Les Eſpagnols avoient annéanti les nations nombreuſes & paiſibles des grandes Antilles. Mais ils avoient négligé ou dédaigné de conquérir la plûpart des petites, connues d'abord ſous le nom d'Iſles des Caraïbes. Trois raiſons ſembloient concourir à les dégoûter

d'une telle conquête. Ces Isles n'offroient point d'or à leur avidité : les esclaves, qu'on pouvoit y faire, ne rendoient aucun service & périssoient en très-peu de tems sous le poids de leurs chaînes : enfin, les Caraïbes, doués d'un caractere fier & mélancolique, se défendoient avec constance & sembloient disposés à vendre cher leur vie & leur liberté.

Les Anglois & les François, pour cette fois d'intelligence, se chargerent dans la suite du soin de détruire ces nations courageuses. Elles furent en grande partie exterminées dans la Guianne, leur berceau & leur commune patrie, par le cruel Poncet de Bretigni & par d'autres, qui ne lui cédoient gueres en férocité. Elles furent attaquées dans les Isles par l'Anglois Warner & le François Dénambuc. Ces deux Chefs arriverent le même jour à Saint-Christophe, chacun à la tête d'un petit nombre d'avanturiers de sa nation ; ils partagerent entre eux les côtes, sans aucune résistance de la part des naturels du pays, qui se retirerent au milieu des terres. Rien ne sembloit devoir troubler la paix, & les Insulaires s'éloignoient à proportion que leurs nouveaux hôtes vouloient étendre leurs domaines. Ces Sauvages étoient naturellemeut paisibles & humains. Ils

ne ſe portoient à des violences que dans l'ivreſſe, ou dans les accès paſſagers de leur humeur ſombre & taciturne. C'eſt alors qu'ils faiſoient des deſcentes dans le continent & ſur les côtes des grandes Iſles, pour tout ravager & ſe baigner dans le ſang. Ils ne s'étoient rendus coupables d'aucun crime envers les étrangers avides, qui étoient venus s'emparer de leurs terres : mais on prétendit qu'ils méditoient une trahiſon & l'on fondit ſur eux, ſans aucun préliminaire ni déclaration de guerre : le plus grand nombre fut maſſacré & le reſte fut obligé de prendre la fuite. Sous le vain prétexte que les Habitans des Iſles voiſines étoient de la même nation, ils furent accuſés d'avoir eu part au complot, & le carnage s'étendit bientôt ſur tous les Caraïbes. Les hoſtilités devinrent atroces de part & d'autre & chaque parti ſe livra à tous les excès de la rage & de la vengeance.

Dénambuc ſuivit dans la conquête de la Martinique la même marche que dans celle de Saint-Chriſtophe. A l'exemple de la lice, qui arrive en ſuppliante & finit par chaſſer la maîtreſſe du logis, il fut d'abord ſouple, pacifique & modéré : il devint par degrés plus entreprenant, & ne tarda pas à convaincre les Indiens, qu'il vouloit tout envahir. Les Caraïbes prirent donc

les armes pour éviter une entiere destruction : mais ils laisserent sur le champ de bataille l'élite de leurs guerriers, & se virent contraints d'implorer la clémence du vainqueur. Après une réconciliation passagere, les François abuserent si étrangement de leurs avantages & pousserent si loin leurs injustes prétentions, que les Sauvages leur dresserent des embuscades, & eurent recours à la ruse au défaut de la force. Alors on massacra les Caraïbes, sans épargner le sexe ni l'âge; on brûla leurs carbets, & cette malheureuse nation fut chassée pour toujours de la Martinique.

Le crime des Avanturiers François ou Anglois, qui dépeuplerent les isles de la Guadelouppe, de Marie-Galante, de Saint-Barthelemy, de la Barbade & de Monserrat fut lavé dans le sang de ces cruels ravisseurs. Ils périrent sous la massue ou par les fléches empoisonnées des Caraïbes, ou dans les tourmens de la famine & du désespoir. Mais ce juste châtiment du Ciel fut une perte de plus pour l'humanité. Il ne rendit point la vie aux nombreuses victimes égorgées dans les combats ou dans la fureur des répresailles. De nouveaux brigands d'Europe vinrent remplacer les premiers ; & les Caraïbes, dont la population s'étendoit auparavant dans toutes les Isles du vent, furent concentrés à Saint-Vincent

& à la Dominique, & réduits au nombre de ſix mille.

Ces foibles reſtes d'une nation nombreuſe commençoient à oublier leurs malheurs au ſein de la paix & de l'indépendance : ils s'étoient accrus par une multitude de Negres, fugitifs ou échappés au naufrage, qu'ils avoient accueillis en freres & avec leſquels ils n'avoient pas dédaigné de s'unir par les liens du ſang : il étoit ſorti de ce mélange une race de Mulâtres, que l'on appelloit Caraïbes noirs pour les diſtinguer des vrais indigenes, qui reçurent le nom de Caraïbes rouges. Malgré la diverſité de couleurs, de ſtatures, de forces & d'inclinations, ces deux eſpeces de Sauvages vivoient enſemble dans l'union la plus douce & la plus étroite, ſans jalouſie & ſans aucune diſtinction de rangs. Mais le génie de l'Europe leur dévoila les funeſtes ſecrets de la cupidité & ſoufla bientôt parmi eux les germes de la diſcorde & de la haine. Des colons de la Martinique propoſerent aux Caraïbes rouges de leur acheter des fonds de terre pour former des établiſſemens ſur les côtes de Saint-Vincent ; & ces Sauvages étonnés d'apprendre que la terre n'appartenoit pas également à tous les hommes, dont elle eſt la mere commune, accepterent avec joie le

prix qu'on venoit leur offrir. Les traités se conclurent d'abord paisiblement ; & les Caraïbes noirs, loin d'y apporter le moindre trouble, s'enfoncerent dans les bois, pour éviter l'horreur & la honte de se voir confondus, à cause de leur couleur, avec les esclaves négres, que les nouveaux Colons traînoient à leur suite. Le sentiment intime de l'indépendance leur inspira l'idée singuliere & noble d'imprimer à toute leur race une marque distinctive & ineffaçable, en applatissant le visage de tous leurs enfans nouveaux nés. On vit par la suite sortir des forêts une nouvelle génération d'hommes robustes & fiers de porter sur leur front le signe de la liberté : les Caraïbes noirs ainsi transformés planterent des cabanes sur le rivage, & bientôt jaloux des jouissances, que le prix de la vente des terres procuroit aux Caraïbes rouges, ils s'empresserent d'en révendiquer leur part. Le refus, qu'on en fit, devint le signal d'une guerre sanglante, qui acheva presque d'éteindre la race des Caribes indigenes. Le ressentiment du vainqueur s'étendit sur les François, qui avoient d'abord favorisé les Caraïbes rouges, pour les abandonner ensuite dans leur malheur. La plûpart des Colons furent contraints d'acheter de nouveau leurs terres, & se virent

long-tems exposés à des ravages. Mais les renforts arrivés successivement de la Martinique firent avec le tems changer la fortune ; & les cruautés que les Anglois, devenus depuis les maîtres de Saint-Vincent, exercerent contre les Caraïbes, vengerent assez la fierté Européenne des vexations passageres, qu'elle avoit eues à souffrir.

Quels biens les François envoyés par Coligni dans la Floride ont-ils procuré à l'habitant paisible de cette vaste contrée, pour lui faire oublier les sanglans outrages qu'il avoit déja reçus des Conquerans du Mexique ? Hélas ! s'il est vrai qu'on éprouve une douce jouissance en voyant égorger & expirer dans les tourmens des ennemis malheureux & désarmés, les Floridiens n'ont que trop goûté ce triste plaisir. Graces à l'esprit persécuteur & farouche du fils de Charles-Quint, ils ont vu tous les François, qui avoient formé des établissemens parmi eux, massacrés sans pitié ou attachés à des gibets infâmes avec cette Inscription : *non comme François, mais comme hérétiques*. Graces à la valeur intrépide & à l'amour de la vengeance, qui animoient le Gascon Dominique de Gourgue, ils ont vu les Espagnols suspendus à leur tour à des arbres, qui portoient l'Inscription : *non*

comme Espagnols, mais comme assassins. Voilà les spectacles consolans, les beaux exemples d'humanité, de clémence & de vertu, que nous leur avons offerts. Voilà les seuls dédommagemens qu'ils ont reçus pour tant d'affronts & de calamités.

L'arrivée des Européens dans le Canada fut-elle signalée par de plus grands bienfaits, & notre politique y déploya-t-elle en faveur des naturels du pays de plus grands moyens de bonheur & de prospérité? Les peuples de cette région s'étoient livré des guerres longues & cruelles, avant l'époque où Samuel de Champlain jetta les premiers fondemens de Quebec. Mais alors les cinq Tribus des Iroquois toujours victorieuses contenoient toutes les autres dans l'humiliation & dans la crainte; &, parmi tant de haines nationales, l'inégalité des forces avoit fait naître un calme apparent, qui pouvoit être durable, & se changer en une paix solide. Loin de profiter de cette conjoncture pour affermir la tranquillité dans ces climats, & pour y adoucir la férocité des mœurs, Champlain apprit aux Algonquins, aux Hurons & aux Montagnez l'usage des armes à feu, & se mit à leur tête pour attaquer leur ennemi commun. Les Iroquois, fiers de leurs nombreux

ſuccès, virent naître avec joie cette nouvelle occaſion d'exercer leur courage & coururent au combat comme à une victoire aſſurée. Mais leurs Chefs étendus ſur la pouſſiere les avertirent bientôt qu'ils avoient à combattre de nouveaux ennemis & à ſe défendre contre de nouvelles armes : leur confiance audacieuſe fit place à la terreur, & ils ſe déroberent par la fuite à un maſſacre général. En vain dans la campagne ſuivante, eſſayerent-ils de ſe retrancher & de ſoutenir avec conſtance le choc de leurs ennemis & le feu des arquebuſes : une réſiſtance opiniâtre ne ſervit qu'à échauffer le carnage & à completter leur défaite. Cette nation belliqueuſe, devenue la plus foible à ſon tour, dévoroit ſon injure en ſilence, & ſe voyoit dans l'impoſſibilité abſolue de ſe venger, lorſque les Hollandois établis à la Nouvelle-Belge lui rendirent ſa ſupériorité en lui fourniſſant des armes. Alors les guerres ſe rallumerent, & les foibles Alliés de la France, expoſés à la rage d'un ennemi féroce & implacable, éprouverent tant de pertes, qu'ils ne furent plus en état de tenir la campagne. Les François eux-mêmes ne pouvoient plus ſortir de leurs forts, ſans être maſſacrés ou enlevés pour ſubir une mort cruelle. Il fallut eſſuyer ces outrages avec patience & attendre

que de nouvelles forces de l'Europe vinſſent rétablir l'équilibre. Ce fut une alternative continuelle de bons & de mauvais ſuccès ; un tiſſu horrible de vengeances, de répreſſailles, de parjures & de perfidies.

Les Iroquois ſe défen'irent & attaquerent tour-à-tour avec d'autant plus d'audace', qu'ils furent ſoutenus & encouragés par les Anglois, qui s'étoient emparés de la Nouvelle-Belge, appellée depuis la Nouvelle-Yorck. Ils n'ont preſque pas ceſſé dans la ſuite de prendre le parti de l'Angleterre & de verſer leur ſang dans toutes ſes guerres avec la France; juſqu'à ce que des traitemens inouis euſſent changé leur prédilection pour les Anglois en une haine implacable. Le reſſentiment des injures avoit tellement ulcéré leurs cœurs, qu'ils ne reſpiroient plus que le carnage : ils alloient à la chaſſe des Anglois, comme à celle des bêtes féroces.

Tel eſt l'effet des vertus, que les Européens ont pratiquées parmi ces peuples. En les aſſociant à notre gloire, à nos ſuccès paſſagers & à nos longs malheurs, nous les avons fait ſervir d'inſtrumens à nos injuſtices & à nos projets ambitieux. Après avoir pris part à nos débats, ils ſe ſont vus trahis & opprimés, par ceux-mêmes

mêmes qu'ils avoient ſauvés, au péril de leur vie & au prix des plus grands ſacrifices. Nous avons aigri leurs cœurs farouches, nous avons exalté leur caractere naturellement fier & vindicatif : & leur penchant pour la guerre s'eſt changé par nos ſoins en rage & en ſoif du ſang humain. Non contens de les avoir rendus plus méchans & plus malheureux, nous les avons preſque entiérement détruits. L'Europe a ſi bien ſecondé les deſirs des nations du Canada ; elle les a ſecourues ſi à propos dans leurs infortunes ; elle leur a dévoilé les ſecrets d'une politique ſi utile & ſi ſublime ; elle leur a fourni ſi libéralement des munitions de guerre & des liqueurs enivrantes, que les plus foibles d'entre elles ſont anéanties, & que les plus nombreuſes ſont réduites au douzieme de ce qu'elles étoient à l'époque de notre arrivée.

Les peuples indigenes de la Nouvelle-Angleterre ne furent pas plus épargnés. Graces à nos inſtructions ſalutaires & à notre rivalité jalouſe, les Abenaquis firent de cruels dégâts dans les établiſſemens de Maſſachuſſet & provoquerent le courroux des Anglois, qui s'en ſont vengés par des cruautés plus grandes & par l'extinction preſque entiere de cette nation nombreuſe. L'Iſle-Longue ne s'eſt peuplée

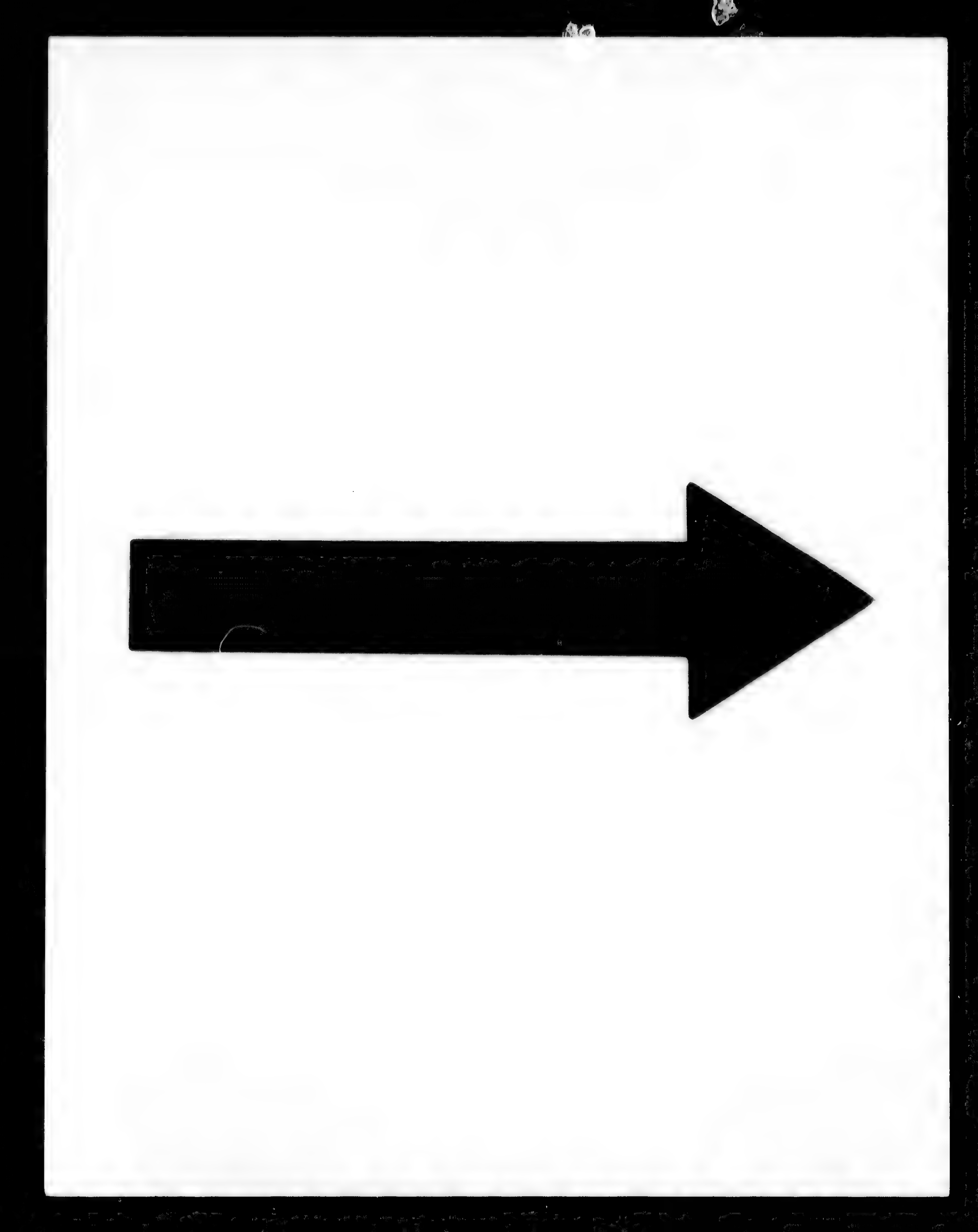
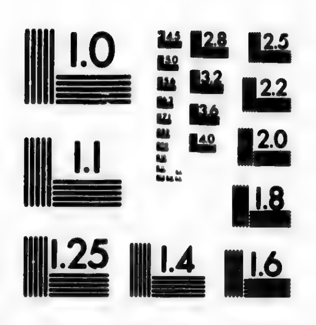


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



d'Européens qu'après le maſſacre & la diſperſion de tous ſes anciens habitans ; & de nos jours une colonie Angloiſe a exterminé & chaſſé les Micmacks de l'Acadie par la ſeule raiſon que ces Sauvages occupoient la place dont elle vouloit s'emparer. C'eſt par des guerres continuelles avec les Saweneſes, c'eſt en dépouillant & diſſipant toutes les nations indigenes, que les colons de la Virginie ſont parvenus à l'envahir & à y former des établiſſemens. Qui pouvoit s'attendre que la Caroline ſeroit dès ſon berceau un champ de meurtres & de carnage, & que ſes premiers fondemens ſeroient cimentés par le ſang de tous les naturels du pays ? Cette colonie devoit être l'aſyle de la vertu proſcrite, de l'humanité outragée ; elle avoit reçu ſes Loix du ſage Locke, d'un Philoſophe ami des hommes & de la juſtice. Par quelle étrange frénéſie dévoua-t-elle au glaive un ſi grand nombre de victimes, qui étoient reſtées paiſibles & n'oppoſoient aucun obſtacle à ſes progrès ?

Il faut l'avouer avec franchiſe, & tout intérêt national doit ſe taire en préſence de la vérité ; nous n'avons pas été plus juſtes envers les Sauvages de la Louiſianne. Par une ſuite non interrompue de vexations nous avons jetté les

Natchez, nos bienfaiteurs & nos amis, dans le plus affreux désespoir. Ces peuples généreux, après avoir eu vainement recours à la plainte & à la priere, se sont vus forcés de prendre les armes & de devenir aussi cruels que nous; & en vertu du droit odieux de représailles, nous les avons passés au fil de l'épée, ou réduits en servitude. On a même poussé la vengeance, jusqu'à vouloir exiger des braves Chicachas, qu'ils nous livrassent les infortunés restes de cette nation, qui s'étoient réfugiés parmi eux. Périsse à jamais la mémoire de l'indigne Chef, qui a déshonoré le nom François dans ces climats par une demande si révoltante, & qui n'a pas eu honte d'employer nos armes pour la faire exécuter. Cette proposition outrageante & lâche n'a été reçue qu'avec mépris par les Sauvages. Ils ont su défendre les droits de l'hospitalité; ils ont lavé dans notre sang leur injure & celle de leurs malheureux amis; & pour cette fois les horreurs de la guerre ont servi un moment à sécher les pleurs de l'humanité.

C'est cependant le dix-huitieme siecle, si vanté pour ses lumieres & sa philosophie, qui a donné ce spectacle à l'Amérique. C'est à la fin du dix-septieme, que le perfide Dénonville attira les Chefs des Iroquois à une conférence

par de fauſſes propoſitions de paix, & qu'il fit charger de chaînes & embarquer pour les galeres ces guerriers trop généreux pour ſoupçonner une telle trahiſon. C'eſt de nos jours que les Anglois ont tué de ſang-froid toute la famille du brave Logan, & que ce Chef des Sawenefes a fait rougir de honte le Gouverneur de la Virginie, en lui reprochant l'ingratitude & les cruautés de ſa nation. Dirai-je que dans notre ſiecle la Province de Maſſachuſſet encourageoit le maſſacre des Sauvages par des primes exhorbitantes ; & que l'infâme Jonh-Lovewel, excité par l'appas du gain, ſoudoyoit une troupe d'aſſaſſins pour aller à la chaſſe de ces malheureux (*) ? Dirai-je que cet homme

(*) L'Auteur des Recherches Philoſophiques trouve tout naturel de mettre à prix la tête des Sauvages, parce qu'ils ne ſe battent pas en raſe campagne, & qu'on ne peut les détruire ſans les forcer dans leurs retraites, comme on force les ſangliers & les ours. (Voyez la défenſe de l'Auteur, page 231.) Il faut bien, dira-t-on, changer les loix ordinaires de la guerre envers de pareils ennemis. Ils commettent les plus horribles dégâts dans toutes les Colonies Angloiſes, & ſe retirent enſuite dans des antres & des déſerts impraticables, comment pourroit-on conſerver les habitations ſans exterminer ces loups affamés ?..... Mais pourquoi ſont-ils devenus des loups ? Pourquoi ſont-ils affamés ? Pourquoi ſont-ils altérés de ſang & de vengeance ? Ne ſont-ils pas dans l'affreuſe néceſſité de ne vivre que de brigandages ? Et qui les a réduits

de sang égorgea dix Indiens endormis autour d'un feu & qu'il entra dans Boston, leur chevelure à la main, pour demander son salaire, qui lui fut délivré sur le champ? Dirai-je.....? Non : ma plume se lasse de n'avoir que des atrocités & des infortunes à peindre, & le spectacle de la nature toujours outragée, toujours avilie, porte malgré moi dans mon ame l'indignation & le dégoût. En vain pour éloigner de moi des scenes si déchirantes & me délivrer de sentimens si pénibles, je me hâte de parcourir cet hémisphere dévoué au malheur. Mes tristes regards ne rencontrent par-tout que les mêmes perfidies & les mêmes crimes. Revolté par une si longue

---

à cet état cruel? Jusques à quand punira-t-on les Américains des crimes, qu'on les force de commettre?

Les Quakers, dira-t-on encore, n'ont pas été plus épargnés que leurs voisins, dans les derniers tems, quoiqu'ils eussent toujours traité les Sauvages avec justice & humanité. Mais ne sait-on pas que des Peuples chassés de leur terre natale & dépouillés de tout ce qui pouvoit leur faire supporter la vie, devoient confondre dans leur haine toute la nation de leurs oppresseurs? D'ailleurs, la misere & la faim les obligeoient de se jetter avec fureur sur tous les établissemens, qui étoient à leur proximité, & ces besoins si pressans ne leur laissoient aucune liberté dans le choix de leurs ennemis.

chaîne d'injuſtices & de lâches attentats, mon cœur ne peut plus s'ouvrir aux douces émotions de la pitié, & mes yeux ne trouvent plus de larmes pour déplorer les maux de tant de victimes. Découragé par des exemples ſi multipliés de la perverſité humaine, je n'éprouve plus ces nobles élans, qui avertiſſent l'homme de ſa dignité, qui l'élevent vers ſa ſource & le conſolent dans les tribulations de la vie. J'ai honte de mes ſemblables : je rougis de partager les attributs de l'humanité avec tant de monſtres enivrés de ſang..... Eh quoi la foibleſſe & l'innocence opprimées ne trouveront-elles pas un ſeul vengeur ? Parmi tous ces Guerriers avides de conquêtes & de gloire, parmi tous ces Héros dont la conſtance eſt éprouvée par de ſi rudes fatigues, dont le courage a triomphé de tant de périls, ne ſe trouvera-t-il pas un ſeul ami des hommes, un ſeul défenſeur de la juſtice ? Hélas! ils ſont tous ſans entrailles : la ſoif exécrable de l'or les a tous rendus ſourds aux gémiſſemens & à la voix plaintive de la nature.

Toi, que les cruels oppreſſeurs du Nouveau Monde ont ſi ſouvent invoquée dans leur délire, pour t'aſſocier à leur barbarie & couvrir de ton nom ſacré les horreurs dont ils étoient ſouillés ;

toi, que des esprits téméraires & aveuglés par leur audace osent encore accuser de tant de crimes; Religion, c'est toi seule, qui a pris la défense des infortunés Américains. Dès l'origine de leurs calamités, tu as refusé tes secours salutaires & consolans aux hommes farouches, qui les faisoient gémir sous un joug de fer: tu as enflammé tes Ministres d'un zele ardent pour la cause de l'humanité. Les Apôtres de la premiere Colonie Espagnole, les Dominicains, remplis de ton esprit divin ont combattu sous ton égide: ils n'ont pas cessé d'employer le glaive de la parole, le seul que tu leur aies confié, pour dissiper les maximes d'une avarice brutale & les prétentions d'un orgueil cruel & insensé. Les Temples & les Places publiques ont retenti de leurs réclamations vigoureuses contre les atteintes portées aux droits imprescriptibles de la nature. Ils ont par-tout fait entendre les menaces d'un Dieu vengeur du crime & protecteur de l'innocence. Leurs plaintes ont pénétré dans les Palais & au milieu des Conseils des Rois: leurs cris ont rempli l'Europe d'indignation. Ils ont bravé les fureurs de la tyrannie & l'ont fait frémir dans l'attente de se voir arracher sa proie. Ton triomphe, ô Religion sainte, étoit prêt d'éclater; l'éloquence impétueuse

de Montésino entraînoit tous les esprits; la charité brûlante de Las-Cazas embrâsoit tous les cœurs: les chaînes de l'esclavage alloient être rompues; le nom chéri de la liberté volant de bouche en bouche, faisoit luire dans l'ame flétrie des Indiens quelques rayons d'espérance. Mais enfin les intérêts d'une politique avide & inhumaine ont prévalu sur tes bienfaits: les clameurs odieuses de la cupidité sont parvenues à étouffer ta voix; & la méchanceté des hommes a remporté la victoire.

Si la Religion n'a pu soustraire à l'oppression des Européens les innombrables victimes, qui gémissoient dans leurs fers, elle a su par ses tendres soins consoler & enlever à l'ignorance & à la superstition quelques peuplades que les traits des Conquérans n'avoient pu atteindre ou chez lesquelles ils n'avoient point encore porté leurs pas sanglans. Les côtes arides & escarpées de la Californie, les montagnes élevées qui l'attachent au continent, les bords d'une mer fertile en écueils & célebres par de fréquens naufrages avoient rejetté loin de cette péninsule tous les Avanturiers, qui avoient entrepris d'y former des établissemens: & les indigenes du pays devoient à ces remparts naturels & peut-être en partie à la stérilité du climat, l'avantage d'avoir évité

pendant près de deux ſiecles le joug des tyrans de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils languiſſoient dans la privation de toutes les jouiſſances de la vie, & dans une pareſſe & une inſenſibilité ſtupides, vraiment dignes de pitié. Ce fut le zele des Miſſionnaires Jéſuites, qui changea le ſort de ces Sauvages (*). La charité chrétienne, qui s'allume & s'alimente par les obſtacles, ſut franchir toutes les barrieres, vaincre par degrés la haine des Californiens pour le nom Eſpagnol, les arracher à l'indigence & les conquérir pour le bonheur & la vertu.

Pendant les démêlés ſanglans & interminables des Caſtillans avec les Sauvages du

(*) L'Auteur des Recherches Philoſophiques ſur les Américains prétend que le plus grand malheur qui ſoit arrivé aux Guaranis & aux Californiens, c'eſt d'avoir été civiliſés & gouvernés par les Jéſuites. Il avance, ſur des ſoupçons plutôt que ſur des preuves, que ces Miſſionnaires ſe ſont rendus coupables d'une multitude d'actes d'oppreſſion & de tyrannie envers leurs Néophites ; mais il en parle avec tant de prévention, qu'il n'eſt gueres poſſible de s'arrêter à ſon ſentiment. Pour mettre mon Lecteur à portée de juger du ton d'humeur que ce Philoſophe prend au ſujet des Jéſuites, il ſuffira de rapporter la phraſe, qui termine ſon Chapitre ſur le Paraguai. » En vérité, dit-il, je n'ai pas eu le courage » d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condi- » tion des habitans du Paraguai, tyranniſés par des Maîtres, que » perſonne ne voudroit avoir pour valets. » (Recherches Philoſophiques ſur les Américains, Tom. II, page 304.)

Chili, les Isles de Chiloë n'avoient point frappé les yeux, & l'on en soupçonnoit à peine l'existence. Mais l'infatigable activité des mêmes Missionnaires, leurs tendres sollicitudes les ont portés dans ces Isles abandonnées. Ils ont réuni les habitans sous l'étendart de la Croix; & les peuples du continent voisin, que la force & les armes de l'Europe n'avoient pu reduire, venoient en foule se jetter dans les bras de ces hommes bienfaisans & se ranger sous leurs loix.

Les Brésiliens échappés au glaive des Portugais, & réfugiés dans des montagnes inaccessibles, ne respirent que la vengeance; & la férocité de leur caractere s'est accrue par le ressentiment des injures & par les maux dont ils sont accablés : les Indiens du Bogota, qui ont survécu aux désastres de leur patrie, ne trouvent de soulagement dans leur affreuse retraite, qu'en ravageant les habitations Espagnoles & qu'en déchirant les flancs des voyageurs. Voilà les infortunés que la Religion va chercher pour répandre dans leurs cœurs ulcérés le beaume de la consolation : voilà les plaies profondes & envenimées qu'elle se plaît à guérir. Elle envoie ses Ministres au milieu des forêts, dans les cavernes obscures, sur la pointe des rochers, sur

le bord des précipices, pour y faire entendre les doux noms de paix, de bienfaisance & d'amour. Si, en récompense de leurs fatigues & de leurs travaux héroïques, ils sont dévorés par des bêtes féroces, s'ils sont massacrés par les Sauvages, elle les remplace bientôt par d'autres martyrs, qui parlent le même langage, qui témoignent la même douceur, sans aucun mélange de plaintes ni de reproches. Tant de constance, tant de grandeur d'ame étonne & confond des peuples, qui n'ont jamais su pardonner. Leurs cœurs s'ouvrent à la persuasion; les armes s'échappent de leurs mains sanglantes; ils tombent aux pieds de l'envoyé du Ciel, qui vient sécher leurs larmes & leur donner l'exemple de vertus si nouvelles & si sublimes. Ils écoutent avec avidité ses instructions & ses conseils: ils ne l'appellent plus que du nom tendre & chéri de pere; c'est leur consolateur, leur ami, leur souverain. Tel est l'effet infaillible de la vraie charité; elle désarme la vengeance, elle calme les tourmens de la haine, elle amollit & subjugue sans retour les cœurs les plus durs & les plus rebelles.

Que ne puis-je suivre les généreux Apôtres de la Religion & de l'humanité sur les rives du Napo, du Maragnon, de l'Orenoque & du

Fleuve Saint-Laurent, au milieu des glaces & des forêts impénétrables du Nord, ſur le ſommet & dans les gorges des montagnes de la Zône torride? Que ne puis-je rendre l'univers témoin des ſacrifices & des efforts prodigieux d'un zele qui embraſſe toutes les contrées, qui voudroit étancher le ſang de toutes les bleſſures, rappeller le ſentiment & la vie dans tous les membres privés de mouvement ou engourdis par la douleur, diſſiper à jamais le levain de la diſcorde, faire oublier à l'Amérique toutes ſes injures & ſes calamités! Mais ces actions d'héroiſme, pratiquées dans les déſerts, demeurent obſcures & n'ont que le Ciel pour témoin. La Rénommée a cent bouches pour célébrer les forfaits, qui enſanglantent le monde; elle en trouve à peine une ſeule pour publier les vertus qui le conſolent.

Fixons un moment nos regards ſur les bords de l'Uruguai & du Parana; c'eſt-là que la Religion a élevé le plus beau monument à ſa gloire, en y raſſemblant les Guaranis ſous l'ombre de ſes aîles. Non contente de les avoir garantis des chaînes que leur préparoient les dévaſtateurs du Bréſil & du Chili, elle les a délivrés de la miſere & des maux inſéparables de la vie ſauvage. Elle les a courbés ſous ſon joug ſalutaire:

elle leur a fait chérir ses loix, en leur inspirant le goût des travaux utiles & les penchans tendres & généreux d'un amour mutuel. En faisant régner l'égalité parmi eux, en attachant par les liens les plus forts le bonheur de chaque Guaranis à la prospérité publique, elle en a fait une société de freres & d'amis. En confondant l'autorité de ses saints préceptes avec celle des loix civiles, elle a établi la conscience le juge suprême de tous les délits & de tous les intérêts, elle a conservé l'innocence & l'heureuse simplicité des mœurs, elle a allumé l'amour de la patrie au feu de l'amour divin.

Comme un Voyageur égaré dans les déserts, fatigué d'une longue marche au milieu des sables brûlans & des rochers arides, exposé aux bêtes féroces & aux périls de toute espece, en proie aux tourmens de la faim, de la soif & de l'incertitude, sent tout-à-coup son cœur se dilater à la vue d'une vallée riche & fertile, qui offre un ombrage frais, une eau transparante & des fruits délicieux; mon ame oppressée se soulage & se repose avec une volupté pure sur ces rives fortunées. Après avoir contemplé si long-tems les cruels outrages faits à la nature, qu'il est consolant de jetter les yeux sur un peuple, qui coule à l'abri de la tyrannie

des jours ſéreins & innocens ! Après avoir écouté les plaintes de l'humanité, les cris déchirans de tant de victimes, qu'il eſt doux d'entendre les noms de concorde & d'amour, les chants d'allégreſſe & les cantiques d'actions de graces !

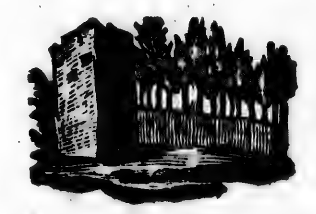
Il n'entre pas dans mon plan de faire la ſatire, ni d'entreprendre l'apologie de l'Ordre trop fameux, qui a donné des Légiſlateurs au Paraguai. Il ſeroit ſans doute difficile de pénétrer les vrais motifs, qui animoient les Jéſuites dans les derniers tems de leur exiſtence, & de décider ſi leur ambition, aſſez connue d'ailleurs, ne les a pas engagés à altérer les Loix primitives de cette République & à porter atteinte à ſon bonheur. Sous le ſpécieux prétexte de la conſerver dans l'heureuſe ignorance des rafinemens de la volupté, & d'éloigner de ſon ſein les mœurs & les maximes corrompues des Colonies du Nouveau-Monde, ils en ont ſoigneuſement interdit l'entrée à tous les étrangers. Ils ont même quelquefois repouſſé à main armée les Envoyés du Gouvernement Eſpagnol, qui ont voulu jetter ſur leur conduite & ſur les reſſources de l'Etat un œil trop attentif & trop curieux. Mais, malgré les ſoupçons bien ou mal fondés, que ces précautions myſtérieuſes

ont pu faire naître, il eſt impoſſible de ne pas avouer que les Guaranis ont été, ſans aucune comparaiſon, les plus heureux de tous les Sauvages de l'Amérique, depuis la conquête. D'ailleurs toutes les conjectures de la politique & de la malignité, ſur les projets orgueilleux ou intéreſſés des Jéſuites de nos jours, ne parviendront jamais à obſcurcir la gloire des fondateurs & des premiers Apôtres du Paraguai. Jamais je ne croirai que des hommes, qui ſe ſont dévoués aux plus rudes fatigues, & privés de toutes les douceurs de la vie, pour arracher leurs ſemblables à l'ignorance, à la ſuperſtition & à la miſere, n'étoient que des fourbes dangereux & des tyrans avides. Laiſſons à l'envie le triſte & odieux plaiſir de répandre ſon venin ſur les actions les plus héroïques & d'en ternir l'éclat par ſon ſouffle infecté : laiſſons aux ames froides & incapables d'aucun effort de vrai courage, le ſoin pénible de ſonder les replis le plus cachés des cœurs généreux, pour y découvrir des motifs d'ambition ou d'intérêt. Non, les ſacrifices d'une charité ardente ne peuvent ſortir que d'une ſource noble & pure; non, les tendres ſollicitudes de la bienfaiſance ne ſont pas de vaines chimeres. Et quand il ſeroit vrai que des ſentimens ſi réels & ſi

précieux ne ſont que des illuſions, il faudroit encore les chérir. Je ſens que le plaiſir le plus doux, le beſoin le plus preſſant de mon cœur, c'eſt de croire à la vertu.

Si dans l'eſpece humaine il ſe trouvoit des êtres aſſez mal nés pour n'y pas croire, s'il s'en trouvoit d'aſſez mélancoliques pour s'affliger du ſpectacle du bonheur & de la bienfaiſance; qu'ils ſe raſſurent en comparant le nombre des Sauvages civiliſés par les Miſſionnaires, avec celui des victimes de notre avarice, de notre cruauté, de notre tyrannie. Qu'ils voient les plaines de l'Amérique inondées du ſang de ſes premiers habitans : qu'ils contemplent les diverſes contrées de cet hémiſphere, & ſur-tout les rives du Parana déſolées, dépeuplées par les ravages de la petite vérole : qu'ils jettent les yeux ſur le ſort des Indiens échappés aux maſſacres ; ils verront les uns chargés de chaînes, enſévelis dans les entrailles de la terre, condamnés aux travaux les plus rudes & les plus deſtructeurs, réſervés aux occupations les plus abjectes, abandonnés à l'indigence & au mépris: ils verront les autres chaſſés de leur terre natale, relégués dans les forêts & les rochers, réduits à diſputer leur nourriture avec les ours ou à vivre de brigandages, abrutis par l'uſage des

des liqueurs enivrantes, devenus féroces par le ſentiment de leur miſere & par le ſouvenir des injures de toute eſpece. Si la réunion de tant de calamités ne peut leur ſuffire, qu'ils conſiderent la main d'un Dieu vengeur appéſantie ſur les oppreſſeurs de l'Amérique & le déluge de maux, qui eſt venu fondre ſur ſes nouveaux habitans.



III.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses nouveaux Habitans ?

TOUT invitoit les Européens à former des colonies dans le Nouveau-Monde : tout sembloit devoir conspirer à faire fleurir ces établissemens & à leur assurer une félicité durable. Quels sont en effet les moyens de prospérité, que l'on doit principalement rechercher dans la fondation d'une colonie nouvelle ? Des campagnes vastes, fertiles & capables de nourrir une grande population ; un climat propre à la conservation des hommes & des animaux & à la maturité des fruits, une situation favorable au commerce & à l'industrie, la tranquillité & la paix avec les peuples indigenes. Or plusieurs contrées de l'Amérique offroient aux Européens tous ces avantages réunis.

Les premiers regards des Espagnols, en arrivant dans le Nouveau-Monde, sont tombés sur les bords riches & féconds de l'Atrebonite.

Leurs premiers pas ont foulé les plaines de l'Isabelique, de Porto-de-Plata & de Vega-Réal, celles qui sont arrosées par la riviere de Monte-Christo, par la Lozama, la Macoussis & la Rumana. Toutes ces terres de l'Isle de Saint-Domingue nourrissoient déja un million d'hommes, & elles attendoient que des bras plus nerveux & des instrumens plus solides & plus tranchans ouvrissent leur sein pour prodiguer de nouvelles richesses & faire naître de nombreuses générations. Le Mexique présentoit dans sa vaste étendue un grand nombre de campagnes fertiles; & celles de Guatimala, de Nicaragua, de la Nouvelle-Galice, de l'Yucatan & de Tlascala invitoient de toutes parts à la culture. On a éprouvé dans notre siecle, que la plûpart des terres de la Louisianne & de la Floride occidentale, & sur-tout celles des bords rians du Mississipi, ne trompoient presque jamais l'espérance du laboureur. *La nature*, dit M. l'Abbé Raynal, *déployoit au Canada un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoient la vénération.* Elle étaloit ses dons les plus précieux dans les parties voisines des lacs & du fleuve Saint-Laurent, & sur-tout dans la contrée du Détroit, près du lac Erié. La base immense & les gorges multipliées des

montagnes du Pérou, cultivées en partie par les enfans du Soleil, promettoient à une nouvelle colonie des ressources de toute espece, par la variété des couches de terre, par les différens degrés de la température & de l'inclinaison des surfaces.

Dans quels lieux la main libérale de la Providence s'est-elle montrée plus magnifique que dans la vallée de Quito ? Pendant tout le cours de l'année le printems y répand le parfum des fleurs, sans cesse l'été y fait jaunir des moissons abondantes & l'automne y mûrit sans cesse les fruits les plus délicieux. Les terres de la grande province de Tucuman, arrosées par une multitude de ruisseaux, sont couvertes de gras pâturages & fournissent des productions excellentes en tout genre. Les rives de la Tarija, celles de la Pilcomayo, dans le beau pays de Chaco, ne le cédent pour la fécondité à aucune province de l'Europe, & aucun terrein de l'univers ne peut entrer en comparaison avec les plaines du Chili, pour la richesse des récoltes & la variété des fruits. Les diverses parties du Brésil, coupées en tous sens par des rivieres, offriroient un champ sans bornes au travail de l'homme & lui rendroient au centuple le prix de ses avances & de ses fatigues.

Toutes ces contrées & beaucoup d'autres, dont les noms ne se sont pas rangés sous ma plume, suffiroient pour faire subsister trente Royaumes peuplés comme la France, si l'agriculture étoit portée dans le Nouveau-Monde au degré de perfection, qu'elle a acquis dans nos climats. Une grande partie du terrein de l'Amérique est demeurée vierge, & n'a pas encore été ouverte par la main de l'homme, pour recevoir aucune semence. Les dépouilles annuelles des arbres indigenes, amoncelées depuis l'origine du monde, les débris de leurs troncs & des plantes parasites ont formé une couche épaisse de terre végétale, qui doit être une source inépuisable d'abondance. Ce sédiment précieux s'enrichit continuellement de tous les principes fécondants répandus dans l'air; parce que les forêts les pompent sans cesse & qu'elles en empêchent l'évaporation en les fixant sous leur ombrage & en les déposant dans leur sein impénétrable aux rayons du soleil. Les seules matrices propres aux productions spontanées ont été mises en œuvre, & toutes celles qui sont analogues aux germes des plantes cultivées ont été réservées & accumulées dans ces magasins immenses de la fécondité. On devroit donc, dans les premieres années après le défrichement,

craindre plutôt l'exubérance de la végétation, que la stérilité de la plûpart des champs de l'Amérique : & bien loin que des colonies nouvelles eussent eu lieu de se plaindre de la foiblesse & de l'avarice de la nature, elles auroient dû employer une partie de leurs efforts pour modérer sa vigueur & mettre des bornes à ses largesses.

Il ne faut cependant pas croire que tous les terreins vierges de l'Amérique soient susceptibles de culture. Il s'y trouve comme dans les autres parties du monde des rochers arides, des veines d'un sol maigre & condamné à une éternelle stérilité, des sables qui ne peuvent retenir aucun principe fécondant, & qui n'ont jamais donné naissance qu'à des joncs, à des pins & à quelques cédres épars. Telle est une grande partie de la Floride orientale, des deux Carolines & de la Nouvelle-Angleterre : telle est toute la côte du Pérou, depuis la mer jusqu'aux vallées. On rencontre aussi dans le Nouveau-Monde des terreins bas & marécageux, souvent inondés par des torrens de pluie & par le débordement des fleuves : les germes des plantes s'y pourrissent au lieu de se développer ; & quelquefois la végétation qui agit par secousses, y devient tellement surabondante, que la plûpart des légumes forcent

& montent en graines. Telles ſont toutes les côtes de la Guiane, les contrées voiſines de l'embouchure du Miſſiſſipi & toute la baſſe-Louiſianne; telles ſont, à quelques différences près, les côtes de la Géorgie & de la Caroline méridionale, qui ne peuvent ſervir qu'à la production du riz & d'un indigo d'une qualité très-inférieure. Les terres de la haute-Guiane, continuellement dégradées par les pluies & les ravines, ſont bientôt dépouillées de tous leurs ſucs, dès qu'elles ſont diviſées par la culture, & elles deviennent abſolument infécondes, quelques années après leur défrichement. Une malheureuſe expérience prouve auſſi que le degré de fertilité des meilleures terres des Provinces-Unies de l'Amérique ſeptentrionale diminue rapidement: elles ſont aſſez généralement légeres & peu profondes, & elles diſſipent en un petit nombre d'années de travail, les matrices amaſſées dans leur ſein pendant un repos d'un grand nombre de ſiecles.

Mais rien n'empêchoit les premiers Européens, qui ont fait des découvertes dans l'Amérique de choiſir par préférence le ſol, dont la couche végétale étoit la plus épaiſſe & la plus abondante, le moins expoſé aux inondations & le moins ſuſceptible de s'épuiſer & de ſe

dégrader. Quand les terreins les plus précieux auroient été employés & couverts d'une population proportionnée à leur richesse, on auroit cultivé successivement ceux d'un moindre degré de fertilité ; & par le secours de l'industrie & du commerce, qui servent souvent de supplément à l'agriculture & même quelquefois en tiennent absolument lieu, on seroit parvenu à peupler les contrées les plus stériles & les moins favorisées de la nature.

On auroit pu suivre la même marche relativement aux divers climats du Nouveau-Monde & choisir d'abord les plus salubres & les plus agréables. Je ne dissimulerai pas que plusieurs contrées de cet hémisphere étoient très-mal-saines, sur-tout à l'époque de la conquête. Toutes celles qui étoient couvertes d'épaisses forêts n'offroient qu'un air concentré, humide & sans ressort, & nourrissoient une multitude effrayante d'insectes & de reptiles mal-faisans. Parmi les Isles de la Zône torride, celles que le souffle du vent d'Est ne peut rafraîchir ni purifier, sont exposées à des chaleurs excessives & à des pluies abondantes, qui altérent les germes, corrompent les alimens & portent des atteintes funestes aux tempéramens les plus vigoureux. Outre les effets pernicieux de la

chaleur & de la pluie, elles ont encore à redouter les raz de marée, les ouragans, les temblemens de terre, qui bouleversent tous les élémens dans ces parages & y exercent la fureur la plus destructive. L'air constamment humide & chaud, qui regne à Carthagêne y engendre une lépre hideuse & incurable, dont aucune condition n'est exempte. Celui de l'Isthme de Panama, & sur-tout de Porto-Bello, est tellement corrompu, qu'il donne aux habitans une couleur pâle & livide, & détruit en peu de jours tous les principes de la force & de la vie (*). Les parties de Saint-Domingue & des autres Isles, submergées par des fleuves, les marais fangeux de Cayenne, de la basse-Guiane & des côtes de Sainte-Lucie, produisent des exhalaisons fétides, qui dévorent leurs malheureux habitans & qui les font périr dans les ardeurs de la fievre ou dans les langueurs de l'hydropisie.

Mais il y avoit aussi dans le Nouveau-Monde, même au tems de la découverte, des contrées

(*) Thomas Gage assure que pendant les quinze jours que duroit la grande Foire de Porto-Bello, il mouroit toujours six cens hommes. Ce pays est infecté d'une quantité prodigieuse de crapauds.

immenſes, qui réuniſſoient le double avantage de la fertilité du ſol & de la ſalubrité de l'air. Toutes celles de l'Amérique méridionale, qui ſont ſituées à l'oueſt des Cordilieres, ſans en excepter même les parties les plus voiſines de l'Equateur, conſervent pendant toute l'année une température ſaine & agréable. On n'y éprouve point ces déluges de pluie, qui dans les régions de l'eſt donnent naiſſance à tant d'inſectes dégoûtans, voraces & incommodes. Des nuages épais, qui s'élevent réguliérement vers le milieu du jour, briſent & tempérent dans ces climats les rayons d'un ſoleil brûlant, & l'haleine douce & ſuave du vent du ſud-oueſt y entretient preſque toujours une fraîcheur délicieuſe. Telle eſt la température de toutes les vallées du Pérou, de Tucuman & du Chili. S'il regne dans les gorges des montagnes, des fievres putrides & ſouvent épidémiques, ce fléau n'eſt pas propre au climat. On l'éprouve depuis qu'on y cultive des cannes à ſucre; parce que la terre humectée par cette culture laiſſe exhaler des vapeurs infectes, dont l'air qui ne ſe renouvelle point dans ces étroits paſſages, ne peut ſe dégager que très-lentement (*).

(* Dans quelques parties du Pérou on éprouve en arrivant une

Tous les animaux de l'Europe profpérent au Chili & dans le Tucuman, toutes les races s'y perfectionnent & s'y multiplient à un degré qui tient du prodige; nos grains, nos légumes & nos arbres s'y cultivent avec le plus grand fuccès; tous nos fruits y mûriffent & y acquierent une faveur exquife. Quoique le climat du Bréfil foit généralement plus chaud que celui des contrées occidentales, cependant on refpire dans la plûpart de fes provinces un air pur & ferein, & la nature y fait naître toutes les productions, qui peuvent fatisfaire aux befoins de l'homme & contribuer à fes délices (*).

C'eft fur-tout dans ces régions fortunées, qu'on auroit pu, dès l'origine de la conquête, établir des colonies floriffantes. C'eft dans les riches vallées du Pérou & de Chaco, que les malheureux habitans du Royaume de Grenade auroient dû chercher une feconde patrie, un

maladie, qui reffemble au mal de mer. Mais c'eft une indifpofition paffagere, qui n'attaque pas les principes de la vie.

(*) On prétend qu'en débarquant pour la premiere fois au Bréfil, on eft atteint du mal de Siam. Mais un fléau qui eft plus général dans cette partie du Nouveau Monde, & qui y caufe les plus grands dégâts, c'eft la multitude prodigieufe des fourmies. Elles dévorent les fruits & détruifent fouvent les plus riches moiffons.

asyle contre le bigotisme persécuteur d'Isabelle & le zele infléxible & outré de Ximenès. C'est dans les prairies émaillées & les forêts odorantes de Tucuman, que les peuples des Pays-Bas auroient dû fuir, pour tromper la barbarie de l'infâme Duc d'Albe. C'est dans les campagnes enchantées du Chili, dans les plaines immenses du Brésil que les Espagnols & les Portugais auroient dû arriver en foule, pour se soustraire au sceptre ensanglanté de Philippe II, & au joug odieux de l'Inquisition.

Après avoir établi de grands Etats dans ces climats heureux, on auroit pu défricher de nouveaux terreins de proche en proche & donner par degrès de la salubrité à de nouvelles provinces ; en procurant de l'écoulement aux eaux stagnantes, & en détruisant les forêts qui empêchent la libre circulation de l'air, détournent l'effet des rayons vivifians du soleil & fixent une éternelle humidité sous leur ombre épaisse. Comme ces grandes entreprises n'auroient été faites que graduellement, par des peuples voisins & déja puissans, les hommes qu'on y auroit employés, acclimatés d'avance & à portée d'être secourus dans tous leurs besoins, auroient surmonté sans peine tous les obstacles & les dangers. On auroit choisi les saisons les plus favorables,

on se seroit éclairé sur les moyens de ne pas exposer la vie des hommes, & l'on seroit ainsi parvenu à livrer à la culture tous les champs du Nouveau-Monde, sans avoir fait verser de larmes à l'humanité, & sans qu'elle eût eu à gémir d'aucun sacrifice.

Le climat n'auroit pas opposé plus d'obstacles à la population dans l'Amérique septentrionale que dans les régions du midi. Quoique la basse-Louisianne soit souvent inondée, l'air qu'on y respire est salubre & doux : il ne seroit pas moins salubre sur les côtes humides de la Géorgie & de la Caroline, sans le riz qu'on y cultive, & qui produit des vapeurs pestilentielles. Si dans les commencemens de la domination Espagnole, la plûpart des plantes & des animaux d'Europe ont dégénéré au Mexique, ce n'est point à la nature qu'il faut s'en prendre, c'est au défaut de culture & de soins. La température du nord de l'Amérique est en général beaucoup plus froide que dans les latitudes correspondantes de nos contrées. La multitude des lacs, l'immensité des forêts, l'élévation du terrein au-dessus du niveau de l'océan, l'étendue des mers, qui, dans cette partie du monde, domine sur celle des terres, les vents glacés du Pôle arctique, qui y regnent, les neiges éternelles qui couronnent

les Apalaches & les montagnes d'Allagani, & plusieurs autres causes se réunissent pour produire ce phénomêne. Mais la main de l'homme parvient par degrès à corriger l'âpreté du froid; & le climat s'adoucit à mesure que la hache éclaircit les forêts, & que l'écoulement des eaux stagnantes & les défrichemens découvrent la surface de la terre. On est d'ailleurs dédommagé de la rigueur des hivers par la pureté de l'air & la beauté des jours. On jouit au Canada d'un Ciel sans nuages: tout y promet une longue vie, les maladies y sont peu fréquentes & la vieillesse y est rarement accompagnée d'infirmités.

Quoique sous les mêmes cercles paralleles le climat soit moins chaud en Amérique, que dans les trois autres parties du monde, il y a depuis le Cap-Horn jusqu'à la pointe de la terre de Labrador, une telle diversité dans les degrés de chaleur & de froid, de sécheresse & d'humidité, dans la qualité du sol, dans la position respective des lieux & dans l'inclinaison des surfaces de la terre relativement aux rayons du soleil, qu'il en doit naître une variété inépuisable de fruits & de richesses. Si dans ses productions spontanées la nature a parcouru toutes les nuances depuis les plantes fétides des marais de la Guiane jusqu'aux aromates du Pérou, depuis les pins

& les chênes gras & tendres des bords du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à l'Acajou, au Barata & au bois-de-fer des Antilles; pourquoi refuseroit-elle de développer les germes de toute espece, que l'homme jetteroit dans le sein de la terre, préparée par une bonne culture, s'il avoit soin de les distribuer suivant les différences du sol, du climat & des saisons ? Cette variété de productions animeroit l'industrie & serviroit d'alimens à un grand nombre de manufactures, elle fourniroit une multitude d'objets d'échange & donneroit l'existence à un commerce sans bornes, qui embrasseroit l'univers entier.

Proportionellement à l'étendue des surfaces, la courbe sinueuse que l'Océan décrit autour du Nouveau-Monde présente une plus grande longueur de côtes, que celle qui environne l'Ancien; & elle est par conséquent très-propre à faciliter les communications & le transport des marchandises. Un golfe immense, rempli d'un archipel nombreux & fertile, partage l'Amérique en deux grandes Péninsules attachées l'une à l'autre par une chaîne étroite & longue, qui est baignée des deux côtés par la mer. Des baies profondes & multipliées; celles d'Hudson, des Esquimaux, de Fundi, de Massachuset, de la Delaware, de Chesapeack, de Tous-les-Saints & de Panama;

la mer vermeille, les golfes de Saint-Laurent, du Mexique, de Houduras, de Darien, de Venezuela, de Paria, de Guayaquil pénétrent le continent de toutes parts & tracent aux navigateurs des chemins pour aller recueillir les richesses de toutes les provinces. Une multitude de presqu'Isles, la Californie, l'Acadie, la pointe du Maryland, la Floride orientale, l'Yucatan, la pointe des Patagons s'avancent dans la mer pour offrir au commerce leurs productions & celles des contrées voisines. Dans la partie septentrionale cinq grands lacs qui sont unis entr'eux par de larges canaux & dont le fleuve Saint-Laurent peut être considéré comme le détroit; un sixieme dans la partie méridionale qui communique avec l'océan par le Golfe de Venezuela, sont autant de mers méditerannées, ouvertes par la nature pour porter au centre du continent l'abondance & la vie. Les plus grands fleuves de l'univers coulent en Amérique. Le fleuve Saint-Laurent, le Missisipi, l'Orenoque, le Maragnon & la Plata n'ont point d'égaux dans l'Ancien-Monde pour la longueur de leur cours & le volume d'eau qu'ils roulent & qu'ils portent en tribut dans le sein des mers. Tous ces grands vaisseaux de l'océan reçoivent eux-mêmes le tribut d'une multitude de rivieres navigables,

navigables, qui traversent en tous sens les provinces intérieures & qui établissent des communications entre toutes les parties de cet hémisphere. Si la côte orientale des régions du midi se prolonge presque en ligne droite & n'offre que très-peu d'anses & de caps, la nature y a suppléé par le nombre de fleuves. La seule partie occidentale de ces mêmes régions est privée en même tems de golfes & de rivieres; mais toute la bande de terre comprise entre les Andes & la mer du sud est assez étroite, pour que les richesses commerçables du pays puissent être transportées sur la côte.

Il n'est donc gueres possible de révoquer en doute les nombreux avantages, que des colonies fondées sur des principes de sagesse auroient dû trouver réunis dans le Nouveau Monde; à moins qu'on ne veuille prétendre que les naturels du pays se seroient opposés aux succès de ces grandes entreprises & qu'ils auroient triomphé des efforts des nouveaux colons. Or les Sauvages à demi-civilisés des plus belles contrées de l'Amérique étoient naturellement bons & généreux, & ils n'auroient pu résister aux charmes de la douceur & des bienfaits : ils étoient ignorans, crédules & avides de nouveautés; & ils auroient été dociles à la voix de

l'instruction & sensibles à l'attrait des nouvelles jouissances qu'on auroit pu leur faire connoître: ils étoient timides, foibles & presque sans armes; & notre pompe militaire, le bruit épouvantable de nos canons, le développement de toutes les forces motrices, que nos arts emploient, créent & multiplient sous mille formes diverses, leur auroient imprimé la crainte, l'admiration & le respect. Tels sont les sentimens que les Espagnols conduits par Colomb avoient inspirés aux habitans de Saint-Domingue : tels sont ceux que les compagnons de Pizarre avoient d'abord fait naître dans le cœur d'Atahualpa & dans celui de ses sujets. La guerre longue & sanglante, que Cortez eut à soutenir, n'étoit que la suite des moyens, foibles & violens à la fois, qu'il avoit pris pour pénétrer au centre du Mexique. Il falloit qu'il recourut sans cesse à la perfidie, aux armes & à tous les excès de la cruauté pour se maintenir dans le poste dangereux, où son audace l'avoit placé. Si en établissant une colonie sur les rivages, on se fût contenté d'abord de rechercher l'amitié des Indiens de Tabasco, de Zempoala & de Tlascala, qu'il étoit facile de mériter & d'obtenir, tous les grands vassaux de Montézume, qui supportoient son despotisme avec impatience seroient

venus successivement se ranger dans l'alliance des Européens. En se tenant alors dans les bornes d'une juste défense, ou auroit étendu par degrés dans ces climats le domaine de nos connoissances & de nos arts, & sans effusion de sang, on seroit parvenu à y former une Puissance redoutable & un Etat florissant.

Les Incas ne devoient la plûpart de leurs provinces conquises, qu'à la persuasion & à leur réputation de sagesse. Pourquoi dans les mêmes lieux, les mêmes moyens n'auroient-ils pas produit les mêmes effets? Les Espagnols ne possédoient-ils pas dans un degré éminent tout ce qui entraîne & captive la multitude? N'avoient-ils pas à déployer l'appareil imposant d'une grande Puissance? N'avoient-ils pas des secrets utiles & nombreux, une morale pure & divine à révéler? N'avoient-ils pas des vertus nouvelles à pratiquer; des bienfaits de toute especè à répandre?

Les mal-faiteurs tirés des prisons du Portugal & jettés sur la côte du Brésil n'ont éprouvé aucune résistance de la part de la nation indigene, qui s'est contentée de s'éloigner vers les montagnes. Or une colonie composée de familles honnêtes & laborieuses, qui se seroit empressée de donner à cette nation des marques de

bienveillance & d'amitié, en auroit-elle reçu plus d'outrages que les Pauliſtes ? Si les Bréſiliens & les habitans du Chili ont été cruels, s'ils ont porté la déſolation dans les établiſſemens Européens, c'eſt qu'ils ont été animés par la vengeance & ſouvent réduits à ne ſubſiſter que de brigandages. Ces mêmes Sauvages, malgré leur juſte reſſentiment & la férocité de leurs mœurs, qui en a été en partie la ſuite, n'ont pu réſiſter à la ſéduction des bienfaits, & ſe ſont laiſſé fléchir à la voix des Miſſionnaires. A plus forte raiſon ſe feroient-ils jettés dans les bras des Portugais & des Eſpagnols, ſi l'on eût commencé par les protéger & leur offrir tous les ſecours de nos arts, ſi dès l'origine on eût fait briller à leurs yeux l'eſpoir d'un plus grand bonheur, en les appellant à la participation des avantages de la vie ſociale.

Penn fonda paiſiblement ſa colonie au milieu de Sauvages belliqueux, qui nourriſſoient déja dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Européens. Sa juſtice & ſon humanité déſarmerent ces peuples vindicatifs, & leur inſpirerent une telle confiance, qu'il s'établit entre eux & les Penſylvains un commerce mutuel & inaltérable de bonne-foi, de bienfaits & d'amitié.

Non seulement Baltimore ne fut point troublé par les naturels du pays dans la fondation du Maryland; mais il en reçut des secours multipliés & inattendus. Charmés de la douceur, de la concorde & de la probité, qui régnoient dans cette colonie naissante, gagnés par des libéralités & de nombreux témoignages de bienveillance; ces peuples, que nous nommons barbares, ne vouloient pas se laisser surpasser en générosité, & s'empressoient d'eux-mêmes de défricher les terres nécessaires pour la nourriture de leurs nouveaux voisins. Ah! si dès le tems de la découverte du Nouveau Monde, on n'eût formé les colonies que de cultivateurs paisibles; si l'on n'eût cherché à vaincre les peuples indigenes que par les prodiges de nos arts, par des bienfaits & par l'ascendant de la vertu: si les confédérations publiques avoient été fortifiées par des alliances particulieres & par les liens du sang; si la rénommée eût toujours précédé les Européens dans leurs nouvelles entreprises, en publiant toutes ces merveilles jusques dans le fonds des forêts, tous les cœurs des Sauvages auroient volé au-devant de nous, ils auroient déposé par degrés la férocité de leur naturel, ils n'auroient formé avec nous qu'un seul peuple, nous les aurions enchaînés par

des nœuds indiſſolubles, ceux de la reconnoiſſance & de la nature.

Loin de regarder le défaut de connoiſſances des Américains dans les arts utiles comme un obſtacle à la proſpérité des établiſſemens Européens, ou auroit pu au contraire le ranger parmi les moyens d'aſſurer le bonheur & la puiſſance de ces Etats naiſſans; à cauſe des occaſions fréquentes qu'il auroit offertes aux nouveaux colons de pratiquer la bienfaiſance & d'ennoblir leurs ſentimens par des actes continuels de vertu & de charité. Mais en comptant ainſi parmi les ſources du bonheur d'un peuple, les biens mêmes qu'il peut faire à une nation étrangere, ne dois-je pas craindre d'exciter le ſourire dédaigneux de ces politiques, qui ne trouvent les ſignes de la félicité générale que dans des Etats de commerce, & qui ne ſavent peſer les forces des Empires que dans la balance des intérêts excluſifs? Je repréſenterai à ces profonds Calculateurs que les bonnes mœurs & l'amour de la juſtice ſont le plus ferme ſoutien des Etats, & qu'un peuple vertueux eſt en même tems laborieux & capable des plus grands efforts de courage. Je leur dirai que, même parmi nous, les claſſes de citoyens qui ſont aſſujetties à des fonctions journalieres de

bienfaiſance, ont ſeules conſervé le dépôt des bons principes, & qu'elles ſeules ſe ſont défendues contre la dépravation générale. Au reſte, les Conquérans du Nouveau Monde ont ſuivi une route oppoſée à celle que je viens d'indiquer. Au lieu d'enchaîner les peuples indigenes par les liens de la reconnoiſſance & d'un amour mutuel, ils leur ont impoſé un joug de fer: au lieu d'éclairer leur raiſon & d'adoucir leurs mœurs, ils les ont abrutis & rendus féroces: au lieu de les combler de biens, ils les ont égorgés. Voyons s'ils ont pris pour eux-mêmes le chemin du bonheur, & ſi les nouveaux habitans de cet hémiſphere ont eu lieu de s'applaudir d'y avoir formé des établiſſemens.



IV.

LA Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ses nouveaux Habitans ?

PARMI les Européens, qui ont quitté leur patrie pour en aller chercher une autre en Amérique, l'immortel Colomb & les Vainqueurs du Mexique & du Pérou attirent principalement nos regards ; ils doivent fixer d'abord notre attention & celle de la postérité. On est naturellement porté à croire que pour prix de tant de fatigues, de tant d'héroïsme & d'actions d'éclat, ces hardis Navigateurs, ces fiers Conquérans sont parvenus au faîte du bonheur & de la gloire. S'ils ont été tourmentés par la soif des richesses & de l'autorité, leur opulence & l'étendue de leur pouvoir ont dû passer les bornes de leur ambition même. En faisant hommage d'un monde entier à leur Souverain, ils en ont sans doute reçu de magnifiques récompenses ; ils ont sans doute été comblés de

présens, de dignités & d'honneurs. C'est ainsi du moins que doit penser le vulgaire, & l'homme de génie, presque toujours crédule & confiant, se défend avec peine d'une telle illusion. C'est cette opinon fausse & funeste, qu'on se forme de la reconnoissance & de la libéralité d'un Despote avide de conquêtes, qui lui fournit des Héros toujours prêts à porter la désolation & la terreur de son nom aux extrêmités de la terre. Jusqu'à quand refusera-t-on de croire que les Grands Hommes, qui servent dans des contrées lointaines les passions d'un Monarque ambitieux & fier de sa puissance ne tardent point à lui paroître des rivaux redoutables, & qu'ils sont d'avance des victimes dévouées à son ingratitude & à ses soupçons jaloux? Autant il est beau de consacrer ses talens & sa vie à la défense de la patrie & à la gloire d'un Souverain juste & bon; autant il est insensé, sous tous les rapports, d'ensanglanter le monde pour remplir les trésors ou pour étendre la domination d'un Roi, qui ne met aucunes bornes à ses desirs.

Que Colomb paya cher quelques momens de gloire & d'ivresse! Que d'amertumes son triomphe même répandit sur sa vie, & de combien de larmes il arrosa ses sanglans lauriers! Quelle indignation dût le saisir quand il se vit arrêté

au milieu de ſa carriere brillante, & avec quelle horreur ſes mains victorieuſes ont-elles ſenti le poids des chaînes, dont l'infâme Bovadilla oſa les charger ! Eh ! ce ne ſont pas encore là les momens les plus cruels, ni les plus rudes épreuves, qu'il eût à ſoutenir. Un grand homme opprimé rentre dans ſon cœur, & il y trouve toujours de quoi ſe conſoler & ſe venger de la trahiſon & de l'ingratitude. Loin de regarder ſa captivité comme honteuſe pour lui-même, Colomb ſe plaiſoit à montrer les cicatrices dont ſes pieds & ſes mains étoient flétris; ſes fers l'accompagnoient par-tout; il les avoit ſuſpendus près de ſon lit & il voulut qu'on les renfermât avec lui dans ſon tombeau (*). C'étoit les inſtrumens & les témoins de ſon infortune: ils étoient devenus ſes conſolateurs & ſes vengeurs. Mais ce qui dût ſur-tout aigrir ſes chagrins & remplir ſon cœur d'angoiſſes, ce fut de conſumer ſes jours dans de vaines ſollicitations auprès de Ferdinand, d'être ſans ceſſe

(*) L'infortuné Garcie, Roi de Galice, détrôné par ſon frere Alfonſe & jetté dans une affreuſe priſon, où il languit pendant dix-huit ans & mourut de miſere & d'ennui, voulut qu'on enterrât avec lui les barreaux de ſa priſon & les chaînes qu'il avoit portées ſi long-tems.

le jouet de promesses insidieuses & de fausses espérances, d'être exposé à la pitié froide & à l'insultante protection des Gens de Cour. Voilà le comble de tous les maux pour une ame généreuse. Quand je veux me former l'idée de la vertu aux prises avec le malheur, ce n'est point le grand Albukerque mourant dans la misere & dans la disgrace d'Emmanuel, que je me représente; ce n'est point Bélisaire aveuglé par Justinien & mandiant son pain dans les provinces sauvées par son bras & son génie; ce n'est point Colomb dans les fers; c'est Colomb qui sollicite & rampe à la Cour de Ferdinand.

Ferdinand fut ingrat envers tous ceux qui l'ont servi. Il le fut envers Ximenès & sur-tout envers Gonsales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, qui lui avoit conquis des Royaumes en Europe; & son injustice ne se borna point à Colomb dans le Nouveau Monde. Balboa s'étoit signalé au Darien par des prodiges de constance & de valeur. Il s'étoit attiré la confiance de ses compagnons par sa prudence & sa sagesse. Il avoit déja soumis à l'Espagne une grande province & se disposoit à étendre ses conquêtes: ç'en fut assez pour engager Ferdinand à le perdre & à enrichir de ses dépouilles le barbare Davila, qui fut tellement aveugle dans

ſa cruauté, qu'après avoir épouſé ſa fille, il le fit périr ſur un échafaud.

Si la mort eût enlevé plus tard ce Monarque jaloux & ſoupçonneux, il deſtinoit ſans doute un ſort pareil à Fernand Cortez ; mais c'eſt à Charles-Quint qu'étoit réſervé le ſoin & peut-être le plaiſir de ravaler le génie & la fierté d'un tel homme, juſqu'à ſoumettre ſa conduite à la cenſure de gens obſcurs & mépriſables, juſqu'à ériger un tribunal pour le juger & le mettre aux fers, ſur le théatre même de tous ſes triomphes. C'eſt Charles-Quint qui devoit avoir le triſte avantage de dépouiller par degrès ce Conquérant, de le laiſſer vieillir dans l'abandon, de l'abreuver d'amertume & de dégoûts, de l'expoſer aux outrages de ces Miniſtres médiocres & lâches, qui ne manquent jamais de faire pleuvoir le mépris ſur le Grand Homme chargé de la diſgrace de leur Maître. Si la fin malheureuſe de Cortez n'inſpira pas la même indignation que celle de Colomb, c'eſt qu'il fut plus ſanguinaire & qu'il eût moins de vertu.

Charles-Quint n'avoit pas beſoin de déployer l'art perfide de la politique, qui lui étoit ſi familier, pour ſe délivrer des inquiétudes que les deſtructeurs de l'Empire des Incas pouvoient

lui inſpirer. Il ſuffiſoit d'adanbonner ces tigres à leurs fureurs & à leur haine mutuelle. Ils ſe ſont tous déchirés pour le partage de cette proie riche & immenſe, & la nature fut vengée par ceux-mêmes, qui l'avoient ſi cruellement foulée aux pieds. Jean Pizarre avoit été tué dans les murs de Cuſco, pendant la révolte des Péruviens: Almagro, après avoir vaincu & fait priſonniers les deux freres qui reſtoient à Pizarre, avoit laiſſé échapper l'un & rendu généreuſement la liberté à l'autre. Mais il eut le malheur de tomber à ſon tour entre les mains de Pizarre lui-même: ce captif infortuné, vieilli dans les combats & tant de fois couronné par la victoire, eut en vain recours à des larmes & des prieres indignes de ſon courage. En vain il rappella à ſon vainqueur l'étroite & ancienne amitié, qui les avoit unis, les ſervices ſignalés qu'il lui avoit rendus, l'humanité dont il venoit d'uſer envers ſes freres: il fut condamné comme traître à la patrie & mourut dans l'ignominie & ſous la main d'un bourreau. Ferdinand Pizarre arrivé à Madrid pour juſtifier ſa conduite & celle de ſes freres & pour noircir la mémoire du rival, qu'ils avoient immolé, fut accuſé lui-même par les amis d'Almagro & condamné à languir pendant vingt ans dans un cachot. D'un autre côté, les

ſoldats d'Almagro vengerent ſa mort en conſpirant contre Pizarre & en le poignardant en plein jour & au milieu de ſon palais. Après ce coup terrible les aſſaſſins mirent à leur tête le fils de leur ancien Général & lui déférerent l'autorité ſuprême : mais ce jeune Chef de révoltés fut défait en bataille rangée par Vaca-de-Caſtro, que Charles-Quint avoit envoyé au Pérou pour y rétablir la tranquillité; il fut trahi par les ſiens, pris & exécuté dans la Capitale de ſon prétendu Royaume. Vaca-de-Caſtro, malgré ſes vertus & ſon intégrité, eut lui-même la douleur de ſe voir charger de fers & jetter dans une priſon obſcure, par l'inflexible Nugnès-Vela, ſon ſucceſſeur au Gouvernement du Pérou; & Nugnès dont la miſſion étoit de faire revivre les loix de la nature & de l'humanité, & dont le ſeul crime étoit une trop grande ſévérité de mœurs & de principes, Nugnès fut à ſon tour enchaîné & conduit dans une Iſle déſerte par la faction de Gonſales Pizarre. Rappellé enſuite & rétabli dans ſon autorité, il fut vaincu par ſon rival, percé de coups & expoſé comme un criminel à Quito, ſur le théatre des exécutions. Pour terminer dignement cette longue chaîne de vengeances, & ne laiſſer ſans châtiment aucun des Conquérans

du Pérou, il ne reſtoit plus qu'à punir la rébellion de Gonſales Pizarre. Ce guerrier valeureux & fier d'un grand nom, inférieur à ſon frere pour le génie, mais ſon égal pour l'audace & la férocité, ſe vit abandonné de toutes ſes troupes au moment de donner le ſignal d'un combat & il reçut par le glaive de la Juſtice la récompenſe de tous ſes crimes.

Parmi les dévaſtateurs de ces riches contrées, les Pizarres & les Almagro ne furent pas les ſeules victimes dévouées aux ſupplices, dont les noms aient échappés à l'oubli. L'Hiſtoire en compte beaucoup d'autres que la fortune n'avoit placés qu'au ſecond rang & qui reçurent comme les premiers Chefs le ſalaire de leurs éclatans forfaits. Citerai-je Benalcazar, qui avoit ſubjugé par ſa valeur la belle province de Quito, & qui fut indignement privé du gouvernement de ſa conquête, & condamné à ramper dans les emplois ſubalternes? Dirai-je qu'Alcantara fut égorgé par les aſſaſſins de Pizarre, ſon beau-frere; qu'Orgognès, Lieutenant d'Almagro, fut maſſacré de ſang-froid, après la bataille, qui coûta la liberté & la vie à ſon Général? Nommerai-je Carvajal, ce farouche Lieutenant de Gonzales Pizarre, ce monſtre ſouillé du ſang de tant d'Indiens & d'Eſpagnols;

& dirai-je qu'il ne trouva qu'un infâme gibet au terme d'une vie trop long-tems prolongée pour le malheur du genre-humain? Ah! laiſſons tous ces grands criminels expirer ſous les coups de la vengeance divine; & voyons ſi du ſein de tant de forfaits & de troubles, il naîtra un ordre plus proſpere, & ſi l'Amérique Eſpagnole ſoulagée du fardeau de tous ces oppreſſeurs, pourra lever un front plus ſerein.

Une enfance orageuſe & accompagnée de convulſions violentes & cruelles ne promettoit aux colonies qu'une vie languiſſante. Elles n'étoient formées dans l'origine que d'avanturiers ſans mœurs & de ſoldats féroces, qui ne recevoient la ſanction du Gouvernement qu'après avoir fait des conquêtes, & qui n'étoient unis que par l'appas des richeſſes & le goût du brigandage. Ces hommes de ſang, épris des atttaits d'une fauſſe gloire, aimoient mieux vivre de rapines que de déshonorer leurs mains victorieuſes par le travail & la culture. Ils étoient ſans ceſſe expoſés aux horreurs de la famine dans toutes leurs expéditions lointaines & toutes les fois que les naturels du pays révoltés de leur ingratitude & de leur cruauté refuſoient de leur fournir des vivres, ou ſe retiroient dans les montagnes pour ſe ſouſtraire à leur tyrannie. Outre les pertes

pertes multipliées, que ces bandes audacieuses devoient éprouver par les fléches des Indiens & par les fatigues & les dangers de la guerre, dans des pays inconnus, sur des roches escarpées, au milieu des précipices, des forêts & des déserts ; elles s'épuisoient par les dissentions civiles & rougissoient de leur sang les plaines qu'elles avoient conquises par le crime.

Lorsque le calme eut succédé à la tempête & que la fureur des partis fut éteinte par la mort de tous les Chefs, on négligea les moyens de rendre l'air plus salubre & de faire naître des alimens substentiels & propres à la conservation des hommes. On laissa sans culture & sans habitans des vallées fertiles & favorisées des plus doux regards du soleil, pour se porter vers des lieux arides ou mal-sains, dans l'espérance d'y découvrir & d'y exploiter des mines de métaux précieux. Ces richesses idéales avoient tourné toutes les têtes : on ne vouloit voir que de l'or dans le Nouveau Monde. On avoit dédaigné de former des établissemens dans les petites Isles, qui ne donnoient point d'or : on abandonna les grandes, quand on eut épuisé le sein de leurs montagnes. La même marche fut suivie dans le continent. Par ce moyen les peuplades Espagnoles, dispersées sur d'immenses déserts, laissoient

entre elles de trop longs intervales, pour être liées par de communs intérêts : elles ne pouvoient pas se prêter ces secours mutuels, se communiquer ces encouragemens & cette émulation, qui donnent la vie aux Etats. Elles changeoient souvent de domicile, & les nouvelles générations, ne conservant point d'attachement pour le lieu de leur naissance, ignoroient l'attrait qui nous fait chérir la patrie. L'incertitude des succès dans l'exploitation des mines étoit une source intarissable de désordres & de malheurs. Souvent l'avidité du gain faisoit tenter des entreprises téméraires & désastreuses. Souvent les espérances les mieux fondées en apparence étoient cruellement déçues. Souvent, pour fruit de ses soins, de ses fatigues & de ses avances, on ne recueilloit que le désespoir & une ruine totale. L'inégalité des profits engendroit une extrême inégalité dans les fortunes, & le faste le plus orgueilleux s'asseyoit insolemment à côté de la plus affreuse misere.

La politique inquiete & jalouse de la Métropole donnoit une nouvelle énergie à tous ces vices intérieurs. Comme les hommes ne vivent point d'or, il fallut avoir recours à l'Europe pour alimenter les colonies, & l'Espagne se réserva le privilége de fournir à leurs

besoins. Ce n'est pas seulement l'envie de jouir seule de tous les profits d'un commerce très-avantageux, qui dût la déterminer à établir ce monopole, c'est le sentiment intime de sa propre foiblesse, & l'extrême disproportion qui existoit entre sa puissance & l'immensité de ses possessions dans des contrées si éloignées; c'est la crainte que des étrangers ambitieux & entreprenans ne découvrissent ce dangereux secret, & n'en profitassent pour démembrer une domination d'une si prodigieuse étendue.

Toutes les précautions que prit l'Espagne, pour couvrir ses opérations d'un voile mystérieux, & sur-tout pour empêcher les autres peuples de l'Europe de pénétrer dans ses colonies concourroient à rendre plus oppressif le monopole, qu'elle exerçoit sur elles. Non contente d'interdire, sous les peines les plus rigoureuses, l'introduction des marchandises étrangeres & de défendre plus sévérement encore toute communication entre le midi & le nord de ses possessions; elle ne voulut point souffrir qu'aucun bâtiment Américain fit le commerce extérieur, & elle établit une Chambre à Séville pour visiter à leur départ & à leur retour tous les vaisseaux expédiés pour l'Amérique. En vertu d'un tel arrangement, Séville faisoit seule toutes

les affaires des colonies, à l'exclusion des autres ports de la Métropole. Tout ce commerce étoit ainsi concentré dans un très-petit nombre de Maisons opulentes, qui avoient soin d'écarter toute concurrence & qui fixoient pour leurs marchandises un prix arbitraire & toujours très-élevé. Ces Monopoleurs avides n'étoient pas seulement maîtres absolus des prix, mais encore de la quantité de denrées qui partoient du port pour le Nouveau Monde : & comme ils trouvoient plus commode & plus conforme à leurs intérêts de n'expédier qu'une petite quantité de marchandises, pourvû qu'ils conservassent le même gain total ; ils n'avoient point honte de rassembler sur un petit nombre d'objets tous les profits d'un commerce, qui auroit dû être immense. Il en résultoit deux inconvéniens très-funestes aux habitans de l'Amérique, une cherté excessive & une disette habituelle des choses les plus nécessaires à la vie des hommes.

Un commerce si exclusif & les riches trésors qu'il rapportoit en retour dans le port de Séville devoient exciter la jalousie des puissances rivales de l'Espagne & tenter d'autant plus leur avidité qu'ils sembloient être le nerf de toutes les guerres, qu'elle entreprenoit, sous les plus légers prétextes. La prudence exigeoit donc

que les vaisseaux destinés au commerce des colonies ne fissent jamais route sans aller de conserve & sans être sous la protection d'une escorte respectable; & l'on n'expédioit qu'une fois l'année, & même plus rarement, les marchandises qui devoient nourrir toute l'Amérique Espagnole. On équipoit deux escadres; l'une appellée la *Flotte*, abordoit à Vera-Crux pour alimenter la Nouvelle Espagne: l'autre nommée les *Galions*, portoit d'abord à Carthagêne les objets nécessaires à la consommation de toute la partie de l'Amérique méridionale, connue sous le nom de Terre ferme; & elle touchoit ensuite à Porto-Bello, pour fournir à la consommation du Pérou & du Chili. Cet ordre de choses exigeoit que l'on fit des provisions de commestibles pour plus d'une année, & il exposoit souvent les colonies à se nourrir d'alimens corrompus. Le climat de Carthagêne & de Porto-Bello est peut-être le plus mal-sain de tout le globe. Les hommes ni les animaux ne peuvent y vivre, les denrées s'y alterent, & les vins s'y aigrissent en peu de tems. Comment les divers objets de consommation, après avoir séjourné dans les magasins de ces deux marchés célebres, pouvoient-ils parvenir à leur destination dans leur pureté primitive & se conserver en cet

état plus d'une année ſous un ciel brûlant ? Il s'écouloit d'ailleurs beaucoup de tems entre l'arrivée des Galions à Porto-Bello & celle de leurs cargaiſons dans le Pérou & le Chili : il falloit pour traverſer l'Iſthme embarquer les marchandiſes ſur le Chagre ou les tranſporter à dos de mulet : on les chargeoit enſuite à Panama ſur des vaiſſeaux qui les dépoſoient le long des côtes de ces deux vaſtes Royaumes, d'où elles étoient diſtribuées dans l'intérieur des terres. Si l'on ajoute à toutes ces lenteurs les retardemens cauſés par les Douanes & par les viſites répétées des Agens d'un fiſc avide & d'un Gouvernement ombrageux ; ſi, aux profits immodérés du monopole, on réunit les frais immenſes du tranſport & les impôts multipliés dans tous les points de repos d'une ſi longue route, on ſe formera une idée complette des inconvéniens attachés au commerce de l'Eſpagne avec ſes domaines du Nouveau Monde, pendant plus de deux ſiecles. On ne pourra s'empêcher de gémir ſur l'avarice & la politique inſenſée de cette Métropole, qui, au lieu d'engager ſes colonies à demander une nourriture abondante & pure à la terre fertile qu'elles fouloient ſous leurs pas, aimoit mieux leur fournir de ſi loin des alimens mal-ſains,

en trop petite quantité, à un prix excessif, & les exposer sans cesse à la misere, à la disette & aux maladies pestilentielles.

Par un enchaînement de causes & d'effets sagement établi par la providence, pour préserver le genre-humain d'un anéantissement total dans des tems de malheur & d'oppression, un désordre porté à son comble fait souvent naître un désordre contraire, qui en devient le remede. L'extrême différence, entre le prix naturel & celui du monopole, offroit au commerce interlope tant de profits à faire, même en accordant à l'acheteur un rabais considérable, que l'on brava toutes les craintes, qu'on éluda toutes les loix, qu'on corrompit tous les surveillans. Le cherté immodérée des objets de consommation engendra la contrebande, & ce fut la contrebande qui empêcha les colonies Espagnoles d'être étouffées dès leur berceau. Mais malgré ce palliatif elles resterent dans un tel état de langueur, que soixante ans après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue, il n'y avoit pas plus de vingt mille Espagnols en Amérique (*).

(*) Benzoni, Auteur d'une Histoire du Nouveau Monde, prétendoit en 1550, d'après un calcul détaillé, que le nombre des

Quand la premiere ardeur des Européens pour la recherche des métaux & pour l'exploitation des mines fut un peu calmée, on commença à soupçonner qu'il étoit aussi sage de chercher les vraies richesses à la surface de la terre que d'arracher avec tant de peine de ses entrailles des tresors imaginaires. Cette heureuse innovation auroit dû donner une nouvelle vie aux colonies : mais les motifs de jalousie, de foiblesse & d'avarice, qui engageoient le Conseil de Madrid à exclure tous les étrangers du commerce de ses possessions du Nouveau Monde, lui faisoient redouter que les colons ne tirassent immédiatement leur nourriture des productions de leur sol. On craignoit qu'un tel changement ne relâchât les liens de la dépendance & de la soumission & ne diminuât la quantité des échanges & les profits du commerce de la Métropole. On dirigea donc cette activité naissante vers des objets d'exportation & propres à la consommation de l'Europe ; vers des matieres de luxe & d'agrément, telles que le cacao, le sucre, l'indigo, la cochenille & le

---

Espagnols établis en Amérique ne surpassoit pas quinze mille : mais Robertson observe que Benzoni écrivoit avec un esprit de mécontentement & d'humeur contre les Espagnols.

tabac. On défendit ſous des peines très-ſéveres la culture de la vigne & de l'olivier. On empêcha l'établiſſement des manufactures utiles. Preſque toutes les productions nouvelles de la terre ne ſervirent qu'à alimenter le commerce extérieur ; & comme ce commerce gémiſſoit dans les entraves du monopole & de la fiſcalité, & qu'il étoit conſtamment au déſavantage des colonies, le ſort des habitans n'en fut gueres plus fortuné.

D'ailleurs les principes, qu'on avoit ſuivis dans la diſtribution des terres & dans l'établiſſement du droit de propriété, ne devoient point favoriſer les progrès de l'agriculture. Toutes les terres appartenoient à la Couronne de Caſtille, en vertu de la conquête & de la fameuſe Bulle d'Alexandre VI ; & le Roi les diſtribua aux Conquérans & à ſes Favoris pour en jouir ſeulement pendant quelques générations. En limitant ainſi le tems de la jouiſſance, on ôtoit aux propriétaires le deſir d'améliorer leurs fonds, de faire des défrichemens diſpendieux & des plantations utiles, de confier à la terre ces grandes avances, qui la rendent ſi féconde ; mais qu'elle ne peut reſtituer qu'aux races à venir. Il réſultoit de ces libéralités du Souverain un autre inconvénient plus funeſte que

le premier ; c'eſt que les Grands de la Cour qui obtenoient des domaines vaſtes & fertiles, vouloient, ſans faire d'avances, tirer des revenus conſidérables & les dépenſer en Europe. Ils exprimoient ainſi la ſubſtance de leurs vaſſaux & de leurs eſclaves d'Amérique, pour fournir à leur faſte & à leurs prodigalités. La trop grande étendue de chacun des domaines particuliers, uſurpés par les Conquérans ou accordés à la faveur, formoit encore un obſtacle à la proſpérité générale ; parce que la diviſion des terres en petites propriétés eſt néceſſaire à la multiplication des hommes & au développement des forces d'une colonie naiſſante.

La Couronne s'étoit réſervée de grands territoires, avec un nombre proportionné de ſerfs attachés à la glebe, & ce domaine royal devint immenſe par l'extinction des droits des familles ſur les propriétés qu'elles avoient reçues au tems de la conquête. Ce fut un quatrieme obſtacle aux progrès de l'agriculture & de la population. Car l'expérience de tous les peuples prouve que les terres domaniales des Rois, ſont toujours les plus mal cultivées ; à cauſe des dépradations & des infidélités des agens ſubalternes, auxquels il faut en confier la régie. Charles-Quint & ſes ſucceſſeurs aliénerent à prix d'argent

une partie de ces propriétés : mais la forme qu'elles reçurent en sortant de la main du Roi fut encore contraire au bien public. Elles furent érigées en fiefs indivisibles, inaliénables & subsstitués aux aînés des familles, & par ce moyen les plus beaux & les plus vastes domaines furent enlevés à la circulation genérale & ne reçurent pendant deux siecles aucune amélioration sensible.

Quoique je sois bien éloigné d'applaudir aux déclamations & aux maximes des détracteurs du célibat consacré a la Religion, je ne puis m'empêcher de ranger parmi les causes de la langueur des colonies Espagnoles les essaims prodigieux de Moines, qui sont venus dès les premiers tems après la conquête fondre sur le Mexique & le Pérou & dévorer la substance des nouveaux établissemens. Les ames qui font vœu de renoncer à toutes les délices de la vie, de s'enfermer dans une profonde retraite & de se consacrer uniquement à Dieu, doivent être si pures & si dégagées de toutes les affections terrestres, qu'elles forment dans l'ordre même de la Religion & de la providence une glorieuse exception aux loix générales. Souffrir que le nombre des Solitaires s'accroisse jusqu'à composer une partie notable de la

population totale, c'eſt donc laiſſer introduire un véritable déſordre dans le ſein de la ſociété. Le déſordre eſt encore plus grand, lorſqu'il s'agit d'un Etat qui vient de naître : ce ſont alors des inſectes rongeurs, qui s'attachent à le ſêve de l'arbre & le condamnent à la ſtérilité. La fureur du Monachiſme deſſécha tous les germes du bonheur & de la proſpérité publique, en arrêtant les progrès de la population, en envahiſſant les plus belles propriétés de l'Amérique, en arrachant à la crédulité & à la ſimplicité des colons & en détournant de la circulation générale une maſſe énorme de richeſſes. Elle fut d'autant plus funeſte aux colonies Eſpagnoles qu'elle inſpira le goût de la fainéantiſe & de la ſuperſtition, qu'elle plongea le peuple dans la plus honteuſe ignorance & qu'elle fut une ſource féconde de la corruption des mœurs.

La forme du gouvernement intérieur n'étoit point propre à corriger tant d'abus. Les loix les plus ſages étoient ſans force, les réglemens les plus utiles demeuroient ſans exécution; parce que les principaux dépoſitaires de l'autorité ſuprême avoient eux-mêmes intérêt de les enfreindre & d'opprimer les peuples. La voix du Souverain ne pouvoit point ſe faire entendre

à de si grandes distances ; & la réaction des passions à l'extrémité d'un levier si long rendoit sa volonté vaine & illusoire. Les Vice-Rois ne conservoient leurs places que pendant un petit nombre d'années : leur pouvoir étoit si étendu, la pompe qui les environnoit si imposante, que les Rois d'Espagne n'auroient point osé les rendre perpétuels. D'ailleurs le desir naturel aux Souverains de multiplier & de répandre les graces, les engageoient à faire passer sur un grand nombre de têtes cette dignité importante & lucrative, qui étoit recherchée par les hommes de la plus grande naissance. On éleva donc souvent à ce haut degré de puissance & d'honneurs, des Favoris maltraités par le jeu, égarés dans les plaisirs, accablés de dettes; afin de les mettre à portée de réparer les torts de la fortune & de remplacer les dissipations d'une jeunesse orageuse & déréglée. Ces despotes d'un moment s'empressoient de trafiquer de la justice, de vendre l'impunité des crimes, de pressurer le commerce, de multiplier les taxes arbitraires, pour s'enrichir avec rapidité & reparoître à Madrid dans tout l'éclat qui convient à un grand nom. Ils accéléroient ainsi les progrès de la dépravation des mœurs & infectoient ces régions lointaines

de la contagion des Cours de l'Europe. Ils énervoient tous les ressorts de la prospérité publique, en dépouillant les différens ordres de citoyens & sur-tout en enlevant des richesses si mal acquises, pour les dépenser sous un autre hémisphere.

Tous les hommes constitués en dignité, ou honorés de quelque émanation du pouvoir suprême dans les diverses branches de l'administration publique, étoient animés du même esprit que les Vice-Rois. Ils vouloient tous s'enrichir & soupiroient après l'heureux moment où ils pourroient étaler dans leur patrie les dépouilles de l'Amérique. La politique ombrageuse des Rois fortifioit encore ce desir en excluant de tous les emplois publics ceux qui avoient fait un long séjour dans les colonies & surtout ceux qui y avoient pris naissance. Les seuls *Chapetones*, c'est-à-dire, les sujets nés en Espagne & envoyés récemment d'Europe, étoient jugés capables de servir fidélement leur Souverain. Cette prérogative enfloit leurs cœurs & leur faisoit regarder avec dédain les Créoles de la plus ancienne extraction & même la postérité des Conquérans du Nouveau Monde. De leur côté les Créoles avoient conçu pour les Chapetones la haine la plus forte & la plus

implacable; & le Gouvernement toujours fidele à ses principes de défiance, toujours persuadé qu'il falloit diviser pour régner, saisissoit tous les moyens de nourrir & de fomenter cette aversion mutuelle.

Les deux premieres classes s'accordoient pour accabler de leur mépris la race mêlée qui étoit composée des Métis & des Mulâtres; & les loix multipliées & renouvellées sans cesse, qui élevoient les uns & les autres au rang des Créoles & qui les appelloient après un certain nombre de générations à la jouissance de toutes les prérogatives de cette classe, furent toujours éludées depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours. La fierté Espagnole ne put jamais se résoudre à traiter d'égal un être qui avoit puisé une partie de son sang dans la servitude; & le tems qui à chaque degré de filiation altéroit la nuance de la couleur & la rapprochoit de la nôtre, ne put jamais effacer entiérement cette tache originelle.

La race des Métis & des Mulâtres, fiere à son tour de sentir couler dans ses veines le sang des vainqueurs du Nouveau Monde, méprisoit les Negres & les Indiens & les haïssoit d'autant plus, que les traits de ressemblance, qu'elle avoit avec eux, faisoient sa honte & son tourment.

Enfin les Negres, employés pour la plûpart au service domestique, au vain étalage du faste & aux recherches minutieuses de la mollesse, enorgueillis de se voir les confidens & les ministres des intrigues & des plaisirs secrets de leurs maîtres ; les Negres traitoient les Indiens avec ces airs d'insolence que les esclaves favoris, de quelque rang qu'on les suppose, prennent toujours à l'égard des esclaves tombés dans la disgrace & l'infortune.

Ainsi chaque classe fouloit celles qui lui étoient inférieures & la derniere étoit écrasée sous le poids de toutes les autres. La voix du foible étoit toujours étouffée, & ses plaintes ne servoient qu'à provoquer de nouvelles violences. L'injustice marchoit le front levé : tous les ordres de Magistrats corrompus par l'avarice & poussés par le même intérêt, devenoient les complices du crime & se prêtoient un mutuel secours, pour s'assurer l'impunité dans toutes leurs prévarications. Les impôts se réproduisoient sous toutes les formes & empêchoient l'aisance de naître. Le Clergé qui vouloit régner par la superstition, épaississoit les ténébres de l'ignorance: toujours avide de nouvelles richesses, malgré son opulence excessive, il abusoit de la simplicité des peuples & de l'ascendant qu'il avoit pris sur

fur eux, pour achever de les dépouiller. Si à ces divers genres de tyrannie, on ajoute les recherches odieufes & les fupplices de l'Inquifition, que le zele de Philippe II établit en Amérique, on verra dans les colonies Efpagnoles la réunion de toutes les manieres de tourmenter les hommes.

La diftinction des rangs, qui excite une émulation généreufe & fait régner l'harmonie dans une fociété bien organifée, troubloit au contraire la tranquillité publique & n'engendroit que la haine, le mépris & le défefpoir. Les Créoles, exclus de tous les honneurs, las de lutter fans fruit contre l'oppreffion, tomberent dans le découragement & s'abandonnerent à une honteufe molleffe. Tous les cœurs, privés de refforts & d'énergie, ne furent plus fenfibles qu'aux illufions d'une vanité puérile & aux charmes perfides de la volupté; l'imagination dépravée, allumée par les ardeurs du climat, épuifa tous les moyens d'outrager la nature & d'abufer de fes plaifirs.

La dégradation des ames fut un peu moins fenfible dans le Chili, parce que les guerres continuelles qu'on avoit à foutenir contre les peuples indigenes empêchoient les progrès du luxe & de la corruption. Mais ces guerres mêmes

étoient un fléau toujours renaiſſant, qui prolongeoit l'enfance des colonies & les entretenoit dans un état perpétuel de langueur. Les cultivateurs effrayés par les incurſions fréquentes & ſubites d'un ennemi implacable, dépouillés ſans ceſſe, expoſés à ſe voir maſſacrer dans leurs guérets, toujours incertains de recueillir le fruit de leurs ſueurs & de leurs fatigues, abandonnoient leurs travaux, ou ne s'y livroient qu'avec molleſſe & répugnance. Ainſi les campagnes les plus fertiles de l'univers ſe couvroient de ronces & demeuroient inutiles & déſertes.

Telles ſont les cauſes qui ont empêché pendant ſi long-tems l'Amérique Eſpagnole de ſe peupler, & qui ont commencé la vengeance des anciens habitans du Mexique & du Pérou. Il étoit réſervé aux Flibuſtiers d'achever dignement cette vengeance & de la rendre éclatante & terrible. Ces avanturiers extraordinaires, qui, par un mélange bizarre d'héroiſme & de brutalité, ſavoient pratiquer les plus hautes vertus au milieu des forfaits les plus révoltans; ces hommes dignes à la fois de l'admiration & de l'exécration de tous les ſiecles, comptoient parmi les motifs de leurs ravages, le plaiſir de rendre à la nation Eſpagnole tous les maux

dont elle avoit accablé les peuples de l'Amérique. Jamais le besoin des commotions fortes n'avoit encore si violemment agité le cœur de l'homme ; jamais le mépris de la vie ne lui avoit inspiré une telle audace ; jamais l'énergie du courage n'avoit autant multiplié ses forces naturelles ; jamais l'amour de la gloire & de l'indépendance joint au goût effréné de la licence & du brigandage, jamais la soif des richesses & du sang humain n'avoient encore répandu sur la terre une telle épouvante ni engendré des effets si prodigieux. La petite isle de la Tortue vomissoit sans cesse de ses ports, des frêles bâtimens qui portoient la terreur dans tous les parages du Nouveau Monde. On vit les plus gros vaisseaux Espagnols fuir devant les barques des Flibustiers, comme le daim timide devant le chasseur. Les fameux Galions, chargés tous les ans des riches dépouilles du Pérou, devenoient le plus souvent la proie de ces Pirates intrépides, toujours ardens à aller à l'abordage & toujours sûrs de la victoire, quand chacun d'eux n'avoit en tête que vingt ennemis. Par combien de traits de barbarie ces hommes féroces ont-ils dû se signaler, dans combien de sang ont-ils dû tremper leurs mains, pour parvenir à inspirer une telle frayeur ! Le découragement devint

ſi général que tout le commerce des colonies Eſpagnoles fut interrompu, & qu'elles tomberent de plus en plus dans l'inaction & dans la léthargie. Alors les Flibuſtiers ne trouvant plus ſur les mers d'aliment pour leurs brigandages, firent des deſcentes ſur les côtes & répandirent la conſternation dans les Provinces. Ils pilloient, brûloient, ſaccageoint tout ſans pitié, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. Armés du flambeau des furies & du glaive de la vengeance, ils renouvelloient toutes les horreurs de la conquête : ils vouloient exterminer la poſtérité des vainqueurs du Mexique & du Pérou ; & cette race dégénérée, avilie dans la molleſſe, devenue plus foible & plus timide que ſes propres eſclaves, s'abandonnoit lâchement à la peur & mouroit ſans défenſe.

Bientôt l'agriculture éprouva dans les colonies le même ſort que le commerce. Toutes les campagnes furent abandonnées & les colons ſe réfugierent dans les grandes villes & les fortereſſes. Mais quels boulevards pouvoient-ils oppoſer à de tels ennemis ? Les murs s'écrouloient, les portes ſembloient s'ouvrir d'elles-mêmes à l'approche des Flibuſtiers. Jamais on n'éprouva mieux que l'univers ſeroit à ceux qui ſavent tout oſer, ſi la témérité, qui leur aſſure

le ſuccès, ne leur ôtoit pas les moyens de mettre à profit leurs avantages. Toutes les villes, qui renfermoient les dépôts & les tréſors du plus riche commerce du monde, Carthagêne, Porto-Bello, Panama, Vera-Crux, furent bientôt à la merci de ces brigands invincibles, & l'on vit ainſi ſe conſommer la ruine totale des colonies Eſpagnoles.

Voilà donc le fruit des travaux de Colomb, de Cortez & de Pizarre, & des outrages faits à l'humanité pendant deux ſiecles ! Une population foible & languiſſante, accablée de miſere ou perdue dans la molleſſe, ravalée au-deſſous des ſujets de Montézume & d'Atahualpa, égorgée à ſon tour par une poignée d'avanturiers. Que deviennent ces monceaux d'or, prix du ſang de tant de victimes ? Les voilà en proie à des hommes ſans frein & ſans remords, qui ne connoiſſent de jouiſſances qu'au ſein d'une brutale ivreſſe ; les voilà diſſipés en un moment par les profuſions les plus extravagantes & par les excès les plus abominables, qui puiſſent ſouiller le cœur humain.

Les Flibuſtiers ſont un fléau né de la découverte de l'Amérique. Une telle écume ne pouvoit ſe former que dans les Iſles abandonnées & loin de l'œil ſévere de la juſtice ; une telle rage ne

pouvoit s'allumer qu'à la vue des trésors du Nouveau Monde. Ces richesses funestes sembloient être un poison mortel pour tous ceux qui avoient le malheur de les toucher ou de les voir. Elles avoient causé la perte des Indiens ; plus cruelles que le fer, elles les avoient vengés en avilissant la postérité de leurs vainqueurs : après avoir été l'aiguillon des crimes des Flibustiers, elles servoient d'aliment à leurs infâmes débauches, & les replongeoient bientôt dans la plus affreuse misere (*). En les exposant à tous les genres de fatigues & de dangers & à des alternatives si fréquentes & si extrêmes, elles les rendoient les plus infortunés des hommes. Quel bonheur en effet pouvoit entrer dans l'ame inhumaine & grossiere de ces scélérats ? Ils se baignoient sans cesse dans le sang ; ils fouloient aux pieds toutes les loix de la nature ; pouvoient-ils en goûter les douceurs & les bienfaits ? En rassemblant dans un jour toutes les jouissances réservées à une longue vie, ils ne recueilloient que l'amertume, qui accompagne l'abus excessif des plaisirs. Ils n'éprouvoient jamais que les transports d'une joie barbare ; &

(*) *Opulentia paritura mox egestatem.*
FLORUS.

leurs clameurs dans le partage des dépouilles des Espagnols ressembloient au rugissement du lion affamé, ou au cri féroce du léopard, à la vue de sa proie.

On prépare infailliblement de sanglans outrages à l'humanité, lorsqu'on abandonne un ramas de brigands à leur perversité naturelle; & l'exemple des Flibustiers n'est pas le seul, qui, en Amérique, ait prouvé cette vérité importante. Les Paulistes ont fait au Brésil une explosion presque aussi funeste. Ils en ont parcouru toutes les provinces avec le fer & la flamme, & sont devenus en un instant la terreur des Indiens & des Portugais. Les traces sanglantes, qu'ils ont laissées par-tout sur leur passage, ont désolé les nouveaux colons & n'ont pas peu contribué à étouffer tous les germes de l'émulation & de l'activité. Mais les ravages de ces incendiaires ne sont pas la seule cause, qui ait arrêté les progrès des premieres colonies du Brésil. Ces établissemens portoient déja dans leur sein des principes de corruption & de foiblesse, qui se développerent avec le tems & rendirent inutiles tous les projets d'amélioration.

C'est dans les horreurs d'une guerre de soixante ans contre des Sauvages belliqueux & pleins

d'audace, que s'eſt élevé le berceau de ces colonies. Leurs forces naiſſantes devoient donc s'épuiſer ſans ceſſe dans les combats & par les rapines & les fureurs d'un ennemi toujours armé pour ſa vengeance. D'ailleurs pluſieurs cauſes, qui ſe ſont oppoſées à la proſpérité des colonies Eſpagnoles, ſe réuniſſoient dans celles du Bréſil, & devoient y produire les mêmes effets. Les Grands de la Cour de Lisbonne, qui avoient obtenu la propriété & preſque la ſouveraineté des plus vaſtes domaines, étoient très-avares des avances néceſſaires pour les mettre en valeur & très-prodigues des revenus, qu'ils diſſipoient en Europe au ſein des molles délices & dans tout l'appareil, qui peut flatter un vain orgueil. Ces grands fiefs héréditaires, inaliénables & reverſibles à la Couronne, étoient encore moins diviſés & plus étendus que ceux du Mexique & du Pérou ; & ils formoient par conſéquent les mêmes obſtacles à la population & à la proſpérité générale. Le commerce étoit de même interdit aux étrangers & il languiſſoit de même dans les entraves du monopole. Toutes les liaiſons de la Métropole avec ſes colonies s'entretenoient par une flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, & qui, après avoir rempli ſa deſtination au Bréſil, ſe

rassembloit à Bahia pour le retour en Portugal. Ainsi tous les profits de l'agriculture & de l'industrie étoient anéantis ; parce que la liberté des échanges étoit proscrite , & que la balance penchoit toujours au préjudice des colons & des consommateurs du Nouveau Monde.

Le commerce interlope offrit pendant quelques années un palliatif aux maux causés par le monopole. Mais il attira sur le Brésil un violent orage, en dévoilant aux étrangers la foiblesse des ressorts & des moyens de défense du gouvernement intérieur. Les François s'étoient déja signalés dans cette contrée par des actions d'éclat ; ils y avoient moissonné plus de gloire que de richesses, & après avoir répandu beaucoup de sang, ils s'étoient empressés d'abandonner leur conquête comme inutile. Les Hollandois en sentirent mieux le prix. Ils se jetterent sur une proie si riche avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle faisoit depuis peu partie des domaines de l'Espagne, dont ils venoient de secouer le joug odieux. Toute la province de San-Salvador se soumit à la seule vue de leur flotte. Le Portugal épuisé d'avance par les folles entreprises de Sébastien , écrasé sous le despotisme des Espagnols, ses plus mortels ennemis, ne pouvoit gueres espérer de secourir ses colonies. Il étoit

forcé de voir que ses malheurs inspiroient une joie secrete à son nouveau Souverain, qui les regardoit comme l'unique moyen de parvenir à ce pouvoir absolu, dont il étoit si jaloux. Cependant le desir de réprimer une joie si outrageante ranima les citoyens : toutes les étincelles de ce courage qui avoit élevé si haut le nom Portugais, n'étoient pas encore éteintes: l'amour de la Patrie vivoit encore dans tous les cœurs. On leva une armée : on fit les sacrifices les plus généreux & les plus héroïques : au défaut de l'Etat, les particuliers équipperent une flotte, qui força les Hollandois établis au Brésil de se rendre à discrétion & les ramena tous en Europe.

Mais cette expédition brillante étoit l'effort d'un malade, qui rassemble un moment toutes ses forces & retombe ensuite dans un extrême foiblesse & dans un affaissement voisin de la mort. Les Hollandois restés maîtres de la mer, se dédommagerent à loisir du revers qu'ils venoient d'éprouver sur terre. Aucun vaisseau Portugais ne leur échappa ; & toutes les richesses de cette contrée de l'Amérique abandonnerent la route de Lisbonne, pour prendre celle d'Amsterdam. Les profits de la Compagnie des Indes Occidentales devinrent

ſi prodigieux, qu'ils l'engagerent à chercher la ſource de tous ces tréſors, & à faire de nouvelles deſcentes dans le continent. Bientôt le Bréſil nagea de nouveau dans le ſang; & les plus fertiles Provinces ſubirent tout-à-coup un joug étranger.

Des conquêtes ſi rapides euſſent entraîné la ruine entiere des colonies Portugaiſes, ſi l'élévation ſubite du Duc de Bragance ſur le trône de ſes peres n'eût changé la combinaiſon des intérêts de l'Europe, & ſi le Portugal ne fût devenu par cet événement inattendu l'allié des Provinces-Unies. Les nouveaux vainqueurs du Bréſil s'arrêterent donc au milieu de leur courſe & reſterent en poſſeſſion des domaines, qu'ils venoient d'envahir. Ils ſe repoſerent ſur leurs trophées & négligerent toutes les précautions, qui ſont ſi néceſſaires pour contenir dans l'obéiſſance un peuple nouvellement ſoumis. Un feu mal éteint étoit prêt à cauſer un grand incendie: les Colons devoient égorger tous les Hollandois au milieu d'une fête publique. Mais comme la ſédition fut découverte, les conjurés prirent les armes & la guerre ſe ralluma ſans l'aveu des deux Métropoles. Des ruiſſeaux de ſang recommencerent à couler & à inonder encore ces campagnes

malheureuſes. Enfin après un grand nombre de combats & de viciſſitudes, les Hollandois furent de nouveau repouſſés du Bréſil, qui rentra ſous la domination du Portugal pour n'en plus ſortir.

Les colonies languiſſantes, après tant d'efforts & des pertes ſi multipliées, tendoient en vain les bras vers la Métropole, pour lui demander des ſecours & en recevoir de nouveaux principes de vie. Elle étoit trop occupée de ſes propres malheurs, elle étoit en but à un ennemi trop redoutable en Europe, pour étendre ſes ſoins au-delà des mers & s'attendrir ſur le ſort de ſes ſujets du Nouveau Monde. Le Portugal déchu de ſon ancienne ſplendeur, ſe vit pour longtems hors d'état de ſoulager les colons du Bréſil; & loin d'animer leur émulation par des encouragemens & des bienfaits, il multiplia les impôts, les priviléges excluſifs & les entraves du commerce. La découverre des mines de diamans & de métaux précieux acheva de tout perdre, en détournant l'activité générale de ſa vraie direction. Ces plaines, qui devoient nourrir une population nombreuſe & fortunée, ſont encore preſque déſertes; ces établiſſemens, qui devoient être une ſource

inépuiſable de vraies richeſſes & conſoler l'humanité des pertes, qu'elle a eſſuyées au tems de la premiere conquête, n'ont point ceſſé d'être le théatre de calamités toujours nouvelles, & n'offrent encore aux yeux du ſage que le ſpectacle d'une pauvreté ſuperbe.

Les colonies établies par les François & les Anglois dans l'archipel, ſont en général fondées ſur une baſe moins fragile, que les anciennes colonies du Nouveau Monde; puiſqu'elles tirent leurs richeſſes de la culture de la terre. Cette ſeule cauſe ſuffiſoit pour les rendre plus utiles au genre-humain & plus floriſſantes que les établiſſemens formés un ſiecle auparavant dans les campagnes fertiles du Mexique & du Pérou. Cependant pluſieurs obſtacles ont ralenti le cours de leurs proſpérités & les ont empêchées de parvenir au degré de puiſſance & de bonheur, qu'elles devoient naturellement ſe propoſer d'atteindre. Leurs premiers fondemens ont été cimentés du ſang des Caraïbes, qui ne ſont pas morts ſans vengeance & ont vendu cher aux perfides Européens des terres, qu'ils étoient prêts à leur abandonner gratuitement, ou qu'ils auroient cultivées de concert avec eux, ſi l'on eut employé la voie de la douceur &

de la persuasion. Cette premiere cause de foiblesse a été suivie de beaucoup d'autres, qui prenoient leur source dans la politique des deux Métropoles.

Les Isles Françoises étoient dans l'origine gouvernées presque souverainement par une compagnie, qui avoit seule droit d'acheter & de vendre, & qui abusa tellement de son privilége, que les habitations eussent été bientôt désertes, si le commerce interlope ne fut venu au secours des colons. Ce remede appliqué par les Hollandois, agit avec tant de promptitude & d'efficacité, que la Compagnie se vit à son tour menacée d'une ruine entiere. Au lieu de ces profits excessifs, que son insatiable avidité s'étoit promis, elle languissoit dans l'inaction & trouvoit à peine de quoi satisfaire à ses engagemens envers l'Etat. Elle fut obligée de céder ses droits à une autre Compagnie aussi aveugle qu'elle dans son avarice. Cette nouvelle société fut suivie d'une troisieme, qui obtint la remise du droit annuel, que le Gouvernement s'étoit réservé lors de l'établissement du monopole. Mais malgré cette faveur, elle pencha bientôt vers son déclin & finit par la vente de toutes ses possessions.

L'aliénation se fit sous les yeux du Gouvernement, qui accorda aux nouveaux acquéreurs des pouvoirs très-étendus & préjudiciables au bonheur public. Les colons supportoient impatiemment le joug de ces petits souverains, qui exerçoient peut-être avec trop d'orgueil une autorité achetée à prix d'argent. Il en naquit des troubles & des dissentions civiles : l'industrie n'osa prendre aucun essor; l'émulation fut éteinte de plus en plus; les entraves du commerce furent encore plus resserrées qu'auparavant, & la contrebande continua de faire passer toutes les richesses des Antilles dans les ports de la Hollande.

Colbert touché de tous ces maux racheta tant de riches possessions pour les réunir à celles de l'Etat; mais ce fut encore pour les soumettre à l'oppression d'une Compagnie de commerce. Heureusement les avantages sans nombre, dont on se plût à favoriser ce nouveau monopole, ne purent le garantir d'une chûte prochaine. Le Gouvernement anéantit le privilége & fut assez généreux pour acquitter les dettes d'une société, qui s'étoit ruinée avec rapidité, en faisant à la fois le malheur de la métropole & des colonies. Ainsi le commerce de nos Isles parut enfin

ſortir des liens de l'enfance & reſpirer pour la premiere fois l'air de la liberté.

Mais une partie des eſpérances, qu'on avoit conçues, fut encore trompée, & le Gouvernement n'avoit rompu les fers de l'induſtrie, que pour lui en donner d'autres. La France, en ſe réſervant excluſivement le droit d'approviſionner ſes colonies & d'acheter les productions de leur ſol, prit pour empêcher la contrebande les précautions les plus gênantes, les plus propres à détruire l'égalité des échanges & à favoriſer le monopole. On concentra dans un petit nombre de ports tout le commerce de l'Amérique; on obligea les vaiſſeaux expédiés de la France pour les Iſles de retourner au même port, d'où ils étoient partis. Le cacao ne pouvoit être introduit dans le Royaume que par Marſeille, & il étoit ſoumis à un impôt triple de ſa valeur. Il fut d'abord défendu d'employer l'indigo dans les teintures; & après en avoir permis l'uſage, on le chargea d'une taxe ſi onéreuſe, qu'elle fit l'effet d'une prohibition réelle. Le gingembre, le tabac & le coton, furent aſſujettis de même à des impôts exceſſifs. On inventoit à chaque moment de nouvelles contraintes, qui empêchoient le ſucre des colonies

Françoiſes

Françoiſes de ſoutenir la concurrence parmi les étrangers. Vers la fin du dernier ſiecle la vente de cette denrée précieuſe ſe borna à la ſeule conſommation du Royaume, qui à cette époque ne pouvoit ſe monter qu'aux trois quarts de la réproduction de nos iſles. La ſurabondance fit néceſſairement tomber d'un quart la culture des cannes à ſucre ; mais avant d'avoir rétabli la balance, elle avilit prodigieuſement le prix de la marchandiſe & le fit deſcendre dans le rapport de trois à un. Une telle révolution fut incomparablement plus funeſte à l'humanité, qu'un incendie, qui auroit conſumé tout-à-coup le quart de nos habitations de l'Amérique.

L'excès du mal fit enfin ouvrir les yeux & provoqua le remede. Au tems de la régence, on ſe vit contraint de modérer les taxes & d'établir pour leur perception un nouvel ordre plus conforme à la juſtice. Les marchandiſes deſtinées à l'approviſionnement des colonies furent affranchies de toute impoſition. Malgré les loix excluſives qui troubloient encore la liberté des échanges, malgré les entraves qui continuerent à augmenter en pure perte les frais du commerce & le prix des denrées, ces heureux changemens ranimerent de toutes

parts la culture & l'industrie. L'activité générale prit un nouvel essor : elle fit des progrès d'autant plus rapides qu'alors les mers étoient purgées de brigands & que les Flibustiers, las de vivre en forcenés, étoient devenus des cultivateurs & des citoyens paisibles. Des jours plus sereins commencerent à luire sur nos Antilles ; & depuis cette époque mémorable, elles ont toujours été l'objet de l'admiration ou de la jalousie des puissances étrangeres.

Les colonies des Isles Angloises élevées dans les bras de la liberté, jettoient déja en Amérique l'éclat le plus brillant, dans les tems où celles de la France resserrées par les chaînes du monopole languissoient encore dans la foiblesse & l'obscurité. Quoique moins favorisées des dons de la nature, elles fournissoient des sucres à la consommation de tous les Royaumes du Nord de l'Europe : elles voyoient de jour en jour étendre les branches de leur commerce, lorsque le fameux acte de navigation vint tout à coup tarir les sources de leur vigueur & de leur prospérité. En vertu de cet acte, qui fut long-tems regardé comme le chef-d'œuvre de la politique, les seuls vaisseaux Anglois eurent le privilége d'alimenter les colonies de la nation & d'en exporter tous les

objets d'échange; aucune marchandise des isles ne pouvoit être distribuée dans l'Ancien Monde, même sur les côtes de la méditerranée, sans aborder auparavant dans les ports de la Métropole. Un tel détour augmentoit sans fruit les lenteurs & les frais de transport & devoit donner aux denrées de l'Amérique Angloise, un désavantage réel dans le marché général de l'Europe. Cependant cette cause n'agissoit que sourdement. Elle ralentit pendant plus d'un demi-siecle les progrès des colonies Britanniques, sans les faire déchoir d'une maniere sensible; parce que les isles de la nation rivale étoient alors surchargées de chaînes & d'impôts de toute nature. Ce ne fut qu'au tems, où l'on brisa une partie de ces chaînes, que les Anglois s'apperçurent du déclin de la vente de leurs sucres parmi les étrangers. Alors nos isles prirent l'ascendant, que doivent naturellement leur donner la fertilité de leur sol & la qualité supérieure des sucres qu'elles produisent : alors la balance commença à pencher en sens contraire. A la fin du dernier siecle, le débit de la principale denrée de nos colonies étoit borné à la consommation de la France; tandis que les isles Angloises approvisionnoient une grande partie de l'Ancien Monde:

mais avant le milieu du nôtre, les sucres des possessions Angloises servoient à peine à la consommation des trois Royaumes, & déja nos isles fournissoient à l'approvisionnement général.

Voilà une belle expérience, capable d'instruire les siecles à venir & de mettre en évidence le grand principe de la liberté du commerce. Les effets de cette liberté, tant de fois réclamée par les bons citoyens, doivent être beaucoup plus sensibles dans l'Archipel Américain, que dans toute autre partie du globe; parce que les productions de leur sol sont des objets d'exportation & de commerce extérieur & , qu'à l'exception du manioc, on n'y cultive aucune denrée de premiere nécessité. Lorsqu'on met des obstacles à la vente du superflu ou des ouvrages de l'industrie d'une nation, qui se nourrit des fruits même de sa culture, on fait languir quelques branches, on altere le tronc sans lui ôter toute sa vigueur ; mais retenir le commerce des Antilles dans des entraves, c'est couper l'arbre par la racine.

Les gênes & les prohibitions ne sont pas les seuls fléaux, qui doivent paroître plus redoutables dans les isles de l'Amérique, que dans le continent. Combien de maux ont-elles éprouvés par les guerres sanglantes, dont elles

ont été ſi ſouvent la cauſe & le théatre depuis un ſiecle ? Sans ceſſe menacées d'une invaſion, dans la diſette des objets les plus néceſſaires à la vie, miſérables au milieu des plus riches productions, elles voyoient tarir à la fois toutes les mamelles, qui devoient les nourrir. Quels remparts, quelles armées pouvoient les défendre ? Comme l'oiſeau pourſuivi par la faim vient ſe précipiter dans les filets, ſouvent elles étoient contraintes de ſe jetter d'elles-mêmes dans les bras de l'ennemi. Mais de tels malheurs ſont paſſagers; & dans ces climats la nature s'empreſſe de réparer en peu d'années les pertes & les calamités de la guerre.

Il eſt une autre cauſe, plus féconde en maux de toute eſpece, qui s'oppoſe conſtamment à la proſpérité de la plûpart des colonies de l'Amérique & ſur-tout de celles des Antilles; c'eſt que la terre n'y eſt cultivée que par des mains chargées de chaînes. Je laiſſe aux cœurs froids & avares le plaiſir d'éprouver juſqu'à quel point l'homme peut être abruti, mutilé, avili ſans perdre l'inſtinct néceſſaire pour exercer ſes bras d'une maniere utile : je leur laiſſe le ſoin d'évaluer les profits qu'on peut faire en trafiquant de la ſubſtance de l'homme ; juſqu'à quel degré l'on peut diminuer & altérer ſes alimens, ſans

porter trop d'atteinte à ses forces physiques ; de combien d'amertume on peut l'abbreuver sans lui inspirer un dégoût total de la vie ; combien le fouet des bourreaux toujours agité peut suppléer à sa vigueur , à l'émulation & à l'amour du travail; de combien de châtimens on peut l'accabler sans le porter au désespoir & à la révolte. Tous ces calculs , vraiment dignes des Cannibales, ne peuvent rien établir contre les premiers principes de la raison & l'expérience de tous les âges. Jamais on ne prouvera qu'un attelier de culture, où les hommes sont sous l'aiguillon d'un conducteur impitoyable, & appliqués à l'ouvrage comme de vils animaux, doit rapporter des fruits aussi abondans qu'une terre façonnée par des mains libres.

La liberté personnelle peut seule animer l'activité générale & inspirer l'envie de perfectionner les arts utiles. Comment des bras accablés sous le poids de leurs fers seroient-ils capables des efforts continuels, qui sont nécessaires pour arracher à la terre ses plus précieuses richesses ? Comment des mains flétries & retenues dans les entraves de l'esclavage pourroient-elles acquérir cette aisance qui rend le travail moins pénible, cette heureuse habitude, qui apprend la maniere la plus naturelle & la plus avantageuse d'employer les

forces ? Comment le génie de l'invention pourroit-il naître au sein de l'opprobre & de la misere, quand on n'entrevoit aucune récompense ni aucun espoir de soulagement ? En vain une crainte basse & servile prendroit-elle la place de l'émulation : la crainte peut produire un effort momentané ; mais elle n'inspire jamais ces nobles élans, qui font surmonter tous les obstacles, cette persévérance dans le travail, qui doit seul enrichir un Etat & nourrir une grande population. Tout est fatigue, quand le cœur est abbatu & fermé à l'espérance : les membres sont sans vigueur, quand l'ame est sans courage ; & le champ arrosé des sueurs du malheureux, qui ne doit pas être appellé au partage de ses fruits, demeure frappé de stérilité ou ne donne qu'à regret ses trésors. La main de la nature n'est libérale, elle ne s'épanche avec profusion & sans mesure, qu'en faveur de celui qui la sollicite pour lui-même, & qui n'épargne ni dépenses, ni soins, ni fatigues pour la féconder.

Les colonies du Nouveau Monde ne prendront donc jamais l'essor, que sous les auspices de la liberté personnelle ; & le trafic honteux & révoltant que l'homme ose y faire de son semblable ne les conduira jamais à une prospérité

constante. Les motifs, que je viens d'exposer, doivent suffire à ceux, qui n'estiment la félicité publique que par les richesses, & qui rejettent les vertus de la balance des intérêts des nations. Mais il en est d'autres, qui toucheront peut-être les ames généreuses & sensibles; & je ne dois pas les omettre dans un ouvrage consacré à la défense des droits les plus chers de l'humanité.

On voudroit en vain se faire illusion & se rendre sourd à la voix de la nature: en vain s'appuieroit-on sur l'usage de tous les siecles & de tous les peuples, sur l'autorité ou le silence de quelques Ministres prévaricateurs d'une Religion sainte: jamais on ne pourra se persuader qu'un homme devienne avec justice la propriété d'un autre homme, & qu'on ait le droit de le vendre, de l'acheter, de le traiter comme une piece de bétail. Quand l'Auteur de toutes choses a voulu signaler sa puissance en créant l'homme; quand il a dit, faisons l'homme à notre image; quand il a daigné l'inspirer de son souffle divin; quand il lui a donné une ame immortelle, capable de le connoître & de l'adorer, ne lui a-t-il pas remis le sceptre de l'univers? L'a-t-il destiné à ramper dans l'opprobre & dans l'esclavage? Tous les individus de l'espece humaine reçoivent en

naiſſant le cachet de la liberté : il eſt empreint ſur ce front, où ſiége la penſée ; il brille dans ces yeux élevés pour contempler le ciel ; il eſt gravé dans ce cœur formé pour ſentir & pratiquer la vertu. C'eſt donc faire à l'homme l'injure la plus atroce que d'imprimer ſur ſon corps les marques flétriſſantes de la ſervitude : c'eſt donc attenter aux droits les plus ſaints que de lui ôter le libre uſage de ſa volonté, de lui ravir la propriété de ſa perſonne.

Nous ſommes tous ſortis de la main du même Créateur, qui nous appelle au même héritage : nous éprouvons malgré nous un penchant qui nous rapproche mutuellement. Il faut être pervers, ou enivré d'un fol orgueil, ou aveuglé par le plus vil intérêt, pour méconnoître les nœuds ſacrés qui doivent nous unir. Cette indignation involontaire, qui nous ſaiſit à la vue du foible opprimé par le fort, cette émotion, ce friſſonnement univerſel que nous cauſe la préſence d'un homme ſouffrant, ne font-ils pas des ſignes certains que la nature veut nous identifier avec nos ſemblables ? Cette voix intérieure, qui nous avertit de la nobleſſe de notre origine, ne nous crie-t-elle pas en même tems de nous reſpecter dans autrui ? Eh quoi ! l'injuſtice, l'abus de la force, l'effuſion

du sang humain vous font horreur ; & vous ne rougissez pas de mutiler l'ame de votre frere, de l'abreuver de fiel & d'ignominie, de le réduire à la condition de la brute ? Cruels, ignorez-vous donc que les coups les plus funestes, qui puissent frapper le cœur de l'homme, sont ceux qui abattent son courage & le dépouillent de sa dignité ? Ignorez-vous que le plus grand des crimes, c'est d'avilir le genre-humain & de rompre tous les liens qui l'attachent à la vertu ?

L'injustice est toujours fertile en vains prétextes : elle est assez aveugle pour croire qu'elle se dérobe à tous les yeux en se mettant sous l'abri du mensonge, en se cachant sous un amas de sophismes. On a osé avancer que l'homme étant maître de sa personne, il pouvoit la vendre & l'aliéner, & que c'est en vertu d'une telle aliénation, qu'un grand nombre d'esclaves Africains sont tombés dans les fers. On n'a pas eu honte de dire que les autres sont devenus esclaves par droit de conquête & que la loi, qui autorise le Conquérant à les vendre, entraîne avec elle le droit du Marchand pour les acheter. On a même poussé la dissimulation & la fausse pitié, jusqu'à prétendre que les Negres couloient en Amérique des jours plus

heureux que dans leur patrie, & qu'ils devroient bénir le jour qui les a vu paſſer ſous la puiſſance des tendres & ſenſibles Européens. Suſpendons un moment, s'il eſt poſſible, l'indignation qui nous tranſporte & tâchons de peſer ces raiſons dans la balance de la juſtice & ſous les yeux de la vérité.

Vendre ſa perſonne & ſa liberté eſt un acte de folie, qui, ſelon toutes les loix divines & humaines, ne peut produire un engagement réel. Si la Providence nous a confié le dépôt de notre conſervation, ſi nous ne pouvons ſans crime altérer un dépôt ſi précieux, il ne peut être permis de nous dégrader nous-mêmes, ni de renoncer aux prérogatives eſſentiellement attachées à notre nature. Celui qui vendroit ſa liberté, ſeroit donc auſſi coupable & auſſi inſenſé que celui qui conſentiroit ſans néceſſité à perdre un de ſes membres ou ſa vie même. Les loix mettent des bornes aux profuſions & aux libéralités extravagantes. Elles ſont ſi attentives pour prévenir & empêcher la ruine entiere d'un diſſipateur! Deviendroient-elles muettes & ſans force, quand il s'agit d'un bien ineſtimable, & ſans lequel tous les autres n'ont plus de prix.

Aucun contrat ne peut être légitime, ſans

qu'il y ait égalité de valeur entre les deux objets d'échange : la lésion manifeste annulle toute espece d'obligation. Or quel bien peut entrer en comparaison avec le prix de la liberté? D'ailleurs quand on pourroit découvrir un tel trésor, il ne rendroit pas encore le contrat valable ; puisque l'esclave, en renonçant à la propriété de sa personne, ne pourroit se réserver celle de ses biens, & que l'acheteur deviendroit à la fois possesseur des deux objets d'échange. Quand donc il seroit vrai que des malheureux accablés sous les coups du sort & séduits par l'espoir d'un état plus supportable, auroient mis leur liberté à prix, ou seroient venus d'eux-mêmes au devant des chaînes de l'esclavage, cette action devroit être regardée comme l'effet de la démence & de la surprise & ne pourroit jamais établir un droit légitime.

Mais n'altérons point les faits & rendons témoignage à la vérité. C'est la force qui fait les esclaves en Afrique ; c'est la force qui les arrache à leur patrie, & c'est elle encore qui les retient dans les fers en Amérique. Quel droit peut donc justifier une telle violence? Seroit-ce le droit de la guerre ? Jusqu'à quand chercherons-nous à excuser des barbaries par d'autres barbaries ? Je n'ignore pas que des

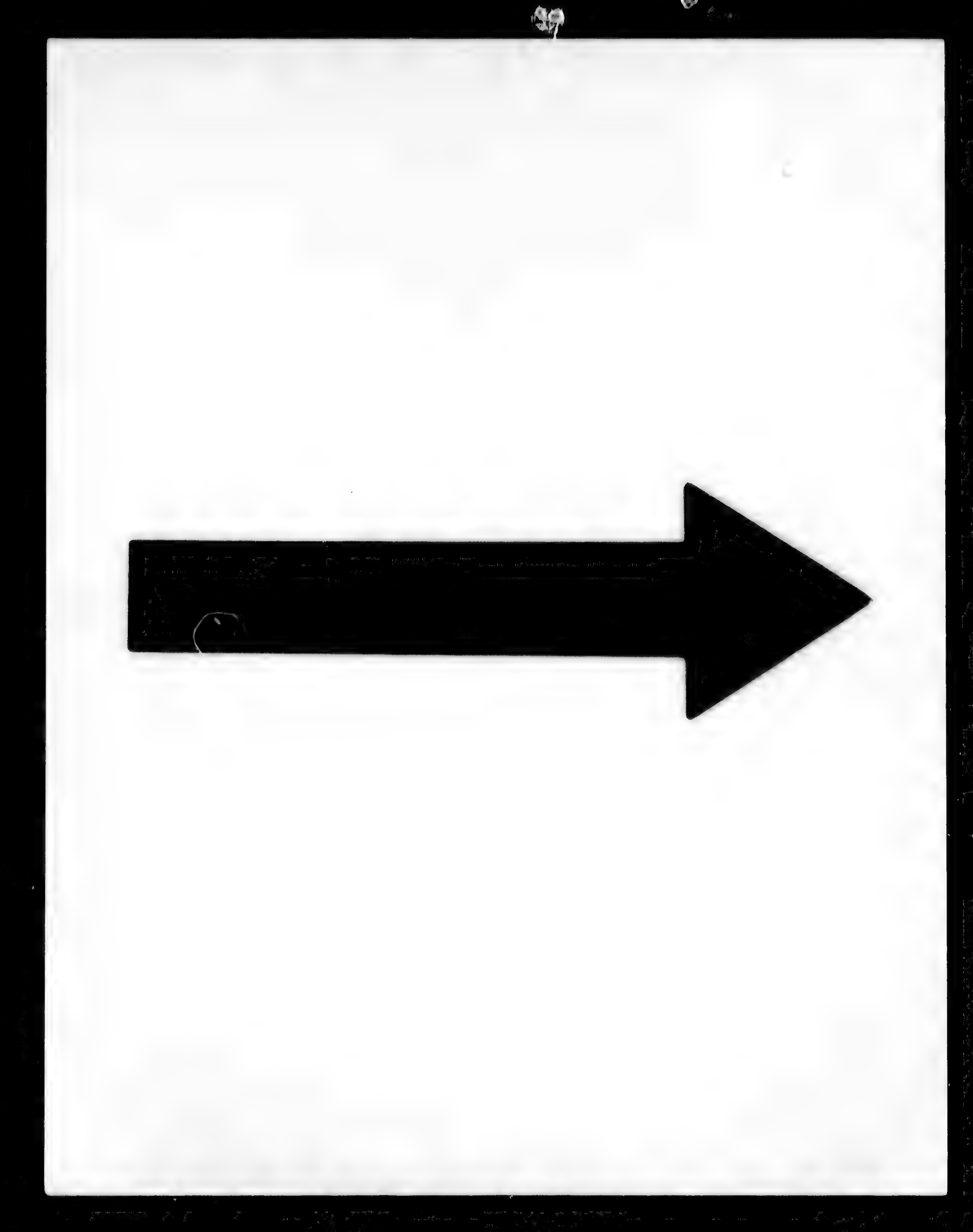
compilateurs de loix ont voulu consacrer l'esclavage par le droit qu'a le vainqueur d'égorger ses captifs, & par la clémence qu'il montre en se contentant de les charger de chaînes. Je n'ignore pas non plus que chez les Antropophages on dévore les prisonniers de guerre dans des festins publics : & l'autorité d'un peuple, qui mange les hommes, doit être d'un grand poids pour ceux, qui les vendent & les oppriment. Mais malgré l'opinion des Cannibales & de quelques érudits, je ne puis m'empêcher de sentir qu'il est barbare & lâche de massacrer un ennemi désarmé, qui se met à la merci de son vainqueur. Je veux bien que la fureur des combats ne connoisse point de bornes & que dans l'état de guerre une nation puisse poursuivre à outrance la nation ennemie, jusqu'à la réparation du tort ou de l'injure qui a fait prendre les armes. Quelque étendue qu'on veuille donner à ces principes, ils ne pourront jamais légitimer les cruautés inutiles & commises de sang-froid ; & le massacre des prisonniers seroit une atrocité révoltante aux yeux de tous les peuples civilisés. Ce droit n'étant donc qu'illusoire & contre la nature, il ne peut devenir la base du droit d'attenter à perpétuité sur la liberté de l'homme & de le réduire à l'état de la brute.

D'ailleurs si le captif devoit toujours porter ses fers, le vainqueur poursuivroit sa vengeance après la réparation de l'injure & les horreurs de la guerre se prolongeroient dans la paix. L'homme dans l'état de la guerre aura, si l'on veut, à l'égard de son ennemi le droit qu'a le lion de déchirer les animaux destinés à sa nourriture : mais quand la faim du lion est assouvie, il sommeille & laisse respirer les habitans des forêts. De même, quand la soif de la vengeance & du sang humain est étanchée, quand le démon de la guerre est endormi, tout doit rentrer dans l'ordre, tout doit jouir des fruits de la paix & des bienfaits de la nature.

Rien ne peut donc autoriser l'esclavage perpétuel. Ces raisons acquiérent encore une nouvelle force, si le vainqueur a entrepris une guerre évidemment injuste, & sur-tout si le seul motif des hostilités est de faire des captifs. Or on ne peut nier que ce ne soit là l'unique mobile de tous les troubles, qui agitent les petites nations de la Guinée. L'envie de faire des esclaves y est dégénérée en fureur : elle arme les peuples les uns contre les autres, les souverains contre leurs sujets, les peres contre leurs enfans : elle a rompu dans ces

climats tous les liens de la politique, de la société, de la nature. Depuis que nous avons inspiré à ces peuples le goût des bagatelles de l'Europe & de l'Asie, depuis que nous leur avons donné une foule de besoins factices, que le fort ne peut contenter qu'en vendant le foible, aucune vertu n'habite plus parmi eux, il n'y regne que la défiance, la trahison & l'épouvante. Graces aux soins de notre industrie insinuante & active, les côtes, qui nourrissoient une population nombreuse, se sont changées en déserts : & nous recueillons sans remords le fruit des crimes que nous avons fomentés! Nous avons allumé une guerre intestine, qui ne s'éteindra que par l'anéantissement de tous les peuples indigenes de ces contrées : & nous osons citer en notre faveur le droit de la guerre! Nous avons mis le feu à l'édifice : & nous nous croyons autorisés à charger de fers les malheureux, qui s'échappent des flammes! Et nous vantons notre douceur, nos vertus compatissantes ! Mêlant l'insulte & l'ironie amere à la plus noire des injustices, nous pouvons sans rougir prétendre que le sort de nos Negres est plus fortuné qu'il ne l'auroit été en Afrique!

Ames sensibles & généreuses, ô vous tous, qui conservez encore quelque respect pour la



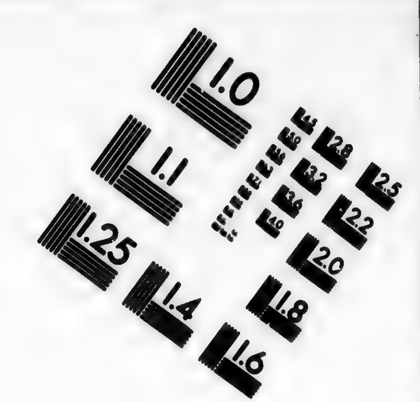
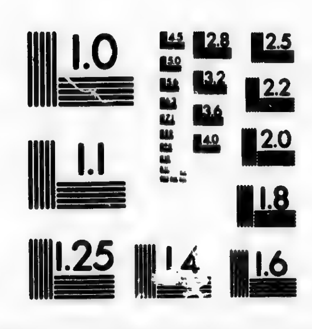


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

justice & la vérité, suivez donc, si vous en avez le courage, ces malheureux Africains depuis les lieux, qui leur ont donné le jour, jusques aux champs cultivés de leurs mains & arrosés de leurs sueurs. Soyez témoins des ruses perfides, des violences inouies dont on use pour les faire tomber dans le piége & les mettre dans les entraves avilissantes de la servitude. Souvent surpris au milieu d'une paix profonde, trahis par ce qu'ils ont de plus cher, ils se voient arracher de leurs foyers & enlever sans distinction de sexe ni d'âge. On étouffe leurs cris par les moyens les plus cruels & les plus révoltans. On les livre à des hommes farouches & avares, dont le cœur d'airain est à l'épreuve de la pitié, de la honte & du mépris public. On les charge de vivres; on les attache à des jougs pesans & odieux; on leur passe la tête dans des fourches infâmes, pour les conduire l'espace de deux ou trois cent lieues, au milieu des sables arides & brûlans. Arrivés sur la côte, ils sont jettés & entassés dans le fond d'un vaisseau, où ils ne respirent qu'un air fétide & meurtrier. Exposés à toutes les maladies putrides, souvent enchaînés comme des bêtes féroces, privés de toutes les douceurs qui peuvent faire supporter le fardeau de la vie,
abandonnés

abandonnés aux regrets, aux ennuis, à la terreur, à l'incertitude du sort qui les attend, ils passent le tems de l'embarquement & d'une longue traversée dans les angoisses & les convulsions du désespoir. Les voilà enfin parvenus aux tristes lieux, qui doivent être pour eux un exil éternel. Ils sont étalés dans les marchés publics & soumis à l'examen le plus humiliant: on leur applique un fer chaud sur les mamelles & sur les bras; on leur imprime des flétrissures ineffaçables. Quel sort leur est donc réservé? Une demeure incommode & mal-saine; des alimens grossiers, qui suffisent à peine pour retenir le souffle de la vie; des travaux pénibles sous un ciel brûlant; point de lits pour reposer leurs membres fatigués, point de vêtemens pour se garantir des traits enflammés du soleil & des fraîcheurs de la nuit; des privations de toute espece, des châtimens arbitraires, honteux & cruels. Ames sensibles, soyez témoins de tous ces maux, si vous pouvez en supporter le douloureux spectacle, & jugez à quel prix sont achetées les jouissances, que nous procure le commerce de l'Amérique.

Si les Negres du Nouveau Monde sont plus heureux qu'en Afrique, pourquoi tendent-ils sans cesse les bras vers leur patrie? Pourquoi

cette idée chérie les suit-elle par-tout ? Pourquoi leur unique consolation est-elle de ressusciter un jour dans les lieux, qui les ont vu naître ? S'ils sont heureux, d'où viennent ces chagrins rongeurs qui les consument, cette tristesse profonde qui les accable, ce dégoût des alimens & de la vie, ce sommeil pesant, qui est presque toujours l'avant-coureur de la mort ? S'ils sont heureux, d'où peuvent naître tant de marques éclatantes d'un affreux désespoir, ces fréquens suicides, ces haines implacables, ces vengeances terribles, dont on trouveroit à peine quelques exemples dans les tems les plus barbares ? S'ils sont heureux, pourquoi les meres se condamnent-elles à la stérilité, ou étouffent-elles le fruit de leurs entrailles ? S'ils sont heureux, pourquoi leur régénération ne peut elle réparer les ravages du tems, & leur race se détruit-elle dans une progression effrayante ? Pourquoi ne reste-t-il pas en Amérique la sixieme partie des neuf millions de Negres arrachés à l'Afrique ? Hommes cruels, cessez donc de faire l'apologie du crime sous le masque de la modération & d'une pitié feinte ; ce seroit mentir à vous même & à l'univers, que de vouloir pallier l'outrage fait à l'humanité par l'esclavage des Negres, & de chercher

à déguiser les maux qui accablent ces victimes déplorables de notre avarice. A qui pourriez-vous en imposer, quand les faits les plus authentiques réclament, quand tous les sentimens du cœur se soulevent, quand la nature entiere s'accorde pour vous condamner & vous confondre ?

L'oppression, sous laquelle on fait gémir les esclaves de l'Amérique, doit souvent les porter à la révolte, ou leur inspirer le desir de recouvrer par la fuite une liberté, qu'on leur a ravie par la violence. Aussi les loix sont elles sanglantes & terribles contre le Negre fugitif : il est permis de tirer sur lui comme sur une bête fauve, & tout homme peut être juge & bourreau à son égard. Mais l'impatience du joug & l'amour de la liberté triomphent souvent des précautions tyranniques des blancs, & font braver la terreur que la loi imprime. Le désespoir franchit toutes les barrieres & transporte l'esclave dans les forêts & sur des rochers inaccessibles, d'où il revient inopinément fondre sur les habitations & y porter la flamme & les ravages. Tous les objets, qui s'offrent dans son passage, sont dévoués à sa faim, à sa vengeance, à sa fureur. On le poursuit alors ; on cherche à laver tant d'injures dans son sang ;

on le dévoue à son tour à des supplices inouis. Ainsi des violences attirent des violences plus atroces. Ainsi, loin de chercher à guérir les plaies de l'humanité, la méchanceté de l'homme les envenime & les déchire.

C'est sur-tout la Jamaïque, qui a été le théatre de ces horreurs : c'est là sur-tout, que les Negres révoltés ou fugitifs ont été livrés à des tourmens, que tout l'art des Busiris n'auroit pu inventer. Comment l'Anglois, si fier de sa liberté, peut-il se plaire à appésantir le joug sur ses esclaves ? Aucune nation ne les traite avec tant d'orgueil & ne les accable d'un mépris si amer. Aucune nation n'a eu à rougir d'avoir exercé envers eux tant de barbaries. Eh quoi ! Ce peuple si jaloux de soutenir la dignité de l'espece humaine, croit-il donc qu'on peut verser sans remords le sang qui coule dans le corps de l'homme noir, & que l'ame qui y habite n'est pas sensible & immortelle ?

L'avarice cause dans les colonies Hollandoises les effets funestes que produit l'orgueil à la Jamaïque. Les Negres y sont réduits plus qu'ailleurs à une nourriture grossiere, mal-saine & insuffisante ; ils y sont livrés à des travaux plus pénibles, à des traitemens plus rigoureux. Leur misere est extrême, sur-tout dans les établis-

femens de la Guianne ; parce que l'insalubrité du climat rend leurs maux plus intolérables, & que la facilité de l'évasion dans des forêts immenses à fait augmenter la sévérité & la tyrannie des loix. S'il se trouve jamais une main assez hardie pour oser d'étendre le ressort de la liberté depuis si long-tems & si violemment comprimé, c'est des montages bleues de la Jamaïque, ou des déserts de la Guianne, que partira ce coup épouvantable.

Les loix barbares, qui asservissent une espece d'hommes à une autre espece, tendent à les dégrader toutes deux à la fois. Si l'habitude de tout souffrir éloigne les passions nobles & grandes, si l'esclavage éteint tous les sentimens généreux; l'habitude de tout oser, de commander en tyran, d'exprimer à son gré la substance du malheureux, détruit le penchant de la bienfaisance, ferme le cœur à la pitié, altere & obscurcit tous les principes de l'équité naturelle. Comment conserveroit-on quelques idées de justice, quand chaque jour & sans remords on foule aux pieds ses loix les plus saintes. Comment chériroit-on l'humanité, quand on l'outrage sans cesse, quand on insulte à ses plaintes ou qu'on la force d'étouffer ses soupirs, quand on imprime sur elle le déshonneur & l'opprobre, quand on la dépouille de sa

plus noble prérogative & qu'on la fait ramper dans la bassesse? Sans le spectacle continuel de l'humanité flétrie, sans les abus d'une tyrannie absurde, les hommes libres des Antilles formeroient une nation généreuse & destinée aux plus grandes choses. Ils sont naturellement braves, spirituels, entreprenans, jaloux de leur liberté, ennemis de l'avarice. Mais toutes ces qualités brillantes sont ternies par des caprices, par des accès de colere, par des traits d'une vanité puérile, par des mouvemens d'une cruauté froide. Ils ont au degré le plus excessif tous les défauts des enfans élevés dans la maison paternelle, qui n'ont pas cessé d'être entourés de vils flatteurs & de valets soumis. Sans commisération pour les foiblesses & les souffrances des malheureux, ils traitent, même en Europe, les dernieres classes de citoyens comme des animaux de labour. Ils en exigent les services les plus abjects. Fiers & pleins d'eux mêmes, ils employent rarement ces manieres obligeantes, cette affabilité, qui console le foible & adoucit aux yeux de l'indigent l'inégalité des rangs & des fortunes. C'est ainsi que le naturel le plus riche s'altere par l'abus d'un pouvoir injuste; & qu'en outrageant l'humanité, ou se dépouille soi-même des qualités

précieuſes, qui ennobliſſent le cœur & font le charme de la vie.

C'eſt un grand malheur pour le genre-humain, que d'accroître le nombre des hommes chargés par état de tyranniſer le foible & de l'avilir. Si les mœurs des geoliers & des bourreaux devenoient communes, la terre feroit pour l'homme ſenſible un ſéjour d'horreur. Que faut-il donc penſer de cette foule de marchands d'hommes, qui déſolent les côtes d'Afrique, de ces armées employées à la traite & au tranſport des Negres, de ces conducteurs d'ateliers de culture, dont les bras ne s'exercent que pour frapper & flétrir l'humanité ? Que d'hommes employés à tourmenter l'homme ! Hélas ! N'eſt-ce pas aſſez pour le genre-humain d'avoir à ſouffrir les maux attachés à ſa nature ? Ne lui ſuffit-il pas d'avoir été ſi long-tems en proie aux conquérans, aux exacteurs, aux tyrans de toute eſpece ? Et n'eſt-il [illegible] tems que la ſociété rejette de ſon ſein toutes les profeſſions qui endurciſſent le cœur, qui donnent à chaque moment l'exemple révoltant de la cruauté, & qui empêchent les vertus douces de germer & de conſoler le monde ?

L'eſclavage, qui regne en Amérique, devient une ſource intariſſable de corruption & de

défordres. Il fournit à la dépravation des mœurs une foule de miniftres, d'inftrumens & de victimes. Dirai - je que l'homme libre abufe avec indignité de la femme efclave & qu'il en fait impunément l'objet de fes penchans les plus déréglés ? Peindrai-je la pudeur fans voile, la volupté fans frein, la débauche fans honte? Expoferai-je les outrages faits à la nature, les odieux rafinemens inventés pour remedier à la fatiété des plaifirs devenus trop faciles ?

Tendre & généreux Las-Cazas, eft-ce vous, qui avez conçu la premiere idée d'appliquer les Negres à la culture de l'Amérique ! Faut-il que le defir de rompre les fers de vos Indiens chéris vous ait infpiré un projet fi funefte au genre-humain ? Pouviez vous ne pas prévoir que les cruels dévaftateurs du Nouveau Monde feroient périr les malheureux Africains fous un joug accablant ? Ombre refpectable & facrée, defcendez un moment des céleftes demeures, & voyez tous les maux fortis de cette fource féconde. Voyez la Guinée déferte & defolée, l'Amérique fouillée de crimes, l'humanité foulée aux pieds de toutes parts, la juftice méconnue, les bonnes mœurs profanées, la nature avilie.

Si dans l'Amérique, fi fur cette terre tant de fois arrofée de fang humain, le bonheur &

la vertu peuvent encore habiter, ce n'eſt que parmi les peuples, qui cultivent eux-mêmes leurs champs & qui confient à des mains libres tous leurs travaux utiles. Il ſe trouve au Nouveau Monde pluſieurs colonies de cette eſpece, & c'eſt uniquement dans leur ſein qu'eſt dépoſé le germe de toutes nos eſpérances. Je ne parle point ici des habitans, que la France a voulu donner à la Louiſianne, au tems du ſyſtême de Law. Toutes ces malheureuſes victimes de la crédulité, du délire nationnal, & des illuſions d'un miniſtre inſenſé, ont langui dans l'abandon & dans la miſere, & n'ont vu les rives du Miſſiſſipi, que pour y terminer une vie licentieuſe & conſumée dans la débauche. Je ne parle point des cultivateurs, que nous avons envoyés à l'Iſle de Cayenne & ſur les côtes de la Guianne. Des projets mal conçus, des meſures mal priſes, des infidélités inconcevables les ont détruits en arrivant dans ces contrées funeſtes. Ils ſont morts, dévorés par les ſerpens, par les inſectes, par le climat, par les vautours à face humaine, qui étoient chargés du ſoin de leur conſervation. C'eſt au Nord ſeul de l'Amérique, c'eſt peut-être dans les régions les moins fertiles de cette partie du monde, que les yeux de l'homme ſenſible pourront

jouir du ſpectacle enchanteur de la proſpérité, & qu'ils rencontreront des colonies floriſſantes & nombreuſes.

Cependant ces établiſſemens ne ſont point encore parvenus au plus haut degré de bonheur & de puiſſance : des obſtacles trop violens & trop multipliés ſe ſont oppoſés à leurs ſuccès. Les guerres vives & continuelles, que les François du Canada eurent à ſoutenir contre des Sauvages courageux & féroces & contre les nations rivales de la France, épuiſoient leurs forces & les empêchoient de ſe livrer à la culture & aux arts utiles. La partie la plus active de la colonie étoit employée, pendant les courts intervales des hoſtilités, à parcourir les forêts pour acheter des fourrures précieuſes; & ce commerce, borné par ſa nature & reſtreint encore davantage par les entraves du monopole, ne pouvoit ſuffire à la ſubſiſtance d'une grande population. A peine ces contrées immenſes nourriſſoient-elles vingt mille François, à la fin du regne du Louis XIV. Alors on encouragea les défrichemens & la culture; la paix d'Utrecht étendit ſa douce influence juſques ſur l'Amérique; & les nouveaux habitans du Canada ſe livrerent un peu d'avantage aux occupations ſédentaires & productives. Mais cette

activité naissante ne fit que des progrès très-lents ; parce que l'esprit militaire dominoit trop parmi ce peuple né au sein des allarmes & nourri sous les drapeaux. Comme les terres avoient été distribuées à des guerriers plus avides des lauriers de Bellone que des gerbes de Cerès, chaque famille recueilloit à peine de quoi se nourrir & subsistoit en grande partie du fruit de ses troupeaux. Le moindre des habitans préféroit une oisiveté superbe à une aisance achetée par des travaux pénibles, & il auroit dédaigné de se mettre aux gages d'autrui. Les courses, les danses, les jeux & les exercices militaires charmoient tous les loisirs & faisoient l'objet de tous leurs vœux. La longueur & l'âpreté des hivers, qui enchaînoient tous les bras, augmentoient encore le penchant de la paresse & le goût des passe-tems frivoles ; de sorte qu'on ne vit s'élever au Canada aucun attellier de culture un peu considérable, ni aucune manufacture florissante.

Le Gouvernemeut donnoit encore une nouvelle énergie à la passion dominante des Canadiens, en multipliant les ennoblissemens, les distinctions & les marques d'honneur. Il favorisoit le goût d'un luxe ruineux par des graces pécuniaires, qui procuroient une aisance passagere

& inspiroient le mépris des travaux productifs. D'ailleurs les Chefs revêtus du pouvoir suprême croyoient plutôt commander aux soldats d'une citadelle qu'à des citoyens libres. Tout étoit aveuglement soumis à leurs volontés : tout offroit l'image d'un gouvernement militaire. Quelquefois la colonie étoit exposée aux abus d'une puissance sans bornes, à des coups d'autorité, qui l'ébranloient jusque dans ses fondemens. Les arts de la paix ne pouvoient fleurir au milieu de l'appareil de la guerre; & l'industrie épouvantée par le bruit des armes restoit inactive & languissante.

Malgré toutes ces causes de foiblesse, la population faisoit des progrés assez sensibles, par les bons effets de la salubrité du climat & de la fertilité naturelle des terres sur les bords des lacs & du fleuve Saint-Laurent. Dans l'intervalle de cinquante ans, le nombre des habitans s'est accru dans le rapport de deux à neuf; & la colonie contenoit environ quatre-vingt-dix mille hommes, lorsqu'elle est passée sous la domination de l'Angleterre. Puisse-t-elle prospérer sous ces loix étrangeres & se consoler un jour d'être arrachée des bras d'une mere-patrie, qu'elle a dû chérir ! Puissent les Anglois, instruits par leurs propres infortunes & par des pertes

immenſes, adoucir l'amertume d'une ſéparation ſi douloureuſe, en lui prodiguant les plus tendres ſoins, ſur-tout en éloignant d'elle les chaînes peſantes, dont ils vouloient accabler leurs autres colonies du nord de l'Amérique !

L'univers a ſans doute aſſez retenti des plaintes des Anglo-Américains contre leur ingrate patrie ; & je croirois ſuperflu de décrire les détails de leurs longs malheurs & de la révolution rapide, qui les a conduits à la liberté. Ces hommes généreux ne s'étoient réfugiés en Amérique que pour ſe ſouſtraire aux perſécutions du fanatiſme & aux diſſentions civiles, qui déchiroient l'Angleterre. Après avoir été long-tems agités eux-mêmes par les accès de leur humeur ſombre & mélancolique, & par les reſtes de ſuperſtition, qu'ils avoient emportés de leur terre natale ; après avoir, dans des guerres entrepriſes contre les Sauvages, arroſé de leur ſang les campagnes défrichées par leurs mains, ils avoient partagé toutes les querelles de leur Métropole avec les autres nations de l'Europe, & s'étoient épuiſés pour la ſoutenir dans ſes revers, ou pour étendre ſes conquêtes & la gloire de ſes armes. Ils avoient ſouffert patiemment le joug, que leur impoſoit l'acte de navigation : ils avoient vu, ſans mur-

murer, toutes les nations étrangeres exclues du commerce de leurs denrées, & l'Angleterre tenir ſeule la balance des prix dans toutes leurs échanges. N'étoit-ce pas aſſez de tous ces ſacrifices ? Falloit-il encore voir aggraver le fardeau par une multitude d'impôts arbitraires & par des actes réitérés de violence & d'oppreſſion ? L'excès de l'injuſtice excita une convulſion terrible & rompit tous les liens qui attachoient les colonies à leur Métropole. Las d'être les eſclaves de leurs égaux & de lutter contre la tyrannie de leurs concitoyens & de leurs freres, les Anglo-Américains leverent enfin l'étendard de l'indépendance. Que pourroit-on dire de plus véhément & de plus noble, que les manifeſtes dont l'Amérique ſeptentrionale remplit le monde à cette époque mémorable ! Quelle éloquence peut être comparée à celle des cœurs long-tems opprimés, qui rompent leurs chaînes & commencent à ſentir la divine influence de la liberté ! Quel plus auguſte langage que celui d'une nation, qui eſt intimément pénétrée du ſentiment de la dignité de l'homme, & qui leve tout à coup un front libre & déclare à la face de l'univers, qu'elle ne veut déſormais dépendre que de Dieu ſeul ! Tout ce que la raiſon & la ſageſſe ont de plus

imposant, tout ce que le génie & la vertu ont de plus sublime, tout ce que le courage & la valeur ont de plus héroïque, fut mis en œuvre pour soutenir une résolution aussi vigoureuse, aussi digne des regards & des secours de l'Eternel. Il en coûta sans doute bien du sang, bien des fatigues, des pertes & des larmes pour achever cette entreprise grande & périlleuse. Mais que tous sacrifices sont doux, quand ils obtiennent un prix aussi glorieux, quand ils sont récompensés par le bonheur public & par tous les avantages attachés à la liberté !

La France, aigrie par des blessures récentes & encore ouvertes, avoit vu de loin se former cet orage redoutable; elle l'avoit vu s'approcher & prêt à fondre sur sa rivale. Elle unissoit sans doute ses vœux secrets à ceux des Anglo-Américains : elle avoit comme-eux des pertes à réparer, des affronts à venger. Leur cause étoit d'ailleurs si belle, si digne d'intéresser tous les cœurs généreux ! La France couvrit tout-à-coup l'Océan de ses flottes; elle se joignit à l'Espagne pour déployer les forces navales les plus formidables, qui eussent jamais étonné les nations. Le grand ouvrage de l'indépendance des colonies angloises fut enfin consommé, & le sceptre des mers arraché des mains de l'Angleterre.

Voilà donc au sein de l'Amérique près de trois millions d'hommes heureux & libres, robustes & vertueux. Leurs cœurs ont encore leur pureté native & ne connoissent ni les froides jouissances de la vanité, ni les rafinemens de la mollesse, ni les séductions des arts corrupteurs. Ils ont parmi eux des guerriers magnanimes, des hommes d'Etat, des Législateurs, des Philosophes. Tous ces génies tutélaires veillent au maintien de la force publique, à l'observation des loix & à la conservation des mœurs : ils font respecter la nation au dehors & les droits de l'humanité & de la justice au dedans : ils inspirent, par leurs préceptes & par leurs exemples, l'amour de la concorde & de l'égalité, le goût de la modération & des plaisirs de la nature, les vertus douces & paisibles, qui embellissent la vie. Les terres, qui restent encore à défricher, offrent un champ immense à la population, dont les progrès sont si rapides dans ces climats qu'elle se double tous les vingt-cinq ans, lorsqu'elle n'est point arrêtée par des désordres politiques. Quelle perspective ravissante, & que l'œil contemple avec délices les hautes destinées, qui semblent reservées à ce peuple généreux! Puisse-t-il par ses vertus & par son bonheur consoler

un jour l'humanité des flétrissures de l'esclavage & des vengeances terribles que le ciel a fait éclater sur les conquérans de l'Amérique & sur ses nouveaux habitans ! Puisse-t-il par sa puissance & son activité, réveiller les colonies Espagnoles & Portugaises du sommeil léthargique qui les accable, & dissiper la langueur funeste qui enchaîne tous les principes de la fécondité dans les campagnes les plus fertiles de l'univers ! Puisse-t-il, par les rélations immenses de son commerce, donner une nouvelle valeur aux productions de notre sol & de notre industrie, & faire oublier à l'Europe les fruits amers, qu'elle a recueillis de la découverte de l'Amérique.



V.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à l'Europe ?

TOUT sembloit annonçer aux nations Européennes, que cette découverte les rendroit plus florissantes, & qu'en ouvrant une carriere sans bornes à l'activité, à l'industrie & aux espérances de l'homme, elle déploieroit en même tems au sein de l'Ancien Monde de nouveaux ressorts & de nouveaux moyens de puissance & de bonheur. En effet, les manieres les plus certaines de faire prospérer les Etats, sont de perfectionner la raison universelle, de diriger les mœurs vers la bienfaisance, de répandre l'aisance dans toutes les parties de l'ordre social, d'accroître la population en rendant plus nombreux & plus variés les moyens de subsistance. Or tels sont les fruits, que l'Europe devoit se promettre de la découverte de l'Amérique, si la sagesse, la modération & la justice eussent présidé à toutes les entreprises, qui ont accompagné cette révolution.

Le genre humain avoit été plongé dans l'ignorance & la barbarie, depuis la destruction de l'Empire Romain, jusqu'à la fin du onzieme siecle ; & le génie de Charlemagne & d'Alfred avoit à peine fait luire quelques éclairs dans cette nuit obscure & presque universelle. Si des étincelles du feu sacré brilloient encore chez les Grecs & les Arabes, elles s'éteignoient dans de vaines disputes & dans des recherches puériles. Un bigotisme étroit & pusillanime étouffoit à Constantinople les restes précieux des sciences & des beaux arts, & appliquoit tous les esprits à des discussions épineuses & inintelligibles sur les dogmes de notre sainte Religion, qu'il faut croire dans la simplicité du cœur, mais qu'il est téméraire & insensé de vouloir pénétrer. Les Commentateurs d'Aristote faisoient parmi les Arabes le même effet que les Théologiens parmi les Grecs : ils dissipoient dans des spéculations stériles le dépot des lumieres conservé avec tant de soins par les Califes ; ils émoussoient la subtilité naturelle de leur génie sur des mots vuides de sens & sur des questions futiles & insolubles.

C'est cependant de ces deux peuples, que nous avons reçu les premieres lueurs, les premiers traits, qui ont percé les ténébres épaisses, où

nous étions ensévelis : c'est vers l'orient & le midi, qu'on a vu paroître le foible & long crépuscule du beau jour, qui est venu depuis nous éclairer. L'enthousiasme religieux, qui transportoit les Chrétiens dans les lieux où les mysteres les plus augustes de la Religion se sont accomplis, la fureur guerriere, qui tourmentoit l'Europe, & qui devint d'autant plus ardente & générale qu'elle trouvoit à s'exercer sous un prétexte sacré, préparerent de loin cette heureuse révolution. Les Héros pleins de valeur, qui passerent les mers pour conquérir la Palestine, ne furent point, malgré leur ignorance, insensibles aux objets nouveaux, dont leurs yeux étoient frappés. Ils furent contraints d'admirer des vertus & des qualités brillantes dans les ennemis, qu'ils avoienr cru barbares. La curiosité s'éveilla, l'esprit d'imitation naquit au sein des allarmes; des manieres plus douces & plus aimables vinrent tempérer la brutale ivresse de la gloire & des combats : & ces guerriers, de retour en Europe, après les vains triomphes & les sanglantes défaites, qui signalerent les Croisades, parurent dans leur patrie des hommes nouveaux & y firent goûter des mœurs un peu plus humaines & moins contraires à la nature.

Ces premiers rayons d'une lumiere incertaine se fortifierent par les rapports de commerce, qui s'établirent entre les Républiques d'Italie & les différens ports du Levant. C'est sur-tout à l'Italie que nous devons la renaissance des Lettres & le réveil de l'Europe, après un assoupissement si honteux & si long. Mais ces heureux commencemens n'eurent pas les suites avantageuses qu'on devoit en attendre ; & les progrès des connoissances vraiment utiles furent ralentis par l'imperfection des Langues, & sur-tout par la fausse direction, qui fut imprimée à tous les esprits capables de méditations & de recherches profondes. Une érudition indigeste & barbare étouffa le vrai savoir, ou l'empêcha de naître. Un assemblage monstrueux de citations incohérentes, un mélange bizarre du profane & du sacré, faisoient tout le charme des compositions de Littérature & de Philosophie. Les Sermons étoient remplis de passages des Ecrivains du Paganisme ; & les Jurisconsultes les les plus renommés invoquoient l'autorité des Poëtes, pour fixer & interprêter le sens des Loix & pour les appuyer sur une base plus solide.

Trop fidele à imiter ses maîtres, l'Europe retentit des disputes de la Dialectique & de la

Théologie. Les Sectes se multiplierent & se firent une guerre vive & interminable. L'abus des mots altéra toutes les idées ; un jargon obscur & inintelligible couvrit de nuages les vérités les plus claires On apprit l'art dangereux de tout soutenir & de donner au mensonge les traits de l'évidence. Des querelles méprisables, qui auroient dû se concentrer & s'éteindre dans la poussiere des Ecoles, agiterent les Etats & désolerent l'Eglise. Le zele devint amer & cruel : l'esprit de persécution souffla de toutes parts : le fanatisme, qui n'est jamais si furieux que quand il a les yeux couverts du bandeau de la Métaphysique (*), inventa de nouveaux crimes & se baigna dans le sang. C'est dans ces tems funestes, qu'ont été formés les premiers germes des troubles des guerres civiles ; qui ont depuis déchiré l'Allemagne, l'Angleterre & la France. C'est du sein de toutes ces disputes, que s'est élevé l'odieux tribunal de l'Inquisition.

(*) L'exemple de ce Dialecticien, qui est mort de honte de n'avoir pu résoudre une objection dans son Ecole, & celui de ce Moine, qui est resté sur le champ de bataille, dans les fameuses disputes sur la Grace, prouvent assez l'effet du poison de la Métaphysique exalté jusqu'à un certain degré. Que des hommes possédés d'une telle phrénésie sont à craindre, quand ils se trouvent dans des circonstances favorables pour se faire un parti !

Alors on ne connoissoit les Sciences que par leurs abus. Galilée, Descartes, Fermat & Pascal n'étoient point encore prêts à paroître; & le jour faux & perfide, qui commençoit à luire sur l'Europe, étoit plus nuisible que les ténébres les plus épaisses. Les matériaux propres à transmettre les idées des hommes étoient, à la vérité, devenus communs, depuis la découverte du papier, qui avoit précédé cette époque. L'Imprimerie, qu'on venoit d'inventer, multiplioit les méthodes d'instruction & fournissoit un moyen facile de communiquer & de répandre les connoissances. Mais tous ces avantages ne servoient qu'à alimenter l'esprit d'intolérance & de discorde: au lieu d'étendre la sphere des lumieres, ils la resserroit de plus en plus en propageant l'erreur & le mensonge.

Dans ces tristes conjonctures la découverte de l'Amérique auroit dû opérer une révolution salutaire, changer l'impulsion générale des esprits & les tourner vers des objets nouveaux & plus dignes de leurs recherches. Elle auroit dû détruire tout l'intérêt des querelles Théologiques, en offrant à l'avidité du génie des phénomenes imposans, capables de frapper vivement l'imagination & d'attirer tous les regards. Elle auroit dû hâter les progrès de la

raiſon, en decouvrant à nos yeux tous les degrés de perfectibilité de l'eſpece humaine. Que peut-on concevoir de plus propre à inſpirer de l'intérêt, & à piquer la curioſité, que de parcourir les rapports innombrables, qui naiſſent entre les hommes dans les différens états de civiliſation, où nous avons pu les obſerver depuis la conquête de l'Amérique? A quelle étude plus utile & plus attrayante pouvoit-on ſe livrer, que de comparer les penchans, les deſirs & les beſoins du ſauvage avec les paſſions qui nous tyranniſent, & les moyens de jouiſſance que nous puiſons au ſein des grandes ſociétés; de diſtinguer les qualités, qui nous viennent de la nature, de celles que nous recevons par la communication des idées & par le partage mutuel des ſentimens? Pouvoit-on faire un meilleur uſage de la philoſophie que de rechercher par la connoiſſance de l'homme iſolé comment les vertus ſociales ennobliſſent le cœur & comment la contagion des vices s'engendre parmi les hommes raſſemblés?

Ces recherches auroient peut-être déſillé les yeux ſur les maximes, qui régnoient alors: elles auroient détruit les préjugés barbares, en mettant au grand jour les prérogatives attachées

à l'efpece humaine. Ç'eut été fans doute la voie la plus courte pour perfectionner la morale & pour l'établir fur fa vraie bafe, fur les rapports effentiels de l'homme avec fon auteur & avec fes femblables. Ç'eut été le moyen le plus infaillible de fixer les loix incertaines & verfatiles de la politique, qui dans ces tems orageux étoit infidieufe & cruelle, & fembloit fe faire un jeu du parjure & du malheur public.

Si au lieu d'égorger ou d'avilir les Indiens, on eut entrepris d'éclairer leur raifon, il en auroit réfléchi des traits de lumiere fur l'Europe par les développemens fucceffifs de leur intelligence encore neuve, & prefque vuide de préjugés. C'eft une expérience reconnue & avouée par tous ceux qui fe confacrent à l'inftruction de la jeuneffe, qu'ils s'inftruifent à leur tour par les progrès de leurs éleves, & par les formes diverfes, que prennent les principes dans les têtes, qui commencent à combiner des idées. Rien d'ailleurs n'eft fi propre à conduire à la certitude, que de donner à fes penfées l'ordre néceffaire pour les faire comprendre aux autres & porter dans leur efprit la conviction & la lumiere. On eft obligé, pour bien enfeigner la vérité aux hommes, de fe dépouiller de toute prévention, de n'admettre comme inconteftables

que les maximes claires ou démontrées, & d'établir le doute méthodique, qui est la base de la philosophie & le fléau de l'erreur. A combien de préjugés l'ancien Monde auroit été contraint de renoncer, si pour faire adopter au nouveau sa doctrine, sa morale & sa religion, il eut soumis à un examen sévere tous les principes reçus alors, & s'il les eut éprouvés par un analyse méthodique & rigoureuse ?

L'Europe dédaigneuse & vaine de son demi-savoir pouvoit recevoir des sauvages habitans de l'Amérique un grand nombre de leçons utiles. Elle auroit pu remarquer que l'idée absurde de l'esclavage personnel étoit née d'un despotime aveugle & du seul abus de la force; puisqu'il n'en existoit aucune trace parmi ces peuples, qui étoient si près de la nature. Elle auroit pu apprendre des Incas, l'art de gouverner les nations pour les rendre heureuses. Elle auroit sur-tout appris de ces souverains, l'art plus étonnant & plus rare de conquérir des provinces par la persuasion & par le charme des bienfaits.

Que d'idées belles & grandes, que de sentimens généreux les nations Européennes auroient vu germer dans leur sein, si elles avoient voulu essayer d'un moyen si doux pour donner

des loix à l'Amérique & pour faire goûter aux peuples sauvages le joug de la sagesse & d'une religion pure & divine ! Voilà, n'en doutons point, la principale cause des vertus, qui depuis quatre siecles brilloient sans nuages parmi les Péruviens. Quand les chefs des Empires se signalent, je ne dirai point par des victoires qui font verser tant de sang & de larmes, mais par de grands bienfaits envers l'humanité; les nations, qu'ils gouvernent, deviennent magnanimes & s'élevent aux actions les plus nobles & les plus héroïques. Le nom seul d'un peuple ainsi illustré devient la sauve-garde de ses moeurs. Le cœur du souverain est alors une source intarissable & pure, où les sujets s'enivrent de l'amour de la vraie gloire; c'est un foyer brûlant, où tous les cœurs s'échauffent du saint enthousiasme de la vertu. Eh ! quel tems a jamais fourni des preuves plus sensibles de ce que j'avance ? N'éprouvons-nous point de nos jours l'influence d'un souverain ami des hommes & de la justice ? A chaque trait, qui caractérise le regne de Louis XVI ; à chaque triomphe, qu'il remporte sur les fléaux qui désolent l'espece humaine ; quand par sa modération & ses conseils il donne la paix à toute l'Europe ; quand par l'équilibre des forces

politiques il assure la tranquilité du monde; quand il brise le sceptre des mers ; quand il rompt par degrés toutes les entraves du commerce & de l'industrie ; quand il assure la liberté à un peuple, qui a su combattre & vaincre pour elle ; quand sa main bienfaisante & paternelle s'empresse d'essuyer les larmes de ses sujets souffrans ; quand sa tendre sollicitude s'afflige à la vue des malheurs publics & des maux, qu'il ne peut guérir ; quel François n'est pas enflammé d'un nouveau desir d'accroître la gloire de la nation, & de se rendre digne des vertus d'un tel Monarque ! Quelle douce émotion nous saisit, quand son nom sacré vient frapper nos oreilles ! avec quel ravissement nous entendons publier sa sagesse & ses bienfaits ! avec quelle ardeur nos ames cherchent la sienne, pour l'imiter & pour se confondre avec elle dans l'amour de la patrie & de l'humanité !

Si les premiers Rois Catholiques avoient cherché à mériter ce nom en répandant les lumieres dans le Nouveau Monde ; au lieu de les étouffer en Europe par l'établissement de l'Inquisition ; s'ils avoient employé leur puissance & leur génie pour le bonheur de l'Amérique, au lieu de les consumer dans les

combinaiſons d'une politique ambitieuſe & jalouſe ; le goût des Caſtillans pour les belles choſes auroit fait éclore des inventions nouvelles. Leur ame naturellement noble & grande ſe ſeroit élevée encore par la pratique des vertus : leur fierté giganteſque, leur paſſion pour le merveilleux ſe ſeroient changées en véritable héroïſme ; & l'Eſpagne ſeroit devenue la maîtreſſe du monde, par les progrès de ſes connoiſſances & par les qualités brillantes de ſes habitans.

L'Europe, plus vertueuſe & plus éclairée, auroit vu en même temps ſon commerce & ſon induſtrie s'accroître par les bons effets de la découverte de l'Amérique. Déja l'Orient lui fourniſſoit un grand nombre d'objets d'échange. Veniſe tiroit des ports de l'Egypte les productions de l'Aſie & les diſtribuoit du midi au nord de nos contrées, dont elle attiroit toutes les richeſſes. Les profits immenſes de ſon commerce & de ſes manufactures l'avoient rendue l'objet de la jalouſie de tous les peuples & l'avoient fait monter à un tel degré de puiſſance, qu'elle inſpiroit l'effroi aux plus grandes monarchies. Florence, avec moins d'appareil & des forces moins impoſantes, s'enrichiſſoit par le même trafic, ſous l'adminiſtration

glorieuse des Médicis. D'un autre côté les villes Anséatiques liguées d'abord pour réprimer les Pirates de la mer Baltique & devenues depuis une confédération formidable & opulente, échangoient avec les Italiens les marchandises du Nord pour celles de l'Orient. La Flandre choisie pour être l'entrepôt général de ce commerce, qui répandoit dans tout son cours l'abondance & la vie, touchoit au comble de la prospérité, étonnoit toutes les nations par son agriculture, par ses manufactures florissantes, par sa population & le nombre de ses villes.

Mais si l'industrie faisoit éclore les germes précieux de l'aisance & du bonheur sur les bords du canal, qu'elle s'étoit ouvert depuis le golfe Adriatique jusqu'au fond de la Baltique, le reste de l'Europe languissoit dans l'inaction, ou ne s'agitoit que pour la destruction & le carnage. Les royaumes d'Espagne se replongoient dans la léthargie, en exterminant les Maures qui y avoient jusqu'alors entretenu le goût du travail & des arts. La France, l'Angleterre & l'Allemagne, ne ressentoient que très-foiblement l'influence du commerce, qu'on abandonnoit aux seuls Lombards dispersés dans les diverses provinces, pour y faire couler quelques

ruiſſeaux du grand réſervoir établi à Bruges & dans les autres villes des Pays-Bas.

D'ailleurs toutes les Républiques commerçantes de l'Italie & de l'Allemagne touchoient elles-mêmes au moment de leur décadence ; parce que la ſource de leurs richeſſes alloit prendre un autre cours & les laiſſer bientôt dans la ſécchereſſe & la ſtérilité. L'invention de la Bouſſole & ſon application à l'art nautique avoient préparé cette révolution. Déja les Portugais, ſous la conduite de ce nouveau guide, s'étoient enhardis par degrés à s'éloigner des côtes & à naviguer en pleine mer : déja leur audace avoit bravé les tempêtes du Cap des Hottentots & leur avoit ouvert la route des grandes Indes. Un tel événement devoit porter à la puiſſance de Veniſe des coups plus ſurs & plus funeſtes que la fameuſe Ligue de Cambrai, formée quelques années après par les premiers Potentats de l'Europe, pour anéantir cette République orgueilleuſe & partager ſes dépouilles. Bientôt la plûpart des richeſſes de l'Aſie abandonnerent le chemin qu'elles avoient ſi fidélement ſuivi depuis les Ptolomées, & qu'Alexandre avoit tracé, ſans qu'il s'en doutât lui-même. Au lieu d'entrer, comme auparavant, dans le Golfe Arabique pour ſe diſtribuer dans

les ports de la Méditerranée, elles commencerent à doubler l'Afrique & vinrent abonder à Lisbonne. Le commerce des Indes, en prenant cette nouvelle route, devoit être plus libre dans sa marche & dans ses opérations : il devoit recevoir à sa source de nouveaux principes de vie, s'accroître par la diminution des frais de transports & se diviser en Europe dans des canaux plus multipliés & plus étendus. Il devint en effet immense, sur-tout après que les Hollandois, animés par le souffle de la liberté, eurent pris la place des Portugais dégénérés.

Cependant, comme l'Asie ne vouloit recevoir de nous que des métaux précieux, ce commerce n'étoit que d'importation pour l'Europe & ne devoit jamais produire des effets aussi salutaires, qu'un commerce réciproque, qui eût échangé les productions d'une partie du monde avec les productions d'une autre (*).

(*) Le défaut de réciprocité dans le commerce des grandes Indes est la cause de son peu de progrès en Europe, sur-tout dans les tems où l'or & l'argent y étoient très-rares. C'est à la même cause qu'on doit attribuer le peu d'avantages réels que ce commerce procuroit à l'Europe en général. Il enrichissoit le petit nombre de villes qui s'y livroient ; mais il n'avoit presqu'aucune influence sur les campagnes ni sur les autres provinces ; parce qu'il n'étoit

L'Amérique

L'Amérique devoit ſeule nous procurer le double avantage de donner encore plus d'étendue au commerce des Indes Orientales & d'en faire naître un autre incomparablement plus utile. On ne peut douter que ſans la découverte du Nouveau Monde, les Portugais & les Hollandois n'euſſent été contraints de borner leurs entrepriſes de commerce; parce qu'elles ne pouvoient s'étendre au-delà de la quantité d'or & d'argent que nos contrées fourniſſoient à l'Aſie. Le riche produit des mines du Pérou durent multiplier nos rapports avec l'Orient & par un enchaînement néceſſaire fournir un aliment plus abondant au commerce extérieur de l'Europe. Mais que ces avantages ſont foibles, en comparaiſon de ceux, qui auroient pu réſulter de nos relations directes avec l'Amérique!

A chaque degré de développement & de civiliſation, que les peuples-Américains auroient reçu, ſi nous ne les avions pas exterminés, nous aurions vu naître parmi eux de nouveaux beſoins & de nouvelles richeſſes, & ſe former

pas propre à donner de la valeur aux productions de notre ſol & de notre induſtrie. S'il excitoit le commerce intérieur de l'Europe, ce n'étoit que par contre-coup, & par conſéquent d'une maniere foible & inſuffiſante.

entr'eux & nous de nouvelles branches d'un commerce réciproque & sans bornes. Les nombreuses colonies, qui auroient pu s'établir dans les Isles & dans le Continent, auroient fait germer les productions propres à chaque climat & offert sans cesse à notre avidité de nouveaux objets d'échange. Toutes les productions de notre sol & de notre industrie auroient reçu une valeur capable d'exciter l'envie de les faire renaître & de les multiplier sous toutes les formes. L'assurance d'un débit avantageux auroit fait ouvrir de nouveaux débouchés dans nos provinces; & les grands fleuves de l'Europe, en portant leur tribut à l'océan, auroient fait circuler la richesse dans toutes les contrées de notre hémisphere. Des manufactures de toute espece se seroient élevées dans les parties privées de communications. L'industrie en consommant des denrées dans des lieux abandonnés & condamnés en apparence à une éternelle langueur, y auroit sollicité une réproduction plus grande. Les matieres trop pésantes, dans l'état brut où la nature les donne, auroient reçu de nouvelles formes & un prix suffisant pour indemniser des frais de transport. Non seulement les richesses se seroient accrues rapidement parmi nous; mais, ce qui est bien plus essentiel pour le bonheur

du genre-humain, elles ſe ſeroient répandues davantage; & les dernieres claſſes de citoyens auroient été appellées au partage de l'aiſance générale. Ainſi la mere commune de tous les hommes leur auroit préſenté ſans réſerve & ſans diſtinction ſes mamelles abondantes & innombrables; & la population auroit fait chaque jour des progrès plus rapides. Ainſi l'Europe & l'Amérique, en ſortant l'une de l'enfance & l'autre de la barbarie, ſe ſeroient prêté un mutuel ſecours & ſeroient montées enſemble au comble de la puiſſance & du bonheur. Tandis que l'Aſie engourdie dans la moleſſe & vieillie ſous un long deſpotiſme, ne pouvoit plus nous offrir que des reſſources foibles & précaires, l'Amérique jeune, & encore dans les mains de la nature, devoit bientôt nous ouvrir des tréſors inépuiſables & déployer en notre faveur les ſecours de la force & de la virilité.

L'Eſpagne ſembloit avoir dans ſon ſein les moyens les plus efficaces pour mettre à profit ces avantages ineſtimables. Ses Etats, autrefois diviſés & troublés ſans ceſſe par la diverſité de Religions & par l'ambition ou la rivalité des Familles régnantes, venoient tous de ſe ranger ſous la même croyance & ſous le ſceptre de Ferdinand & d'Iſabelle. La Grenade, qui étoit

restée aux Maures, venoit enfin d'être subjuguée & réunie aux autres Royaumes. Si les Grenadins avoient perdu les vertus guerrieres de ces fiers Sarrasins, dont ils étoient descendus, ils excelloient dans tous les arts de la paix alors connus en Europe & formoient avant la conquête le peuple le plus industrieux & peut-être le plus heureux de l'univers. La nature leur prodiguoit ses largesses; & la fertilité de la terre répondoit à leur activité. Leurs laines & leurs soies offroient les matieres premieres à des manufactures utiles, & pouvoient faire naître un commerce sans bornes. Ils comptoient plus de cent villes sur un espace de seize cens lieues quarrées; & la population des campagnes s'accroissoit chaque jour par l'abondance des substances, qui auroient suffi pour la nourriture d'un vaste Empire. La précieuse industrie de ce peuple pouvoit s'étendre sur les autres provinces de l'Espagne & y rappeller le mouvement & la vie. Son sol & ses manufactures pouvoient fournir des alimens & des habits aux nations indigenes de l'Amérique & à ses nouveaux colons. Il en auroit reçu en échange des productions propres à notre usage, qui se seroient distribuées par le commerce & auroient procuré à tout notre hémisphere de

nouvelles jouissances & de nouveaux principes d'activité. Ainsi l'Espagne, qui avoit autrefois nourri successivement Carthage & Rome, seroit devenue pour toute l'Europe une source inépuisable de vraies richesses. Comment les Conquérans de la Grenade n'ont-ils pas été touchés du spectacle de l'abondance, qui y régnoit, & n'ont-ils pas été tentés d'imiter son industrie, ou de la faire servir à la prospérité générale? Comment n'ont-ils pas préféré un avantage si solide & si durable au barbare plaisir de réduire les vaincus en servitude, de les persécuter, de les massacrer ou de les bannir? Comment Ferdinand....... ? Pourquoi ce nom revient-il sans cesse s'offrir sous ma plume, & le trouve-t-on attaché à toutes les calamités, qui ont signalé ces tems trop célebres? Pourquoi le nom d'Isabelle, si grand d'ailleurs, si respectable & si cher à l'humanité, vient-il ici se confondre avec celui d'un Roi sanguinaire & perfide?

Ximenès devoit du moins sentir combien l'opulence & l'industrie des Grenadins pouvoient influer sur le bonheur de l'Espagne & de l'Europe entiere. Son génie élevé au dessus de son siecle avoit découvert les rapports des intérêts des Sujets avec ceux du Souverain. Il

avoit deviné la maniere d'asseoir les impôts & d'enrichir l'Etat par la richesse des particuliers. L'abolition de l'Alcabala (*), & la conversion de ce droit ruineux en un impôt territorial & proportionnel au revenu, prouvent sans réplique, qu'il savoit combien la liberté & l'immunité la plus parfaite sont nécessaires pour

(*) L'impôt appellé l'Alcabala étoit le dixieme de tout ce qui se vendoit, soit immeubles, soit meubles, soit denrées. Cette taxe onereuse exposoit tous les Citoyens aux recherches les plus odieuses, & obligeoit le Souverain de payer cherement une partie de ses sujets pour tourmenter les autres : elle arrêtoit la circulation, l'activité, l'industrie & la population. Ximenès prouva qu'un vingtieme du revenu des terres, tiendroit lieu de cet impôt au trésor royal, & que le Peuple seroit soulagé des trois quarts de la charge, qui étoient absorbés par les frais de perception. Quand Ximenès présenta son plan au Conseil des Finances, il s'éleva des réclamations de toutes parts. Les uns le traitoient de novateur : d'autres nioient la vérité des faits & l'exactitude des calculs. D'autres, en accordant tout, disoient qu'un tel changement rendroit les Peuples séditieux, parce qu'ils ne pouvoient être à la fois riches & soumis. D'autres crioient à l'injustice & prétendoient que les propriétaires des terres ne devoient pas payer seuls un impôt, qui étoit précédemment général ; comme si le prix des denrées ne se proportionnoit pas bientôt aux charges imposées sur les fonds de terre. Ximenès répondit à toutes ces objections d'une maniere victorieuse & fit voir une supériorité de raison bien étonnante, pour ces tems à demi-barbares. Isabelle, dont le génie savoit entendre celui de son ministre, abolit pour toujours l'Alcabala, & c'est peut-être le plus grand service que Ximenès ait rendu à sa Patrie.

animer & faire fleurir le commerce. Ce Ministre habile possédoit l'art heureux de mettre la vérité au grand jour & d'écarter tous les nuages, qui pouvoient l'obscurcir & la faire méconnoître. Pourquoi le bandeau du fanatisme lui a-t-il fermé les yeux sur la source du bonheur public, qui auroit dû être la plus féconde; & l'a-t-il rendu sourd aux gémissemens des peuples de la Grenade & aux cris plaintifs de l'humanité ?

Tout sembloit préparer l'Europe à profiter des avantages d'une révolution nouvelle. Le degré de perfection, que l'art nautique venoit de recevoir depuis l'invention de la Boussole, rendoit facile l'exécution des plus vastes projets. Il devoit étendre rapidement l'influence de la prospérité des Espagnols sur les autres Etats, en établissant des communications entre toutes les parties du monde & en ouvrant un champ immense aux combinaisons du commerce. Les vaisseaux désormais destinés à cingler en pleine mer & n'ayant plus gueres à redouter les bas-fonds ni les rochers des côtes, prirent une forme plus agile & plus alongée. Leur carêne plus aigüe ouvrit le sein des eaux à une plus grande profondeur; & en augmentant par une plus grande surface la résistance absolue du

fluide leur fit mieux porter la voile, permit de donner plus d'étendue à la voilure & de développement à la manœuvre, & d'aller plus près du vent. La force motrice, qui agit sur eux, s'étant accrue par cette nouvelle fabrique, engagea bientôt à augmenter leur capacité, & par une conséquence naturelle le poids de leur cargaison. Et, comme dans les solides semblables & homogenes, les surfaces s'accroissent dans un moindre rapport que les pesanteurs, le corps d'un vaisseau dût proportionellement à sa charge présenter une moindre surface à l'impétuosité des flots & des vents pendant la tempête, & être beaucoup plus rarement submergé par les coups de mer. Ainsi la navigation devint à la fois plus prompte, plus réguliere & plus sûre.

L'agriculture, qui peut seule animer le commerce & la navigation, & qui en reçoit à son tour une activité nouvelle, commençoit à prospérer dans quelques Royaumes de l'Europe. Déjà la France n'étoit plus cultivée que par des mains libres; & le tems n'étoit pas éloigné, où sous un Roi, pere de son peuple, elle devoit jouir d'une grande partie des avantages attachés à la fertilité naturelle de son sol. L'Angleterre goûtoit les douceurs de la paix,

depuis la journée où Richard avoit reçu le juste salaire de ses crimes en perdant la couronne & la vie. Henri VII, son successeur, élevé sur le trône plutôt par le sort des armes que par les droits du sang, faisoit oublier son usurpation par sa modération & sa sagesse & sur-tout par les encouragemens, qu'il donnoit à la culture des terres & aux arts qui en dépendent.

La politique des Souverains de l'Europe avoit déja brisé la plus grande partie des entraves pesantes & multipliées de l'anarchie féodale; & les Gouvernemens prenoient une marche plus active, plus uniforme & plus favorable à la tranquillité des peuples. En France, les Grands déja affoiblis au tems des Croisades par la ruine & l'extinction de plusieurs familles illustres, étoient bornés dans l'exercice de leur puissance par les progrès des Justices Royales, par l'abolition de la servitude & les prérogatives accordées aux peuples des villes. Ils n'avoient pu, sous le regne de Charles VII, s'opposer à l'établissement d'un corps de troupes réglées, qui fut toujours aux ordres du Monarque; & les Rois commençoient à exécuter par le seul mouvement de leur volonté des entreprises, qu'ils n'auroient pas même osé tenter, quand ils empruntoient toute leur force de ces fiers

vassaux, qui devoient les suivre à la guerre & qu'ils trouvoient si souvent rebelles. L'Infanterie, sous le nom de Francs-Archers, étoit entretenue dans son origine aux dépens des Communes de la campagne. Mais le fils de Charles VII, trop avisé pour ne point voir que ces troupes ne dépendoient pas assez immédiatement de sa volonté, les avoit prises à sa solde & avoit saisi cette occasion d'augmenter les tailles établies par son pere. Ainsi la puissance des Rois, étayée de la richesse & n'ayant plus de bornes déterminées, imprimoit partout la terreur & faisoit rentrer les plus audacieux dans le devoir. La révolution avoit été si rapide, que Louis XI avoit donné impunément à tous les Seigneurs des marques de sa haine & fait couler sur l'échaffaud le plus noble sang de France. Ce qui prouve encore plus l'ascendant de son pouvoir, c'est qu'il avoit pu sans se dégrader vivre familiérement avec des personnes du moyen état & en affecter les manieres, dans le dessein de faire mieux sentir aux Grands son aversion & son mépris. Car il est souvent plus facile de changer le gouvernement que les manieres, qui tiennent à l'esprit général d'une nation : & le mépris devoit être plus intolérable que l'injustice & la mort même, pour

des hommes jaloux de leurs prérogatives, accoutumés à trancher du Souverain & à se mesurer avec les Rois. Depuis cette époque, les Grands n'étoient plus ces redoutables émules de leur maître, qui se faisoient justice à la tête de leurs nombreux vassaux. Si sous des regnes moins vigoureux ils osoient remuer encore, ce n'étoit plus que des chefs de parti qui sous le nom méprisable de mécontens & sous le prétexte de réformer l'Etat excitoient les peuples à la révolte. A la vérité le monstre de la féodalité parut encore une fois renaître de ses cendres : furieux de ses blessures, il méditoit depuis long-tems l'instant favorable, pour assouvir sa vengeance. Il profita du progrès des nouvelles opinions & de la foiblesse des derniers Valois, pour s'armer du glaive terrible de la Religion & s'envelopper de son manteau vénérable. Mais la plûpart des hommes trop fameux, qui dans ces tems de trouble mirent en œuvre toutes les ressources du génie pour inventer des crimes & faire gémir la patrie, périrent sur les champs de bataille ou par des assassinats. Le plus grand des Henris vint prendre d'une main ferme les rênes du Gouvernement : après lui, Richelieu abbattit toutes les têtes de l'hydre qui oserent encore se montrer, & l'on n'en vit plus reparoître.

En Angleterre, Henri VII portoit à la haute Nobleſſe des coups d'autant plus ſûrs, qu'ils étoient cachés ſous le voile de la modération & de l'amour du bien public. En faiſant proſpérer ſon peuple, en lui accordant un grand nombre de prérogatives, il s'en faiſoit un rempart contre les entrepriſes des Grands. Henri VIII, ſon ſucceſſeur, regarda les prérogatives du peuple comme ces machines, que l'on élevoit pour battre en ruine les murs d'une place & qu'on détruiſoit enſuite, quand la place étoit priſe; & il devint ainſi le plus abſolu des Monarques. Heureuſe l'Angleterre, ſi ce Roi n'eût pas fait connoître le pouvoir arbitraire par ſes abus les plus révoltans, & s'il n'eût pas excellé dans l'art des Nérons comme dans celui de la Politique ! Heureuſe ſur-tout, ſi par une vanité puérile & ignoble, il n'eût pas cherché à ſe diſtinguer dans des diſputes Théologiques, qui ſémerent dans les trois Royaumes les germes de tant de troubles & de forfaits ! Mais il falloit ſans doute que la puiſſance du peuple Anglois naquit du choc des opinions religieuſes : il falloit que le glorieux édifice de ſa liberté s'éleva du ſein du carnage & fut cimenté par le ſang de ſes fondateurs.

Les Grands d'Eſpagne étoient dépouillés du

dangereux pouvoir de troubler l'Etat, à la fin du regne de Ferdinand & d'Isabelle. L'Inquisition, ce tribunal si odieux & si funeste, avoit au moins servi à leur imprimer la terreur. C'étoit un instrument sûr & sacré entre les mains d'un despote, pour perdre infailliblement ses plus redoutables ennemis. Cette invention de Moines fanatiques & avides de sang, en conservant l'unité de la croyance, procura à toute l'Espagne l'avantage d'empêcher l'anarchie féodale de se réproduire, comme en France, sous le prétexte de défendre les intérêts de la Religion. L'Hermandad, que les villes avoient d'abord instituée pour entretenir le bon ordre & se mettre à l'abri de l'oppression des Nobles, étoit alors maintenue & disciplinée par les Rois. Ce corps de troupes toujours subsistant étoit aux ordres du Souverain, sans être à la charge du trésor public : il tenoit lieu à Isabelle & à Ferdinand des Francs-Archers établis en France par Charles VII ; & il étoit devenu le plus ferme soutien de l'autorité Royale. La réunion à la Couronne des trois grandes Maîtrises de Saint-Jacques, de Calatrava & d'Alcantara, avoit diminué l'opulence & le crédit de la Noblesse ; & ces dignités importantes augmentoient la puissance des Rois

par les revenus qui y étoient attachés, & par les graces sans nombre qu'elles leur donnoient à répandre.

Isabelle avoit établi des Justices Royales pour protéger le peuple contre les Nobles & fait démolir un grand nombre de Châteaux forts. Elle avoit privé les Seigneurs les plus qualifiés de la prérogative de se faire accompagner par des Gardes & leur avoit interdit le privilége de se faire justice par la voie des armes : elle étoit rentrée dans les domaines détachés de la Couronne par les prodigalités de Henri IV. La même révolution s'opéroit en Arragon & en Catalogne, & tous ces heureux changemens n'excitoient aucun trouble. Les fiers Espagnols étoient eux-mêmes surpris de leur docilité. Il n'étoit plus ce tems où les Catalans disoient à leur Souverain dans son palais : *Ce n'est pas vous, mais nos loix, qui doivent décider du sort de votre fils* (*). Il n'étoit plus ce tems où les Grands de la Castille déposoient insolemment leur Roi, en élevant sur un théatre sa statue revêtue de toutes les

(*) Telles sont les paroles que l'Archevêque de Tarragone adressa, en 1461, à Jean II, Roi d'Arragon & de Catalogne & pere de Ferdinand.

marques de la Royauté, en la dépouillant successivement de tous ces attributs sacrés, & en chargeant le Monarque d'imprécations & d'insultes (*). Si en Arragon le grand Justicier, à la tête des Ricos-Ombres, disoit encore au Roi, en recevant son serment : *Nous qui valons autant que toi, nous te faisons Roi, à condition que tu maintiendras nos libertés; sinon, non :* ce n'étoit plus qu'une vaine formule à laquelle on n'attachoit aucune valeur (**).

(*) C'est ainsi que Henri IV, Roi de Castille, fut traité par ses sujets, en 1465.

(**) Le grand Justicier recevoit sur un trône élevé le serment du Roi, qui étoit à genoux & la tête nue. Tandis que le Souverain prononçoit le serment dans cette posture humiliante, le grand Justicier lui tenoit une épée nue sur la poitrine & lui répondoit par les fieres paroles que l'on vient de rapporter. Cette formule fut établie au tems même de la fondation du Royaume d'Arragon, vers le commencement du onzieme siecle. Pierre *du Poignard* avoit obtenu l'abolition de cette Loi, en accordant d'autres privileges aux Arragonois, & il s'étoit percé la main avec son poignard, pour l'effacer de son sang royal. Mais on la rétablit dans les regnes suivans, & elle ne fut abolie sans retour que dans le tems, où les Souverains abaisserent les Grands & les forcerent à l'obeissance. Pendant la minorité du dernier des Rois Autrichiens, lorsque la Reine Mere faisoit dire par son Fils aux Grands qui venoient lui faire la cour, *défendez-moi, je suis innocent*, les Arragonois oserent sommer le jeune Roi de venir à Sarragosse prêter le serment ordinaire. Mais la Cour signifia, pour toute réponse, que l'on traiteroit comme rebelle quiconque renouvelleroit une demande aussi insolente.

On touchoit à l'époque où le Monarque ôteroit & redonneroit à son gré le droit si cher à tous les Grands d'Espagne de se couvrir en sa présence (*); distinction puérile en elle-même, mais plus difficile à détruire, que le privilége d'avoir des Gardes & des Châteaux forts; parce qu'elle tenoit davantage à la fierté nationale. Toutes les dignités, tous les pouvoirs, tous les honneurs étoient venus se perdre dans l'autorité du

(*) Quand l'Archiduc Philippe vint prendre possession du Royaume de Castille, à la mort d'Isabelle, il ôta aux Grands d'Espagne le droit de se couvrir devant lui, pour complaire aux Seigneurs Flamands, qui étoient choqués d'une telle distinction. Il avoit promis de rétablir cette prérogative après le départ des Flamands, mais il oublia ses promesses; & il est probable que, s'il avoit régné long-tems, il auroit aboli entiérement cette coutume. On prétend aussi qu'il avoit formé le dessein de détruire l'Inquisition. L'humanité auroit moins gémi sans doute de voir les Grands d'Espagne condamnés à rester nue tête à perpétuité, que d'entendre les cris des nombreuses victimes dévorées par les flammes, dans les Auto-da-Fé, depuis Philippe I jusqu'à nos jours.

Au couronnement de Charles-Quint, les Grands d'Espagne furent encore privés du droit de se couvrir, à cause des Princes de l'Empire & des Electeurs. Ensuite cette prérogative, qui s'étendoit à tous les Gentilshommes titrés, fut restrainte par Charles-Quint aux principaux Seigneurs. Philippe II affectoit envers les Grands beaucoup plus de hauteur que Charles-Quint. Il dit un jour au Duc d'Albe, qui étoit entré dans son cabinet, sans y être introduit : *une telle hardiesse mériteroit la hache.*

du Souverain; & si les chefs de la Noblesse avoient encore conservé quelques foibles restes de leurs anciennes prérogatives, ils ne brilloient plus que d'un éclat emprunté & toujours subordonné à la majesté du trône.

Non seulement, à l'époque de la découverte du Nouveau Monde, les principaux Monarques de l'Europe occidentale avoient détruit ou affoibli tous les obstacles intérieurs, qui pouvoient s'opposer au développement de leur puissance; mais par des alliances, des successions, des acquisitions, des conquêtes & des usurpations, ils avoient donné à leurs Etats la forme & l'étendue les plus propres à maintenir la paix & à déployer tous leurs moyens de prospérité sans se nuire mutuellement. Ferdinand étoit prêt de s'emparer de la Navarre; & les Souverains d'Espagne devenoient maîtres de toute la Péninsule, à l'exception du Portugal. Les richesses & les domaines immenses, que les Portugais acquéroient en Asie par les armes, les négociations & le commerce, donnoient à leur petit Royaume l'importance d'un grand Etat. Depuis près de deux siecles, le Dauphiné étoit uni à la France par la donation de Hombert. Charles VII, en affermissant la couronne sur sa tête & en dépouillant les Anglois de toutes leurs conquêtes

& de tous les grands fiefs, qu'ils possédoient dans le continent, avoit réduit ces vassaux redoutables au seul territoire de Calais. Louis XI avoit acheté le Roussillon de Jean II, Roi d'Arragon (*) : il avoit acquis la Provence par le testament de Charles d'Anjou ; & sous le vain prétexte du droit de réversion à la Couronne, il avoit pris la Bourgogne à la fille de Charles le Téméraire. La Bretagne venoit d'être rangée parmi les provinces de la France par le mariage de Charles VIII avec la fille du dernier Duc François II (**) : de sorte qu'à l'exception des Pays-Bas, nos Rois possédoient deja tous les domaines compris entre les deux mers, les Pyrennées, les Alpes & le Rhin. Les

---

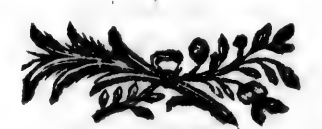
(*) On est fâché de voir que Charles VIII rendit cette Province à Ferdinand, sans même exiger les trois cent mille écus, que Louis XI avoit donnés à Jean II ; & que cette singuliere restitution ait été faite pour engager Ferdinand à ne pas troubler le Monarque François dans les conquêtes qu'il projettoit de faire en Italie : conquêtes brillantes & rapides, mais qui se perdirent plus rapidement encore, après beaucoup de dépenses & d'effusion de sang.

(**) La Bretagne ne fut légalement unie à la Couronne que sous François I, en 1532. Mais depuis le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, cette Province ne sortit pas des mains des Rois de France ; puisque Louis XII épousa cette Princesse, veuve de Charles, & qu'il en eut deux filles, dont l'aînée épousa François I.

Anglois, relégués dans leur Isle, ne s'épuisoient plus, comme autrefois, pour se maintenir dans leurs possessions du continent, qui avoient fourni sans cesse de nouveaux prétextes de guerre. Chaque Royaume de l'Europe occidentale sembloit ainsi renfermé dans les bornes, qui leur étoient prescrites par la nature même.

Le sceptre étoit par-tout dans des mains capables d'en soutenir le poids; & les Princes qui régnoient alors, ainsi que leurs successeurs, mériterent tous, sinon l'amour, du moins l'admiration de l'univers. Les trois regnes consécutifs de Ferdinand, de Charles-Quint & de Philippe II, à peu près égaux en durée, occuperent un espace de cent vingt-quatre ans, & devoient suffire pour assurer à l'Espagne un bonheur solide, s'ils avoient été autant remplis d'événemens utiles que de faits mémorables. Jean II régnoit en Portugal & se montroit digne par ses vertus & ses talens de commander à la nation la plus active & la plus avide de gloire, qu'il y eut alors sur le globe. Ce Prince immortel eut pour successeur Emmanuel & Jean III, qui ne lui céderent ni en sagesse ni en grandeur d'ame, & qui posséderent comme lui l'art d'inspirer à leurs sujets la passion des belles choses & le goût des plus hautes entreprises. Un Roi généreux &

formé à l'école du malheur étoit prêt à monter ſur le trône des François, dont il devoit être le pere & l'idole; & il fut ſuivi de François I, l'émule de Charles-Quint. Les Anglois oublioient les querelles ſanglantes des Maiſons d'Yorck & de Lancaſtre, à l'ombre des vertus modeſtes, des loix ſages & de la prudence conſommée de Henri VII: & ſon fils, ce Henri VIII qu'on doit haïr comme un tyran farouche, tint ſouvent la balance entre deux des plus fiers rivaux qui euſſent jamais brillé ſur la ſcene du monde, & fixa ſouvent les deſtins de l'Europe entiere par ſa puiſſance, ſes qualités ſéduiſantes & ſon génie. Que de grands Rois! que de mains habiles occupées à la fois à diriger l'activité des peuples! Que de moyens puiſſans pour faire ſervir à l'avantage & au bonheur du genre-humain, & ſurtout des nations de l'Europe, la révolution opérée par la découverte de l'Amérique!



VI.

La Découverte de l'Amérique fut-elle utile à l'Europe ?

Lorsque les principes de la nutrition ne ſont point élaborés graduellement par les organes deſtinés à cet uſage ; & qu'engendrés par une cauſe étrangere ils abondent ſubitement au centre de l'activité du corps humain, ils y excitent une fermentation violente, un délire funeſte qui diſſipe bientôt les forces & fait tomber tous les membres dans l'accablement & la langueur. Tel eſt l'effet des richeſſes accumulées tout-à-coup à la tête du corps politique, ſans être produites par l'agriculture, le commerce & les arts, qui ſont les organes de la conſervation des Empires. Au lieu de répandre dans les provinces l'abondance & la vigueur, elles les énervent & les déſolent. En ſe concentrant dans la Capitale & à la Cour, elles y établiſſent des foyers de déſordre & de corruption, qui attirent des extrémités les plus

éloignées tous les principes de la vie & de l'activité générale. C'est ainsi que Rome, chargée tout-à-coup des dépouilles de l'univers, vit successivement tomber tous ses membres en lambeaux, & devint en peu de tems la honte du genre-humain & la proie des barbares. Ainsi l'Espagne enrichie en un moment de tous les trésors du Nouveau Monde, & croyant dans son ivresse pouvoir aspirer à la monarchie universelle, sentit bientôt s'affoiblir tous les ressorts de sa puissance; & retombée au dessous d'elle-même, se vit au bout d'un siecle le jouet des nations qu'elle avoit épouvantées.

Les Espagnols éblouis par l'éclat de l'or de Montézume & des Incas, enorgueillis de la vaste étendue de leur Empire, sur lequel le soleil ne se couchoit plus, se crurent destinés à jouir de toutes les délices, au sein d'une oisiveté superbe. Non seulement ils dédaignerent de défricher les terres conquises en Amérique, ils négligerent la culture des riches campagnes de l'Andalousie & de la Grenade. Leurs mains nobles & victorieuses abandonnerent le travail & les arts à des mains flétries par l'esclavage: leur ame généreuse & grande n'auroit pas voulu descendre aux détails du commerce, qui étoit alors le partage des Juifs & des Maurisques, de ces

hommes dévoués aux flammes de l'Inquifition & à l'infamie. Chacun voulut donc prendre part aux précieufes dépouilles du Nouveau Monde, afin de fe livrer enfuite aux charmes du repos; & les émigrations fe multiplierent. Le pere de famille s'arracha des bras de fes enfans & d'une époufe chérie, pour aller puifer à la fource de toutes les richeffes. Le jeune homme, l'unique foutien de la vieilleffe de fes parens, eut le courage de réfifter à leurs larmes & s'éloigna dans l'efpoir d'un retour glorieux & prochain. Combien de vœux fuperflus & de projets malheureux! Combien de pertes douloureufes pour l'humanité! La plûpart de ces avanturiers avides périffoient par les dangers d'une longue navigation, par l'ardeur & l'infalubrité du climat, par le libertinage & tous les maux qu'il traîne à fa fuite, & fur-tout par le chagrin de voir s'évanouir les illufions décévantes, qui leur avoient fait paffer les mers. Ainfi les provinces de l'Efpagne commencerent à s'épuifer d'hommes, fans repeupler les déferts de l'Amérique.

La perte de tant d'infortunés, qui trouverent la mort, au lieu des richeffes qu'ils étoient allé chercher parmi des écueils fi multipliés, fut encore un des moindres dommages, qu'éprouva la Métropole. Il eût mieux valu fans doute

qu'aucun de ces voyageurs ne revit sa patrie ; que d'y venir répandre la contagion. Ne parlons point de ce levain funeste, dont les Européens n'avoient point encore connu les atteintes avant d'avoir porté leurs pas dans le Nouveau Monde. Quoique cette maladie terrible ait paru d'abord menacer le genre-humain de corrompre & de dessécher toutes les sources de la vie, quoique ses ravages suffisent peut-être seuls pour contrebalancer tous les avantages de la découverte de l'Amérique ; ne nous prévalons pas d'un moyen trop victorieux, mais qui doit rester enseveli dans le silence. Ne découvrons point une plaie, qui afflige & fait rougir la nature & jettons un voile sur la honte de l'humanité. C'est sur-tout par la contagion des vices, & par la nouvelle direction imprimée à la circulation des richesses & au reste de l'activité nationale, que les Castillans échappés aux dangers des voyages furent nuisibles à leur patrie.

Ces heureux avanturiers avoient été les auteurs ou les témoins de l'oppression des Indiens, de l'esclavage des Negres, de tous les outrages faits à l'humanité dans le Nouveau Monde. Ils devoient donc en rapporter une ame dure, un profond mépris pour la qualité d'homme, & cet orgueil exclusif, qui fit bientôt croire à

l'Eſpagnol que tous les autres peuples étoient nés pour ſervir d'inſtrumens à ſon bonheur & de jouets à ſes caprices. C'eſt au ſein de l'injuſtice qu'ils avoient puiſé les tréſors, qui leur attiroient l'hommage de la multitude & l'envie des Seigneurs les plus qualifiés; & l'on dédaigna de plus en plus tous les autres moyens de parvenir à la fortune. Les Grands ne mirent plus de bornes à leurs diſſipations, dans l'eſpérance d'obtenir au Nouveau Monde des emplois, qui flattoient leur orgueil & les élevoient en peu d'années au comble de l'opulence: & ils revenoient enſuite en Europe étaler un luxe, qui acheva de tout perdre. Le luxe devint d'autant plus fatal à l'Eſpagne, ſes effets furent d'autant plus rapides, que par une ſingularité peut-être unique dans l'Hiſtoire il produiſit d'abord l'engourdiſſement & la léthargie, au lieu d'exciter l'induſtrie & les arts d'agrément. Ainſi ce fléau ne rencontra aucun des correctifs, qui en moderent les ravages; il il ne fut balancé par aucun des reflets, qui, dans les grands Empires, ſuſpendent ou ralentiſſent ſon action.

Toute la population des campagnes ſe précipita dans les villes de l'Eſpagne & de l'Amérique, non pour y cultiver les ſciences ou y

exercer des métiers utiles, mais pour y fuir les nœuds du mariage & suivre des penchans dépravés, pour s'ensévelir dans les cloîtres & en profaner la pureté, pour se vouer auprès des gens riches à une servitude oisive & arrogante, pour languir dans une paresse dédaigneuse & se perdre dans le plus honteux abandon de soi-même. La plus nombreuse partie d'une nation si fiere & si noble ne fut bientôt plus composée que de Moines (*), de mandians & de valets (**). Les générations s'éteignirent avec une telle rapidité, que dans le cours d'un siecle & demi, qui comprend les regnes les plus glorieux de la Monarchie, la population de la Péninsule tomba de vingt millions à huit,

---

(*) Vers le milieu du dix-septieme siecle, il y avoit 840 couvens dans l'Amérique Espagnole seule. Philippe III remarquoit dans une Lettre adressée au Vice-Roi du Pérou en 1620, que le terrein des couvens de Lima étoit plus étendu que le reste de la Ville. Les habitans de Mexico présenterent une requête au Roi Philippe IV, en 1644, pour le prier de défendre l'établissement de nouveaux Couvens, vû qu'ils posséderoient bientôt tous les domaines du pays.

(**) Le faste des grandes Maisons étoit si excessif & le goût de la fainéantise si général dans le peuple, que chaque Seigneur entretenoit deux à trois cens domestiques.

& fut par conséquent diminuée des trois cinquiemes (*). Ce fut en vain qu'une main habile s'offrit pour guérir une plaie si effrayante. En vain le génie d'Olivarès voulut-il entreprendre de rendre la vie à ce grand corps, en faisant refluer les hommes & les richesses vers les vraies sources de l'abondance. Tous ses efforts pour modérer le luxe ne servirent qu'à le rendre plus actif & plus ruineux. Ses loix pour éloigner les hommes riches du séjour de la Cour & des grandes Villes furent éludées de mille manieres. Le goût de la débauche & de la fainéantise resta plus fort que tous les encouragemens donnés à la multiplication des mariages. Et les étrangers, qu'on invitoit à la culture des terres, étoient plus repoussés par la terreur de l'Inquisition & par la hauteur outrageante des Espagnols qu'ils n'étoient attirés par les

(*) Je dois observer, qu'il ne faut pas attribuer ce décroissement de population à la seule découverte de l'Amérique ; puisque le massacre des Grenadins à la fin du quinzieme siecle, l'expulsion des Juifs en 1492, & celle des Maurisques en 1610, ont privé l'Espagne de près de deux millions d'hommes. Mais malgré cette considération, on peut encore assurer que la seule cause, dont nous développons les effets, coûte à l'Espagne plus de la moitié de sa population. Aucune nation moderne de l'Europe n'a éprouvé un fléau aussi funeste.

promesses magnifiques d'un Gouvernement orageux.

La nation qui possédoit toutes les mines du Mexique & du Pérou, & qui puisa en peu d'années dans le Nouveau Monde beaucoup plus de métaux précieux, qu'il n'y en avoit auparavant dans l'Europe entiere, devint tout-à-coup une des plus pauvres de l'univers. Ce phénomene politique, si étonnant pour le vulgaire, n'est que l'effet naturel des causes, qui ont agi sur l'Espagne, à l'époque de la découverte de l'Amérique.

Notre imagination est frappée de ces monceaux d'or & d'argent, que *la Flotte* & *les Galions* rapportoient en tribut dans les ports de Séville & de Cadix; & nous nous appercevons à peine des richesses réproduites chaque année dans un Royaume qui nourrit vingt millions d'habitans: parce qu'elles sont dispersées sur une surface immense & que la plus grande partie se consomme sur les lieux même qui les ont fait naître. Cependant tout le numéraire, que la Métropole tiroit annuellement de ses colonies, ne pouvoit entrer en comparaison avec la réproduction totale de son territoire : il en formoit tout au plus la dixieme partie, même au commencement de la révolution, dans les tems

où les denrées de la Métropole étoient au plus vil prix (*).

(*) Voici les faits & les calculs, qui me font croire que cette suppofition approche de la réalité.

1°. La quantité d'or & d'argent apportée en Efpagne, fous les yeux du Gouvernement, depuis la découverte jufqu'à nos jours eft fuivant Robertfon, année commune, de 90 millions de livres tournois, en fe fervant de la divifion du Marc établie actuellement en France.

On fe tromperoit fans doute fi l'on penfoit que cette fomme annuelle étoit plus forte au commencement de la révolution. Car les plus riches mines ne furent découvertes qu'un demi-fiecle après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue : puifque celles du Potofe le furent en 1545, & celles de Zacatecas les plus abondantes du Mexique, en 1548. En général les mines du Mexique & du Pérou, ne furent recherchées & exploitées, qu'après qu'on eut diffipé les dépouilles des naturels du pays. Celles de Saint-Domingue furent mifes en activité au tems même de la découverte: Herrera, toujours porté à l'exagération, prétend, qu'à l'époque de la mort d'Ifabelle, ces mines produifoient 400 mille marcs d'or par an, ce qui feroit 300 millions de notre monnoie. Mais elles furent bientôt épuifées, ainfi que la race des Infulaires qu'on y enféveliffoit.

D'ailleurs, les dépouilles des Caciques de cette Ifle & le fruit des rapines & des concuffions de Bovadilla, fucceffeur & bourreau de Chriftophe Colomb, furent englouties avec lui dans les flots. Les peuples du Mexique jetterent dans les fleuves & dans les lacs une grande partie de leurs métaux précieux ; & les Efpagnols furent bien éloignés de voir réalifer les efpérances, qu'ils avoient conçues de la richeffe de cet Empire. Le plus grand butin qui ait enrichi

Dun autre côté, ſi l'on raſſemble ſous un ſeul point de vue toutes les cauſes de

---

les vainqueurs du Nouveau-Monde eſt celui que firent les Pizarres à la priſe de Cuſco. Tous les Hiſtoriens s'accordent pour aſſurer qu'il ſurpaſſa la rançon d'Atahualpa, qu'on peut évaluer à 50 millions. Mais une grande partie de ces richeſſes fut diſſipée par les avanturiers qui les avoient envahies, ou employées à bâtir Lima, & il n'en eſt parvenu qu'une petite quantité dans les ports de la Métropole. Ce qui prouve d'une maniere ſenſible qu'au commencement de la révolution, il n'arrivoit pas en Eſpagne des ſommes ſi conſidérables que par la ſuite, c'eſt qu'en 1534 les richeſſes que Ferdinand Pizarrre apporta à Madrid exciterent l'étonnement & l'admiration ſur tout ſon paſſage, & lui mériterent l'accueil le plus diſtingué à la Cour de Charles-Quint. Cependant ces richeſſes, dont le Roi ne devoit avoir qu'une petite partie, ne montoit ſelon Herrera qu'à 654,700 peſos d'or, qui équivalent à peu près au même nombre de livres ſterling du tems actuel, & en outre à 59,400 marcs d'argent, qui valent 3,225,420 livres tournois de notre monnoie. Il paroît que ces deux ſommes forment toute la partie des dépouilles des Incas, qui arriva dans les ports de la Métropole. Nous n'affoiblirons donc point les élémens du calcul en ſuppoſant que dès le commencement, la ſomme annuelle que l'Eſpagne retiroit de ſes colonies étoit égale à celle qu'elle a dû retirer, année commune, depuis la révolution juſqu'à nos jours. Ainſi nous évalurons cette ſomme à. . . . . . 90 millions.

2°. Une partie du produit des mines ne payoit pas le quint du Roi & circuloit en fraude dans le commerce. Les Auteurs Eſpagnols prétendent que cette ſeconde partie égaloit au moins celle qui étoit légalement monnoyée; mais on peut les ſoupçonner en

---

90 millions.

dégradation, qui frapperent à la fois sur l'agriculture; si l'on se rappelle que les richesses

---

Ci-contre. . . . . . 90 millions.

cela d'exagération & ils n'ont aucune base fixe pour asseoir leur calcul sur cet objet. Cependant nous admettrons leur supposition, pour ne point affoiblir les données du problême. Nous observerons seulement que la plus grande partie de cet argent soustrait à la vigilance du Gouvernement servoit à alimenter le commerce interlope & prenoit directement la route des ports étrangers. Nous ne supposerons donc rien au-dessous de la réalité, en évaluant à 45 millions la partie de cet article qui arrivoit dans les ports de la Métropole. . . . . 45 millions.

L'Auteur des Recherches sur le Commerce discute cet objet profondément & conclut qu'on a fait monter beaucoup trop haut les sommes apportées en fraude en Europe. En comprenant même celles, qui ont pris directemement la route des ports étrangers, il ne fait monter la somme totale de l'or & de l'argent fournis par l'Amérique en 283 ans, qu'à 6 milliards 422 millions de piastres fortes; ce qui revient à 34 milliards 874 millions 700 mille liv. tournois. Il s'ensuit, qu'année commune, il n'est entré dans tous le ports de l'Eupe e' semble que 123 millions 232 livres environ. Par conséquent, en supposant qu'il est entré dans les seuls ports d'Espagne 135 millions, année commune, on ne doit pas craindre d'affoiblir les élémens du calcul.

135 millions.

néceſſaires à l'entretien des avances furent détournées de leur deſtination pour fournir au

---

De l'autre part. . . . 135 millions.

3°. Il faut obſerver que la Métropole ne recevoit pas cette ſomme gratuitement & qu'elle nourriſſoit ſes colonies en échange. Suppoſons donc qu'en vertu du monopole elle ait toujours gagné 200 pour 100, il s'enſuit qu'elle donnoit 45 millions en productions de ſon ſol, pour recevoir 135 millions en argent. Il faut donc retrancher. . . . . 45 millions.

Et le profit annuel étoit. . . . . 90 millions.

4°. Au moment de la découverte de l'Amérique, le prix des denrées étoit à peu près le quart du prix actuel. En effet, ſous le regne de Charles VIII, le prix moyen du ſeptier de bled à Paris à été de 1 liv. 1 ſol 10 deniers, à peu près. Mais le marc d'argent étoit alors diviſé en 11 liv. 8 ſols, tandis qne la diviſion actuelle eſt de 54 liv. 6 ſols. Le prix moyen du ſeptier de bled ſous Charles VIII, évalué en monnoie actuelle étoit donc de 5 liv. 4 ſols environ, & par conſéquent le quart du prix actuel, qu'on peut ſuppoſer de 20 liv. année commune.

Ce prix moyen tomba même au cinquieme du prix actuel ſous Louis XII, qui régna 17 ans; puiſqu'il fut de 3 livres 16 ſols. Mais pendant celui de François I, qui dura 32 ans, le prix moyen s'éleva à 10 liv. 13 ſols. Si l'on établit un prix moyen ſur ces trois prix, en ayant égard à la durée de chaque regne & en obſervant que Charles VIII ne régna que 6 ans après la découverte, il en réſultera que le prix du ſeptier de bled a été, année commune,

90 millions.

luxe

luxe & aux dissipations des Grands, qu'une grande partie de la population abandonna les campagnes, que la plûpart des bras furent enchaînés par l'orgueil & la paresse, on comprendra facilement qu'en un petit nombre d'années la réproduction totale put décroître d'un dixieme. Alors il se seroit établi une balance exacte entre les profits de la Métropole sur les colonies & le

---

Ci-contre. . . . . 90 millions.

de 7 liv. 18 sols 9 deniers pendant les 55 ans, qui se sont écoulés depuis l'arrivée de Colomb en Amérique, jusqu'à la mort de François I, en 1547. Ce prix moyen est les deux cinquiemes du prix actuel. Par conséquent 90 millions dans ce demi-siecle équivalent à 225 millions dans le tems présent. . . . . . 225 millions.

Il faudroit donc supposer que la réproduction totale d'un Royaume, qui nourrit 20 millions d'habitans fut moindre que 2 milliards, 250 millions de notre monnoie actuelle, avec le prix actuel de nos denrées, pour que le profit annuel de l'Espagne sur ses colonies eût surpassé le dixieme de sa réproduction totale, pendant le demi siecle, qui a suivi la découverte du Nouveau-Monde. . . . . 2250 millions.

5°. Si l'on divise 2 milliards 250 millions de livres en 20 millions de parties, on trouvera pour résultat 112 liv. 10 sols. Or il n'est pas possible que la dépense moyenne & personnelle de chaque individu soit par an moindre que 112 liv. 10 sols, en supposant la division actuelle du marc d'argent & le prix actuel des denrées. Cette somme ne donneroit a dépenser par jour que 6 sols 2 deniers.

décroissement des richesses renaissantes dans le sein de la nation : & le Royaume se seroit maintenu dans le même degré d'opulence, si ces deux causes opposées fussent restées constantes. Mais l'impulsion donnée à la machine politique étoit trop forte, pour qu'elle se remit ainsi en équilibre ; & les principes de dégradation reçurent chaque année de nouveaux degrès d'accroissement, tandis que la cause de prospérité s'altéroit en sens contraire.

Quand on cesse de confier le même fonds de richesses au sein de la terre, il est encore fertilisé en partie par l'effet des anciennes avances : il ne se ferme que graduellement & devient d'autant plus avare, qu'on s'éloigne davantage du moment de la révolution. Cette progression s'accélere & devient très-rapide,

---

D'où il suit qu'à la premiere époque, après la conquête du Nouveau Monde, dans le tems même où les denrées étoient au plus vil prix, le profit annuel de l'Espagne sur ses colonies ne pouvoit surpasser le dixieme de sa réproduction totale.

Je n'ai présenté ici que des apperçus, & je ne prétends pas garantir l'exactitude rigoureuse des données que j'ai supposées. Mais je crois m'être approché des vrais résultats, autant que la matiere le comporte, & qu'il est nécessaire pour les faire servir de base à mes raisonnemens.

si elle est long-tems prolongée, & sur-tout si les vices politiques qui détournent le cours naturel des richesses prennent successivement une nouvelle énergie. C'est ce que l'Espagne n'a point cessé d'éprouver depuis la premiere époque de sa dégradation, jusqu'à la fin de la race des Rois Autrichiens. Cet orgueil, qui retenoit captifs tous les principes de l'activité nationale, parut, à chaque période, plus vain & plus exalté; cette paresse, qui engourdissoit tous les ressorts de l'industrie, devint universelle & ne fut éveillée ni par les triomphes de la nation ni par ses défaites: ce luxe, qui attiroit à son foyer les richesses & les bras destinés à féconder la terre, profitoit de la misere même pour étendre son empire & ses ravages.

Parmi les divers peuples, qui, par leur réunion, composoient alors la Monarchie Espagnole, les seuls Maurisques conservoient encore l'amour du travail. Eux seuls étoient restés fideles à la nature & subsistoient des fruits de l'agriculture, du commerce & des arts: eux seuls pouvoient un jour essuyer les larmes de la patrie & ranimer ses forces presque éteintes. Philippe III, poussé par un fanatisme imbécile & cruel, se priva tout-à-coup de cette unique ressource en proscrivant un million de sujets si utiles,

qui porterent en Afrique & en Asie leurs richesses, leur industrie & la haine du nom Espagnol. Isabelle sembloit lui en avoir donné l'exemple, en expulsant les Juifs de ses Etats. Mais la Monarchie étoit dans sa vigueur sous le regne d'Isabelle, & cette Princesse habile vouloit lui donner une nouvelle vie, en obligeant les Castillans de cultiver eux-mêmes les arts & le commerce déja trop dédaignés. L'insensé Philippe III ne suivit que le zele aveugle & farouche des Inquisiteurs: il agit comme un malade épuisé, qui se feroit ouvrir les veines.

Les trésors de l'Amérique, loin de s'accroître & de balancer les pertes de l'agriculture & du commerce intérieur, perdirent eux-mêmes insensiblement une partie de leur valeur par l'abondance du numéraire, & par l'augmentation du prix des marchandises, qui en est la suite. Avant l'abdication de Charles-Quint, les prix étoient déja plus que doublés (*), & ils s'accrurent successivement sous chaque regne. Il eût donc fallu importer annuellement en Espagne

(*) Le prix moyen du septier de bled, qui étoit de 5 liv. 4 sols, sous Charles VIII, monta sous Henri II à 13 liv. 8 sols. Cet accroissement est dans un rapport un peu plus fort que celui de 2 à 5.

une quantité de métaux plus que double, pour qu'elle eût continué de représenter la même richesse. La découverte de mines plus abondantes ne pouvoit suppléer que foiblement à cette diminution de valeur : parce que d'autres mines s'épuisoient & qu'on étoit forcé d'en abandonner un grand nombre, qui, avec un égal produit de matieres précieuses, ne fournissoient plus le même profit, à cause du renchérissement de la main-d'œuvre nécessité par celui des denrées.

D'ailleurs, il n'auroit pas suffi de faire croître la quantité du numéraire importé, à raison de la diminution de sa valeur, pour qu'il procurât à l'Espagne un avantage constant, il falloit encore qu'il fût également appliqué à l'utilité publique. Car c'est en vain que l'on accumuleroit des monceaux d'or dans le sein d'une nation, s'ils ne devoient pas être échangés pour des productions utiles, ni servir à la subsistance des hommes. Mais quel étoit l'emploi de ces sommes énormes apportées chaque année en triomphe dans les ports de la Métropole? Elles alimentoient un luxe toujours plus avide de vaines jouissances : elles attiroient en abondance les précieuses bagatelles de l'Inde & fournissoient des hochets de toute espece à la

moleſſe & à l'orgueil : elles ne ſortoient des mains des Concuſſionnaires & des Monopoleurs, que pour ſ. diſſiper en futilités, ou pour enrichir les nations étrangeres; elles n'avoient d'influence ſur les campagnes que pour y porter la corruption & en arracher les cultivateurs.

Que dirai-je de la part que les Rois s'étoient arrogée dans ces richeſſes ? Servit-elle à ſoulager leurs ſujets du fardeau des impôts, à conſoler les peuples & à ranimer l'activité nationale ? Servit-elle à ouvrir des débouchés au commerce, à rendre les manufactures floriſſantes & à faire naître de nouvelles branches d'induſtrie ? Servit-elle à élever à la gloire de la nation des monumens durables ? Hélas ! elle enfla le cœur de ces Monarques ; elle les enivra d'orgueil & d'ambition ; elle les berça du vain eſpoir de tout envahir. Aucun Souverain n'avoit encore raſſemblé dans ſes mains tant de moyens de puiſſance, & ils crurent que l'univers devoit appartenir à celui qui en poſſédoit les tréſors. Les Rois d'Eſpagne ne mettant donc plus de bornes à leurs prétentions ni à leurs deſirs, porterent dans toute l'Europe l'inquiétude & la terreur. Toutes les nations menacées d'un joug odieux s'ébranlerent, & la guerre s'alluma pour ne plus s'éteindre.

La ſucceſſion de la Maiſon de Bourgogne, en procurant à la Monarchie des Provinces étrangeres, fourniſſoit ſans ceſſe des prétextes à des querelles ſanglantes & ruineuſes. Les peuples de ces provinces accoutumés depuis long-tems au gouvernement paternel & modéré de leurs anciens maîtres, ne purent ſupporter la domination d'un deſpote éloigné, fier de ſes richeſſes & de ſa puiſſance; & la diſcorde civile vint mêler ſes flambeaux à ceux de la guerre nationale. Il fallut entretenir des armées nombreuſes, pour contenir & combattre les ſujets rebelles & pour ſoutenir le choc des nations rivales. Il fallut mettre en mer des flottes formidables, pour faire reſpecter le pavillon Eſpagnol dans les quatre parties du monde. Mais comment la population, arrêtée dans ſa ſource par tant d'autres cauſes, auroit-elle pu fournir à une telle conſommation d'hommes? On ſe vit contraint de ſoudoyer des troupes étrangeres, que l'on incorporoit dans ces vieilles Bandes Caſtillannes, ſi renommées auparavant pour leur diſcipline, leur valeur & leurs exploits. Ces mercenaires toujours mécontens introduiſirent dans les armées l'eſprit d'inſubordination & de révolte, & altérerent inſenſiblement le courage & la fidélité des milices

nationales. Ainsi l'or du Perou corrompit de toutes les manieres les ressorts de la puissance publique.

Cet or fatal, fruit de tant de crimes, servoit dans les mains des Rois d'Espagne à acheter des espions & des traîtres, à fomenter des haines parmi les nations, & à les déchirer par des guerres civiles. Il étoit prodigué à des courtisans avides, qui n'avoient d'autres titres en leur faveur, que leur audace & leur importunité (*). Il nourrissoit une multitude d'Officiers inutiles, qui servoient bien plus à dévorer la substance de l'Etat & à flatter l'orgueil du Monarque qu'à relever l'éclat du trône & la gloire de la nation. Les Favoris & les Ministres, peu satisfaits des profusions du Souverain, vendirent les emplois & les magistratures du Mexique & du Pérou & se firent chérement payer le noble privilége d'opprimer & de dépouiller les colonies. Le monopole de ces riches

(*) Les Flamands, qui accompagnerent Philippe I, profiterent de leur séjour en Espagne, pour prendre leur part dans les dépouilles de l'Amérique. Ceux de la suite de Charles-Quint, à son avenement au trône, en firent de même. Mais les profusions de ces deux Princes envers leurs Favoris, furent effacées par les dissipations de toute espece, qui signalerent le regne foible & malheureux de Philippe III.

contrées fut mis à l'enchere (*) ; & le commerce, resserré dans les mains d'un petit nombre d'hommes opulens, devint en quelque sorte étranger à la Métropole. Il n'épancha point son urne pour fertiliser les campagnes : il la versa toute entiere dans le sein des autres nations & ne produisit aucun fruit, ou n'engendra que des effets funestes.

Loin donc que les richesses arrivées chaque année de l'Amérique fussent employées à réparer les pertes de l'Agriculture, elles en accéléroient encore la dégradation : & la plus grande misere ne tarda point à se faire sentir & à percer de toutes parts, à travers les dehors brillans, qui en imposoient à l'univers. Les troupes mal payées, même dans les tems où l'Espagne jettoit le plus grand éclat, se soulevoient & par leur défection faisoient échouer les plus belles entreprises. Les provinces étonnées d'être soumises à des impôts vexatoires & inconnus depuis l'origine de la Monarchie, arboroient l'étendard de la révolte & de la liberté.

(*) Le Marquis de Serralvo fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne, pour obtenir d'Olivarès & de ses créatures, la prolongation du monopole du sel & d'autres priviléges de commerce.

Le Souverain lui-même manquoit honteusement à ses engagemens les plus sacrés. Philippe II, ce politique si profond, dont le génie étendu parcouroit toutes les branches de l'administration, dont l'œil pénétrant ne laissoit échapper aucun détail, refusa de payer les intérêts des sommes, qu'on lui avoit prêtées, & fit à la face de l'univers une banqueroute trop fameuse, qui entraîna la ruine des créanciers de l'Etat & celle du crédit public. Ce Monarque des deux Indes, ce fier despote, qui envahit le Portugal & comptoit dans son ivresse l'Angleterre & la France parmi les provinces de son Empire, se vit contraint d'aliéner des domaines en Italie pour cent millions de ducats, & laissa en mourant son Royaume tributaire des Gênois, par les arrérages des sommes énormes, qu'il devoit à ces Républicains (*). Qui le croiroit? L'or & l'argent devinrent si rares en Espagne,

(*) Il leur devoit 140 millions de ducats & leur faisoit 7 millions de ducats de rente. Il est vrai que ce tribut ne fut pas toujours payé bien exactement : les Génois s'emparoient quelquefois, à main armée, des vaisseaux Espagnols, pour se dédommager : mais ils étoient bientôt obligés d'en venir à un accommodement, pour ne pas perdre le principal avec les intérêts, & pour n'être pas dépouillés des terres, que la plûpart des grandes familles Génoises possédoient dans le Royaume de Naples.

que, pour y suppléer, Olivarès donna à la monnoie de billon une valeur presque égale à celle de l'argent & qu'il fit frapper des especes de cuivre, auxquelles il attacha une valeur idéale supérieure de plus d'un quart au prix réel de ce métal (*): foible & honteuse ressource, qui pour procurer au fisc un avantage passager, exposa au grand jour la misere publique & y mit bientôt le comble. Que pourrois-je ajouter encore pour marquer la détresse & l'épuisement des Finances? De ces flottes nombreuses & formidables, qui avoient donné à Philippe II l'empire des deux mers, il ne restoit plus à Charles II que huit vaisseaux délabrés. Ce dernier des Rois Autrichiens vendit tout, jusqu'à la Grandesse & les Vice-Royautés; & sous son regne déplorable, la Monarchie accablée de dettes, sans marine, sans crédit (**), &

(*) Ces especes perdoient 25 à 30 pour cent, quand on vouloit les échanger pour de l'or ou de l'argent. Cette opération dans les monnoies porta le dernier coup au crédit public. Peu de tems après, Olivarès, même en offrant un intérêt exorbitant, eut bien de la peine à remplir un emprunt de quelques millions, dont il avoit besoin pour troubler la France, & fournir le nerf de la guerre à Gaston, révolté contre Louis XIII.

(*) Pendant ce regne languissant, le trésor public empruntoit à 15 pour cent & ne trouvoit pas de prêteurs.

presque sans revenu, sembloit à chaque moment toucher à son dernier terme.

Toutes les sources de la richesse étoient à la fois épuisées. On étoit même alors souvent privé du produit des mines de l'Amérique. Ces trésors, qui avoient apporté tant de maux, manquerent au seul instant, où ils pouvoient être précieux & utiles en retardant la chûte de l'Etat: les Flibustiers, une poignée d'avanturiers, en arrêtoient insolemment le cours; & dans les vastes possessions de l'Espagne il ne se trouva pas un seul vengeur.

Qu'est donc devenue cette vertu guerriere, qui élevoit les Castillans au dessus de tous les peuples? Qu'est devenue cette constance à l'épreuve de tous les maux & de tous les périls, ce courage héroïque, qui leur a donné l'empire du Nouveau Monde? Où sont les vainqueurs des fiers Sarrasins? Où sont ces Bandes valeureuses, toujours précédées par la terreur & si souvent couronnées par la victoire? Eh quoi! la guerre n'a point cessé d'agiter la Monarchie depuis deux siecles, & les Espagnols exercés dans tant de combats laissent la patrie sans défense. Aucun Général, aucun homme de mer n'est-il donc sorti de l'école de ces grands Capitaines, qui ont répandu tant d'éclat sur les regnes

précédens, & qui ont donné dans l'art de vaincre des exemples si frappans & si glorieux ! Ombres de Gonsales, de Doria, de Leves, de Santa-Crux, de Dom-Juan, de Farnese, de Spinola, de Ferdinand d'Autriche (*), venez en foule pour réveiller la nation de sa léthargie ; venez

(*) Ce Prince est connu dans l'Histoire sous le nom de Cardinal Infant. Je n'ai pas prétendu faire ici l'énumération complette de tous les Grands Hommes de guerre, que l'Espagne a possédés, depuis Ferdinand V jusqu'à la fin du regne de Philippe IV. Je me contenterai de faire les remarques suivantes. Outre le fameux Gonsales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine sous Ferdinand, il y en eut un autre sous Philippe IV, qui fut un très-habile Général. André Doria étoit le plus graud Homme de mer du regne de Charles-Quint & il fut encore plus grand en donnant la liberté à Gênes, sa patrie, que par ses victoires sur Barberousse. Antoine de Leves étoit un des meilleurs Généraux de Charles-Quint. Sancta-Crux, vainqueur des François dans plusieurs batailles navalles, étoit le plus digne de commander les flottes de Philippe II : il mourut de douleur de ce que Philippe, impatient des retards, que des préparatifs immenses mettoient au départ de la fameuse flotte l'*invincible* lui dit : *vous répondez fort mal à la confiance que j'ai en vous* ; Voilà le prix de ses services.

Il y eut deux Dom Juan d'Autriche ; le premier étoit bâtard de Charles-Quint ; il gagna sous Philippe II la célebre bataille de Lepanthe, & mourut Gouverneur des Pays-Bas : le second étoit bâtard de Philippe IV, & fut le dernier des Grands Hommes de l'Espagne sous les Rois Autrichiens. Alexandre Farnese fut successeur du premier Dom Juan dans le Gouvernement des Pays-Bas, & il est plus connu sous le nom de Duc de Parme. Il y eut deux Spinola sous le regne de Philippe III : ils étoient freres, l'un étoit grand Homme de mer & l'autre grand Général de terre.

ſoutenir le ſceptre prêt à tomber des mains du foible Charles II. Que votre voix redoutable retentiſſe dans le cœur de ſes Sujets & leur enſeigne encore le chemin de l'honneur ! Que dis-je ? La rénommée répete en vain aux deux extrémités du monde & vos noms & vos exploits ; la nation, qu'ils ont illuſtrée, en conſerve à peine la mémoire. Ah ! détournez plutôt les yeux de votre ingrate patrie : ne ſoyez point témoins de la honte, où elle eſt deſcendue. En vain pendant ce regne malheureux déploirez-vous vos drapeaux au milieu d'elle ; quels guerriers viendroient ſe ranger autour de vous ? Se préſenteroit-il un ſeul ſoldat digne de marcher ſur vos traces (*) ?

L'Eſpagne avoit perdu à la fois ſa population, ſa force & toute ſa vertu. Tandis que la Suede brilloit encore de quelques rayons de la gloire qu'elle avoit acquiſe ſous les loix du grand Guſtave, tandis que Louis XIV étonnoit l'Europe par ſa politique autant que par l'éclat de ſes armes ; tandis que la Hollande attiroit dans ſes ports les richeſſes des quatre parties

(*) Les reſtes des vieilles Bandes Eſpagnoles & toute la gloire de la nation avoient été enſevelis, pendant le regne de Philippe IV, dans les lignes de Rocroi & dans les plaines de Lens.

du monde ; tandis que l'Angleterre élevoit l'édifice de sa liberté sur la ruine des Stuarts, & qu'elle faisoit jaillir de toutes parts les sources de cette fortune prodigieuse, qui lui donna l'empire de l'océan ; Charles ne put trouver un seul homme d'Etat dans toute l'étendue de ses domaines : il ne put recueillir aucune étincelle du génie d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, de Philippe II & d'Olivarès. Ainsi le vaisseau de la Monarchie, sans pilote & sans gouvernail, erroit parmi les écueils & n'opposoit que des flancs entrouverts à la furie des flots & des vents : il eut été mille fois englouti ou brisé, si la politique jalouse des nations étrangeres n'eût retardé le moment d'en partager les débris.

Les ames dégradées & perdues dans l'oisiveté ne sentoient plus l'aiguillon de cette curiosité active, qui nous anime dans la recherche du vrai. L'amour du merveilleux, ce noble enthousiasme qui inspiroit autrefois aux Espagnols des conceptions fortes & sublimes, ne les échauffoit plus ; & leurs idées rampantes & communes ne sortoient pas du cercle étroit, qu'une vanité froide & puérile avoit tracé autour d'eux. Les cœurs glacés par l'orgueil, abbatus par la misere ou flétris par la mollesse avoient perdu

jusqu'au sentiment des beautés de la nature: ils n'éprouvoient plus cet attrait puissant & enchanteur, qui nous fait chérir les arts & les chefs-d'œuvres du génie. Alors le plus beau jour luisoit sur la France : des grands Hommes dans tous les genres formoient l'auguste cortége d'un Roi couvert de gloire & embellissoient sa vie par des productions immortelles. L'éclat de ce jour fortuné sembloit devoir éclairer toute l'Europe. Il répandoit sur-tout en Allemagne & en Angleterre les lumieres & le goût des recherches & préparoit les découvertes fécondes de Leibnitz & de Newton. La seule Espagne étoit enveloppée de ténebres : après une aurore assez brillante, elle étoit replongée dans la nuit. Il semble que pendant tout le regne de Charles II, aucun Espagnol n'ait eu le courage ni même le desir de lever la tête au-dessus des autres. Depuis la mort de Dom-Juan, jusqu'à la guerre de la succession, il n'y eut pas un homme, qui fit honneur à son espece & qui mérite d'être nommé. Les Ouvrages des Caldérons, des Lopès & des Cervantes n'avoient plus de charmes & n'enflammoient plus l'imagination de la jeunesse : & ce peuple superbe & dédaigneux, qui ne vouloit rien voir de grand que lui-même, fouloit aux

pieds

pieds ſes propres richeſſes, ſans en connoître le prix.

Ce n'eſt point l'Inquiſition ſeule, qui a pu produire une telle décadence. Quoique les torches du fanatiſme ne ſoient gueres propres à allumer la flamme du génie, l'Eſpagne poſſédoit pluſieurs grands Hommes dans les tems mêmes, où ce tribunal étoit le plus redoutable. Quand l'Inquiſition étoit le principal inſtrument des perfidies & des cruautés du fils ingrat de Charles-Quint, quand elle faiſoit trembler Philippe III juſque dans ſon palais, les ſciences & les arts jettoient le plus grand éclat, & ils ne s'éclipſerent que vers la fin du regne de Philippe IV. C'eſt aux cauſes générales, qui ont appauvri & dépeuplé l'Eſpagne, qu'il faut remonter pour reconnoître la ſource & juger des progrès de la dégradation des ames.

Ce ſeroit auſſi à tort que l'on regarderoit la foibleſſe des trois ſucceſſeurs de Philippe II, comme la cauſe des malheurs de la nation. Le honteux oubli de la gloire, le lâche abandon où ces Princes vécurent, étoient au contraire l'effet de l'ivreſſe nationale & de l'altération des mœurs publiques. Les mêmes cauſes, qui retenoient captive l'activité des ſujets, avoient endormi le Monarque ſur ſon trône. D'ailleurs

Olivarès tint pendant vingt-deux ans les rênes de la Monarchie & ne les laissa point flotter au hasard. Aucun Ministre ne fut plus avide de gloire & ne déploya plus d'habileté pour inventer de nouvelles ressources & mettre en œuvre tous les moyens, que les circonstances pouvoient offrir. Il vit l'accablement du corps politique & ne négligea rien pour ranimer ses forces abbatues. Il voulut mettre la hache à la racine du mal : mais ses coups redoublés furent impuissans. La violence des causes de destruction triomphoit de tous les remedes : elles renaissoient avec plus de vigueur sous la main qui s'efforçoit de les détruire. Ce ne fut qu'après avoir épuisé en vain tous les moyens de rendre à l'Etat son ancienne splendeur, que ce digne émule de Richelieu devint un tyran. Il souleva la Catalogne par des exactions, il perdit le Portugal; parce qu'il se vit contraint de ne plus respecter les privileges de ces deux Royaumes & d'y lever des subsides ruineux, pour soutenir les guerres interminables, où les malheurs des tems & la politique des regnes précédens l'avoient engagé.

Si la puissance réelle de la Monarchie eût répondu à l'appareil imposant, qu'elle étaloit aux yeux des nations sous les premiers Rois

Autrichiens, sa décadence auroit-elle été si rapide ? Un bon Roi ne meurt pas tout entier : du fond de son tombeau, il regne sur la postérité de ses sujets & son génie étend encore ses aîles protectrices sur la nation, qu'il a rendu florissante & heureuse. Ainsi l'influence du gouvernement paternel de Louis XII soutenoit la France contre l'ambition de Charles-Quint & les prodigalités de François I : ainsi l'administration admirable de Sully, malgré la foiblesse du successeur de Henri IV, & les dissipations de deux minorités, préparoit le siecle de Louis XIV. Pourquoi donc, après trois regnes si longs & si glorieux, l'Espagne se vit-elle tout-à-coup menacée d'une chûte prochaine ? C'est qu'au milieu de ses triomphes & de ses prospérités apparentes, c'est qu'au sein d'une gloire trompeuse, elle fut frappée du coup mortel.

A la fin du regne de Philippe II, les vraies sources de l'abondance étoient déja taries & la circulation des richesses avoit abandonné sans retour les canaux, qui sont destinés par la nature à porter la vie dans tous les membres d'un Etat. Alors tous les ressorts de cette vaste machine fatigués depuis si long-tems par les entreprises d'une politique avide & insatiable, tendus à l'excès par l'enflure de la puissance publique,

commençoient à tomber dans le relâchement & s'affaiſſoient de toutes parts pour ne plus jamais recouvrer leur ancienne énergie. Alors la jalouſie & la haine de toutes les nations de l'Europe étoient déja portées à leur comble. C'eſt à la conquête de l'Amérique & à l'orgueilleuſe ambition des Rois, qu'il faut attribuer l'origine de tant de guerres, qui ne furent ſuſpendues qu'à la paix des Pyrrhennées, & ne ceſſerent qu'à l'extinction de toutes les forces de la Monarchie Eſpagnole.

Le Portugal donnoit en même tems à l'univers un exemple auſſi frappant de la vanité des richeſſes acquiſes par des conquêtes lointaines. Les trois regnes de Jean II, d'Emmanuel & de Jean III peuvent être comparés à ceux de Ferdinand, de Charles-Quint & de Philippe II, pour la hardieſſe des entrepriſes & les ſuccès glorieux, & ils furent ſuivis des mêmes déſaſtres & d'une décadence encore plus rapide. Jean III poſſédoit en Aſie des établiſſemens riches & immenſes & voyoit tout le commerce des grandes Indes entre les mains de ſes heureux ſujets. Il poſſédoit le Bréſil; & les Grands de ſon Royaume, qui en avoient reçu les terres en partage, s'enrichiſſoient chaque année des dépouilles de cette conquête. Jamais le Portugal n'avoit paru plus

floriſſant ni plus redoutable. Cependant une ſeule imprudence, une ſeule entrepriſe téméraire épuiſa tout-à-coup ce Royaume, & lui fit ſentir toute ſa foibleſſe. Après la malheureuſe expédition de Sébaſtien, où ce Prince ſi chéri de ſes ſujets perdit la couronne & la vie, les Portugais dégénérés tomberent dans l'indigence; & l'on vit bientôt s'évanouir les hautes deſtinées, où ils paroiſſoient devoir prétendre. On vit cette nation, auparavant ſi fiere & ſi active, languir ſous la main tremblante du Prêtre-Roi, manquer après ſa mort du courage néceſſaire pour placer la légitime héritiere ſur le trône, &, preſque ſans combattre, ſubir le joug odieux des Eſpagnols. Depuis cette époque fatale, le Portugal fut à peine compté parmi les puiſſances de l'Europe. Si dans des inſtans de calamité, l'amour de la patrie ſe fit ſentir au fond des cœurs, ſi l'eſprit national parut ſe ranimer & fit encore jaillir de vives étincelles, ce ne fut que quelques éclairs, qui brillerent par intervales dans une nuit longue & obſcure. Si ce Royaume profita de la foibleſſe & des malheurs de ſes tyrans pour ſecouer leur joug intolérable; s'il eut l'avantage d'affermir le ſceptre dans la Maiſon de Bragance, ce ne fut qu'en mendiant l'appui des puiſſances étrangeres

& que pour se mettre sous le joug du monopole Anglois, peut-être encore plus funeste que celui du despotisme.

Il seroit difficile d'apprécier avec exactitude la part que la conquête du Brésil dût avoir parmi les causes de la décadence du Portugal. Peut-être, indépendamment de cette conquête, les émigrations nécessaires pour former les nombreuses colonies des grandes Indes & la prodigieuse consommation d'hommes occasionnée par les naufrages, par de fréquentes épidémies & par des guerres vives & continuelles dans des contrées éloignées, auroient-elles suffi pour dépeupler les provinces d'un Etat si peu considérable. Peut-être ne falloit-il que les richesses, qui découloient des établissemens de l'Asie pour inspirer à la nation le goût d'un faste ruineux, pour annéantir l'agriculture & pour achever d'éteindre la population, en la précipitant des campagnes dans les villes. Peut-être les mœurs atroces & dépravées des vainqueurs du Malabar & de leur postérité auroient-elles assez influé sur les mœurs de la Métropole pour abbattre tous les courages & dégrader toutes les ames. On ne doit donc considérer ici les conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde, que comme une cause secondaire & subordonnée, qui

accéléra la chûte d'un Empire déja ſur ſon déclin. Elles comblerent les malheurs publics, en augmentant les émigrations, en rendant plus exceſſive l'ivreſſe nationale & l'inégalité des fortunes, & en général en donnant plus d'énergie aux principes de corruption, qui infectoient déja la maſſe de l'Etat.

Il y eut une différence remarquable entre les effets que les établiſſemens de ce peuple & les colonies Eſpagnoles produiſirent ſur leur Métropole reſpective. Les richeſſes ſorties de Saint-Domingue, du Mexique & du Pérou, engendrerent en Eſpagne un engourdiſſement ſubit & général; parce qu'elles conſiſtoient uniquement en métaux précieux & que les raviſſeurs de ces tréſors, certains de les échanger ſans peine pour les productions des autres peuples, pouvoient en jouir dans le ſein de la molleſſe & de l'oiſiveté. Mais les richeſſes des grandes Indes & du Bréſil n'éteignirent pas tout-à-coup l'activité des Portugais. C'étoit des marchandiſes & des productions, qui devoient être façonnées, tranſportées & vendues pour procurer à la nation toutes les jouiſſances, qu'elle pouvoit s'en promettre. Des débris de l'agriculture, il s'éleva des manufactures dans les grandes villes: on remarqua plus d'agitation dans les

ports : & ce peuple affoibli par tant de triomphes & de défaites n'étoit pas encore privé de toute industrie, lors même qu'il succomboit sous la verge de fer du despote Espagnol.

Cette circonstance devoit suspendre la chûte du Portugal & elle l'auroit en effet rendu beaucoup plus lente que celle de l'Espagne, si les premieres entreprises de ces deux nations avoient été dans le même rapport avec le degré de leur puissance. Mais tandis que l'Espagne donnoit des fers à l'Amérique par les mains de quelques avanturiers, qui avoient fait eux-mêmes les frais de l'armement, le Portugal, qui lui étoit si inférieur en richesses & en population, couvroit de ses vaisseaux les mers de l'Afrique & des Indes & sacrifioit beaucoup d'hommes pour subjuguer les belliqueux habitans du Brésil. Le Nouveau Monde ne coûta presque rien à l'Espagne; il ne lui fut fatal que par ses trésors & ses présens perfides. La conquête de l'Inde & du Brésil épuisa le Portugal & lui ôta jusqu'à la faculté de goûter les fruits, qu'il en auroit pu recueillir. Cet avantage étoit réservé à la Hollande.

Les peuples des Pays-Bas furent d'abord les victimes de la découverte du Nouveau Monde. Qui peut ignorer l'usage que l'Espagne

fit des trésors du Potosi pour accabler ses provinces étrangeres du poids de son orgueil & de sa tyrannie ? Qui est-ce qui n'a pas appris dès son enfance à frissonner d'horreur au seul nom de Granvelle & de l'infâme Duc d'Albe, les dignes Ministres des vengeances, du zele farouche & hypocrite du fils de Charles-Quint ? Mais quand le ressort de la liberté, comprimé à l'excès eût réjailli avec fureur contre la main qui le tenoit captif; quand du milieu des marais de la Hollande, rougis de sang & souillés de crimes, l'humanité eût levé un front serein ; les richesses des deux Indes attirées par une activité infatigable y apporterent bientôt l'abondance & la prospérité. Elles consolerent les nouveaux Républicains de tous les maux, qu'elles leur avoient causés, & les éleverent en peu d'années à un degré de puissance, qui étonna toute l'Europe. C'est un objet digne des méditations du Philosophe, que de découvrir comment cet or, qui fut un principe si actif de destruction dans une vaste Monarchie, devint une source inépuisable de vigueur dans un petit Etat.

La Hollande éleva l'édifice de sa liberté, du sein des allarmes & d'une pauvreté honorable, dans un terrein arraché par une heureuse

induſtrie aux domaines l'Océan. Réduite aux ſeuls produits de ſes pâturages & de la pêche du hareng, elle auroit langui dans une éternelle enfance & ſeroit bientôt devenue la proie d'un nouveau tyran, ſi ſes habitans n'euſſent été animés du deſir de réparer par le commerce les torts d'une nature ingrate & avare. Mais ceux, qui avoient ſu oppoſer des digues à la fureur des flots & briſer les fers de la tyrannie, furent indignés des barrieres étroites qui les renfermoient & ſe hâterent de les franchir. On vit bientôt ſortir des ports de la République, non point de ces flottes formidables, qui vomiſſent la foudre & ravagent le monde, mais une multitude prodigieuſe de vaiſſeaux marchands, deſtinés à diſtribuer la richeſſe dans toute l'Europe. Les Hollandois tranſportoient les marchandiſes des Indes, de Lisbonne, qui en étoit l'entrepôt général, dans toutes les mers de nos contrées, juſques au fond de la Baltique. Leur économie & leur frugalité leur donnerent tant d'avantages dans ce négoce, que ni les villes Anſéatiques ni les Républiques d'Italie ne purent ſoutenir avec eux la concurrence; & ils devinrent bientôt les ſeuls facteurs de toutes les nations. Les profits de ces tranſports, quoique modérés, formerent par leur

multiplicité une ſource de richeſſes très-abondante ; ils ſe diſtribuerent dans toutes les branches de l'Etat par la multitude d'agens employés à la conſtruction & à l'approviſionnement des navires : loin de faire naître un vain orgueil, une pareſſe dédaigneuſe, un faſte ruineux & corrupteur ; ils inſpiroient l'amour du travail, la ſimplicité des mœurs & la modération dans toutes les jouiſſances de la vie. Ainſi la navigation tint lieu d'agriculture ; & ce peuple, en prenant ſa part dans les productions de toutes les contrées de l'Europe, la diſtribuoit dans ſon ſein de la maniere la plus propre à favoriſer la population & à augmenter la félicité publique.

Quand Philippe II eut uſurpé le Portugal, les Hollandois, exclus des ports de ce Royaume, virent tout-à-coup leur activité enchaînée : mais cet obſtacle ne ſervit bientôt, qu'à la rendre plus entreprenante ; & en lui imprimant une direction nouvelle, il lui ouvrit un champ plus vaſte & lui prépara de plus heureux développemens. Alors les Hollandois, ayant armé en courſe leurs plus forts bâtimens, prirent le parti d'intercepter les rapports des colonies avec la Métropole & d'arrêter au paſſage les richeſſes des deux Indes. Les ſuccès ſurpaſſerent

les eſpérances : ils furent d'autant plus rapides que la marine Eſpagnole étoit déja ſur ſon déclin, & que la politique du Conſeil de Madrid le portoit à négliger la défenſe des poſſeſſions Portugaiſes & même à ſe réjouir en ſecret de leurs pertes. Ce n'étoit plus les profits lents & médiocres d'un commerce de tranſport : c'étoit toutes les richeſſes du Bréſil & de l'Aſie, qui venoient en abondance dans les ports de la République, gratuitement & ſans être achetées par aucun objet d'échange. Ce qui mérite ſur-tout d'être obſervé, ces tréſors arrivoient & ſe diſtribuoient par une multitude innombrable de canaux divers ; & l'opulence, qui en réſulta, ne produiſit point le faſte ni une trop grande inégalité de fortunes. Non ſeulement l'aiſance fut générale ; mais elle ſe répandit ſur un grand nombre de nouveaux citoyens, actifs & induſtrieux, que les Etats voiſins, en proie à l'eſprit perſécuteur & aux guerres de Religion, ne ceſſoient de donner aux Provinces-Unies, qui étoient devenues l'aſyle de la liberté. Ainſi chaque nation de l'Europe étoit tributaire de la République & lui fourniſſoit ou des richeſſes ou des hommes.

Les forces maritimes de la Hollande s'accrurent prodigieuſement des débris de celles

de l'Espagne & du Portugal. Elle arracha ainsi des mains de ses anciens tyrans le sceptre des mers, & sans avoir fait de dépenses ruineuses, elle déploya un pavillon formidable aux yeux de l'Europe. Elle se vit alors en état de braver les loix séveres du monopole établi par l'Espagne sur les colonies du Nouveau Monde & fit sur toutes les côtes du Brésil, du Mexique & du Pérou un commerce interlope très-étendu & très-lucratif. Non contente d'arrêter dans leur cours les richesses des grandes Indes, elle conçut & exécuta le dessein hardi de s'emparer des sources mêmes de ces richesses. Elle devint conquérante; mais elle mit dans toutes ses entreprises cette activité soutenue & graduée, qui prépare sans effort les plus heureux succès. Son ambition ne prenoit l'essor que par le développement naturel de ses forces. On ne la vit point courir après une vaine gloire; & au milieu même de ses triomphes, elle ne perdit point de vue ses principes d'économie, ni le grand but de l'utilité publique. Elle eut sur-tout un soin extrême de ne point consommer ses propres habitans dans des tentitaves périlleuses. Une partie des riches dépouilles de l'Amérique servoit à soudoyer des troupes mercénaires & des matelots étrangers. L'Etat acquéroit de

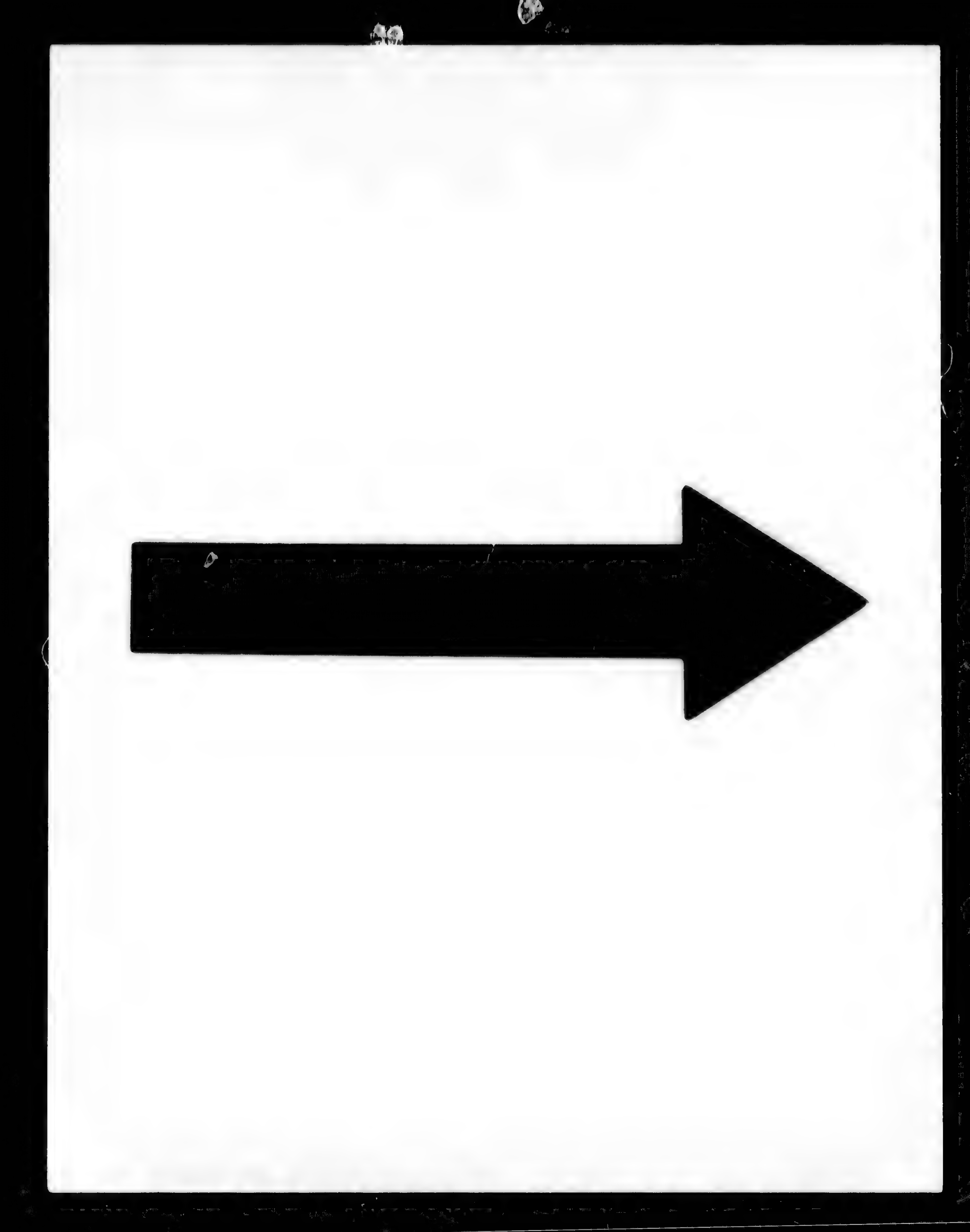
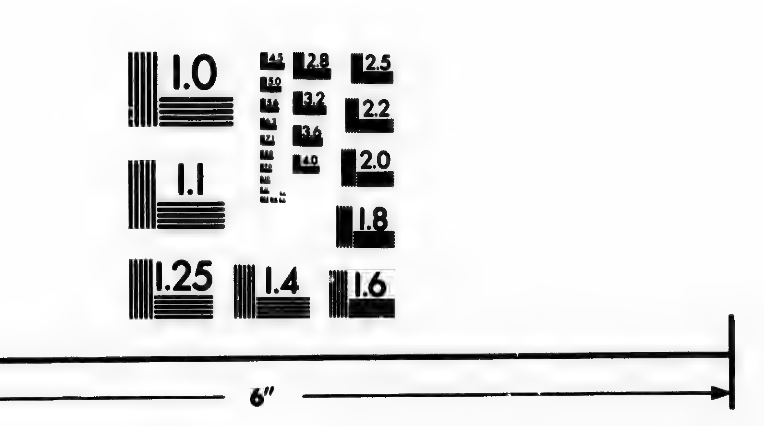


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

nouveaux domaines ſans diminuer ſa population ni l'aiſance de ſes ſujets; & les ramaux, qui ſortoient du tronc pour s'épanouir dans les Indes, loin d'altérer ſa vigueur, y faiſoient au contraire réfluer l'abondance & la vie. C'eſt ainſi que des conquêtes, qui avoient épuiſé le Portugal mirent le comble à l'opulence & à la proſpérité de la Hollande.

Cette République eſt peut-être le ſeul Etat, qui récueillit des avantages réels de la découverte de l'Amérique. Si nous jettons ſur l'Europe un coup-d'œil général, nous verrons que les principes corrupteurs, qui ont détruit la puiſſance Eſpagnole, ont répandu leur influence maligne ſur la plûpart des nations. Les armées nombreuſes entretenues avec l'or du Nouveau Monde, en portant l'épouvante du midi au nord, ont affermi l'empire de l'eſprit militaire. Elles ont fait croire à chaque peuple que ſa ſûreté, ſa force & ſa ſplendeur devoient ſe meſurer ſur le nombre ſeul de ſes ſoldats; & la gloire des armes de Charles-Quint fit prendre de nouvelles racines à ce préjugé barbare.

Qui pourroit évaluer les pertes, que les querelles de la Maiſon d'Autriche avec les autres nations de l'Europe ont cauſées à l'humanité,

les dépenſes d'hommes & d'argent qu'elles ont occaſionnées en Allemagne, en Angleterre & en France? Il fallut ſans ceſſe lever des armées & dépeupler les campagnes pour réſiſter à une Monarchie, qui ſembloit devoir tout envahir & qui ne laiſſoit reſpirer le monde par intervales qu'afin de l'ébranler par des ſecouſſes plus violentes. C'eſt ſur-tout depuis l'enflure de la puiſſance Eſpagnole, que les troupes nombreuſes ſont devenues le luxe principal des Rois de l'Europe & que par une aveugle rivalité ces corps ruineux ſe ſont accrus juſqu'à épuiſer, même au ſein de la paix, les nations les plus opulentes (*). De là naquit l'art ténébreux de la finance & celui des emprunts publics, que j'ai nommé ailleurs (**) *l'art d'opprimer les générations futures.*

(* Cet abus fut porté à ſon comble depuis le ſiecle de Louis XIV. On ne ſe contenta plus d'avoir des troupes ſur pied en tems de guerre : le redoutable appareil des combats ſe prolongea pendant la paix. A voir tant de bras toujours armés, à voir ces remparts toujours prêts à vomir la mort par tant de bouches, dans les tems mêmes, où les nations s'uniſſent par des Traités & ſe jurent une fidélité inaltérable, ne croiroit-on pas que l'état naturel des hommes eſt de s'entr'égorger?

(**) Diſcours *ſur le Luxe*, qui a remporté le Prix à l'Académie de Beſançon en 1783.

C'eſt depuis cette époque funeſte, que l'eſprit de conquête a pris une nouvelle force, & que les Rois plus jaloux de reculer les bornes de leurs domaines que de rendre leurs ſujets fortunés & puiſſants, ſe ſont ruinés à l'envi & ont dépeuplé leurs propres Etats pour régner ſur de nouveaux déſerts.

Chaque Empire a chancelé ſur ſes fondemens; & le ſceptre de la Monarchie univerſelle, en paſſant en apparence ſucceſſivement dans les mains des plus grands Rois de l'Europe, excitoit ſans ceſſe les commotions les plus dangereuſes & les plus effrayantes. Ce ſceptre fatal, fruit des tréſors & de l'ambition de Charles-Quint & de Philippe II, avoit cauſé tant d'allarmes que le vœu le plus ardent d'Henri IV étoit de le briſer entre les mains de leurs ſucceſſeurs, & qu'il deſtinoit à ce grand ouvrage toutes les épargnes de ſon regne.

A peine les nations commençoient-elles à ſe remettre de l'inquiétude & de l'épuiſement, où la branche aînée de la maiſon d'Autriche les avoit jettées, que la branche Allemande, enorgueillie du bonheur, des talens & des conquêtes de Ferdinand, ſon chef, renouvella toutes les craintes & répandit la terreur depuis le Volga juſqu'au Tibre. Alors l'Eſpagne, accablée par

de longs revers, prodiguoit encore les trésors de l'Amérique à l'heureux Ferdinand, & lui fournissoit les moyens d'entretenir cent cinquante mille hommes toujours prêts à désoler l'Europe. C'est ainsi que le fier Olivarès vengeoit les outrages faits par la fortune à la Majesté du Monarque des deux Indes, & que le maître des richesses du Pérou, malgré sa foiblesse & sa misere, étoit encore le fléau du monde.

Richelieu ne négligea rien pour détourner cet orage & il suscita dans tout le nord des ennemis à l'Empereur. La France se vit contrainte de suivre la politique ruineuse de sa rivale & de s'épuiser à son tour pour soudoyer les troupes de Gustave Adolphe. Ce conquérant superbe arracha bientôt des mains de Ferdinand & les lauriers de la victoire & le sceptre de cette Monarchie imaginaire, qui étoit l'effroi de tous les peuples. Mais il devint lui-même un objet d'épouvante pour ses propres alliés; & sans le coup mortel, qui l'arrêta dans le cours de ses triomphes, il n'eut rencontré aucun obstacle capable de s'opposer à ses vues ambitieuses & à son génie.

La mort de ce grand Homme ne rendit pas le calme à l'Europe. Bientôt Olivarès & Richelieu, las de ne plus faire la guerre que par les

bras des nations étrangeres, voulurent encore mesurer les forces des deux Monarchies, qu'ils gouvernoient ; & l'Espagne parut d'abord reprendre son ancien ascendant & devoir accabler la France. Le premier choc fut terrible, & se fit sentir jusqu'à Paris : l'intrépide Richelieu en trembla dans le palais de son maître. Mais le sein de l'Espagne, déchiré par ce dernier effort & en proie aux dissentions civiles, offrit aux François une vengeance facile & éclatante : la Maison d'Autriche fut enfin désabusée sans retour du fol espoir d'asservir l'Europe entiere sous ses loix. Louis XIV parut encore renouveller le chimérique projet de la Monarchie universelle. Qu'il en coûta cher à la France pour de vains triomphes & pour remplir le monde de frayeur & d'admiration !

Le sceptre des mers, qui eut une origine commune avec celui de la Monarchie universelle, & qui fut engendré comme lui par la puissance gigantesque de l'Espagne, produisit les mêmes tempêtes & les mêmes calamités. Il passa des mains de la Maison d'Autriche dans celles de la Hollande, qui se vit contrainte de le céder aux Anglois. Louis XIV parut un moment le ravir à ces fiers Insulaires, qui le reprirent avec audace pour ne le perdre que de nos jours :

& dans ces changemens divers, il fut toujours souillé du sang des hommes & ne cessa d'écraser ensemble & les vainqueurs & les vaincus.

Il faut l'avouer à la honte des nations ; graces aux trésors du Nouveau Monde, la politique étoit devenue insidieuse & basse ; & les plus puissans Monarques ne rougissoient point d'employer les plus lâches artifices pour nuire à leurs ennemis. Dévoilerai-je ici les intrigues sourdes & ténébreuses, les noires trahisons, les haines & les divisions intestines, qui ont été fomentées par l'or perfide des Espagnols ? Dirai-je que Philippe II mettoit toute son étude à semer la discorde, à soudoyer des traîtres & à distribuer des poignards aux assassins ? Dirai-je que ce Prince cruel & hypocrite dirigeoit dans l'ombre tous les ressorts, qui ont produit les massacres de la Saint-Barthelemi, & que, malgré son caractere grave & mélancolique, on le vit à cette occasion faire éclater les transports d'une joie insensée ? Dirai-je qu'a la mort de Gustave Adolphe on fit à Madrid des réjouissances publiques pour insulter aux mânes de ce Héros, & que pendant douze jours consécutifs Philippe IV assista sans pudeur à la représentation d'une

Tragédie burlesque & ignoble intitulée : *la mort du Roi de Suede ?*

Avec quelle profusion les richesses de l'Amérique furent-elles semées en France, pour y faire germer tous les malheurs & tous les attentats ! L'Espagne devint par ses trésors l'ame de nos guerres civiles & de toutes les conspirations qui éclaterent parmi nous pendant près de deux siecles. C'est elle, qui corrompit le cœur de Biron & qui soutint dans la révolte le Connetable de Bourbon, les Guises, le frere de Louis XIII & Condé. C'est son or, qui déchira le sein de l'Angleterre & qui ne cessa de troubler l'Irlande pendant le regne glorieux d'Elisabeth. Les Rois d'Epagne s'étoient persuadés qu'ils pouvoient acheter le monde avec leurs trésors, & tous les moyens de parvenir à ce but tant desiré sembloient leur être indifférens : il leur importoit peu d'employer le fer des soldats ou celui des traîtres ; le feu de la guerre, les tisons de la discorde ou les torches du fanatisme.

Richelieu ne dédaigna point d'abaisser son génie, jusqu'à imiter Olivarès dans sa politique perfide. Tandis que le Ministre Espagnol répandoit l'or à pleines mains pour trouver des

assassins, qui le délivrassent du nouveau Roi de Portugal, & pour soulever les sujets de Louis XIII; son rival prodiguoit les richesses de la France, pour perpétuer la guerre civile en Catalogne & pour faire renaître en Ecosse & en Angleterre ces divisions sanglantes, qui conduisirent par la suite Charles I sur l'échaffaud. Il sembloit qu'alors la générosité, la franchise & la grandeur d'ame fussent bannis du conseil des Rois. On ne savoit plus vaincre que par le crime, & chaque nation ne cherchoit plus son bonheur & sa prospérité que dans l'abaissement & la misere des nations voisines.

Vers ces tems malheureux, la France & l'Angleterre formoient des établissemens dans le nord de l'Amérique. Champlain avoit déja bâti Quebec : Baltimore jettoit les premiers fondemens du Maryland, & la Nouvelle Angleterre étoit alors dans son berceau. Peut-être allons-nous voir ces colonies dédommager les deux Métropoles des longs malheurs, que l'or du Mexique & du Pérou leur a fait éprouver. Peut-être les Etats de l'Europe enfin détrompés des illusions de la politique Espagnole, vont-ils recourir à des principes plus solides & plus conformes à la nature. Ces nouvelles contrées ne sont point fertiles en métaux précieux &

n'offrent point à l'avidité des Conquérans des trésors perfides & corrupteurs. Elles leur présentent des fourrures, des côtes poissonneuses, des terres immenses à défricher. Elles vont leur servir d'asyle contre la tyrannie de Richelieu & de Cromwel, & contre l'esprit de vertige, qui bouleverse l'Angleterre. Les Isles de l'Archipel Américain, la plûpart abandonnées ou dédaignées par les Espagnols, ouvrent encore un nouveau champ à l'activité des deux peuples. Un commerce sans bornes va s'élever à nos yeux : il va répandre sur l'Angleterre & la France des richesses toujours renaissantes & y faire revivre toutes les sources de l'abondance & de la prospérité. O vœu d'un cœur embrasé de l'amour de la Patrie & du genre-humain, ne serez-vous donc jamais rempli ? C'est donc en vain que je parcours tous les Etats, qui ont pris part à la conquête de l'Amérique. En vain à chaque point de vue, l'espérance vient-elle ranimer mon courage ; le doux spectacle du bonheur public que je cherche avec tant d'avidité & que je crois toujours entrevoir, fuit devant moi & s'évanouit comme une ombre légere.

Le Canada, cette contrée si vaste & si fertile sous un Ciel si pur, est devenu un champ de discorde, de carnage & de rapines, où le

ſang François n'a point ceſſé de couler, où les tréſors de la Monarchie on été s'enfouir pendant plus d'un ſiecle. En attiſant le feu de la guerre entre les naturels du pays, au lieu de l'éteindre, Champlain dévoua ſa colonie naiſſante à des querelles interminables avec des peuples braves & féroces. Cet incendie ne tarda pas à ſe communiquer aux colonies voiſines, & bientôt des démêlés de hordes ſauvages devinrent en quelque ſorte des guerres nationales entre la France & l'Angleterre. La traite des pelleteries fourniſſoit de fréquentes occaſions de rupture & d'hoſtilités. On répandoit toujours du ſang; & les Canadiens, plutôt ſoldats que cultivateurs, redemandoient ſans ceſſe de nouveaux ſecours à leur Métropole, ſans jamais lui payer aucun tribut. Heureuſes encore les deux nations rivales, quand ces débats lointains n'excitoient pas en Europe des commotions violentes! L'exploſion fut terrible vers le milieu de ce ſiecle. C'eſt des bords de l'Ohio & du fleuve Saint-Laurent, c'eſt des gorges des Apalaches que partirent les premieres étincelles de l'avant-derniere guerre, qui embraſa les quatre parties du monde & fut ſi fatale à la France. Que l'on vante maintenant les riches dépouilles du caſtor, de la martre & de l'hermine;

qu'on regrette les produits du commerce du gin-seng. Mais qu'on se rappelle en même tems tous les malheurs, que cette colonie turbulente attira sur sa Métropole, tous les sacrifices, qu'il fallut faire pour les besoins des habitans, pour les dépenses de souveraineté, & sur-tout pour répondre aux engagemens frauduleux, aux malversations inouies des préposés du Gouvernement. Qu'on se souvienne que pendant plusieurs années le Canada coûtoit au trésor public le revenu d'une des plus belles provinces du Royaume; & l'on bénira peut-être le moment, où cette vaste contrée passa sous la domination de nos fiers ennemis.

Que dirai-je de la Louisiane? Elle doit être à jamais célebre dans nos fastes, pour avoir donné naissance au systême, à ce monument éternel de démence & d'ivresse nationale. Peut-être, sans les mines fabuleuses de cette région, n'auroit-on pas trouvé sur la terre de pays propres à accréditer les mensonges de Law; & cet avanturier téméraire n'auroit-il pas fait partager à la nation son délire & ses projets insensés. Peut-être sans la découverte du Missisipi, la France n'auroit-elle pas eu à gémir des maux de toute espece, qui ont été la suite d'un bouleversement universel dans les fortunes;

& l'humanité n'auroit-elle pas eu à pleurer la perte de tant d'infortunés, qui ont péri dans le Biloxi, victimes d'une aveugle avarice & de la crédulité publique. Voilà donc tous les avantages, que nous avons retirés de la Louiſianne: elle a produit les billets de banque & dévoré les habitans que nous lui avons donnés. Il ſemble que toutes les illuſions funeſtes, toutes les eſpeces de délire, aient été attachées à la découverte du Nouveau Monde.

Si la France doit jamais eſpérer quelques biens de l'Amérique, elle les recevra des iſles qu'elle poſſede dans l'Archipel. La fertilité naturelle de leur ſol nous offre une quantité prodigieuſe d'objets d'échange, qui donnent de la valeur à nos denrées. C'eſt ſur-tout depuis la conquête des Antilles, que nous avons un commerce extérieur & que nous jouiſſons de tous les avantages, qu'un peuple agricole & maritime à la fois peut attendre de ſa poſition naturelle. Mais que nous ſommes loin d'avoir profité de ces avantages dans toute leur étendue !

Dans les premiers tems, nos Iſles languiſſantes & ſoumiſes à un monopole deſtructeur, qui ſe réproduiſoit ſous toutes les formes, ne pouvoient alimenter qu'un commerce très-borné, dont tous les profits paſſoient dans les mains

des étrangers par la contrebande. Après avoir été délivrées des compagnies exclusives, elles tomberent sous l'oppression de la finance, ce vampire qui s'attachoit alors à toutes les branches de la circulation des richesses pour en pomper la séve. Des droits exorbitans altéroient les rapports des colonies avec la Métropole : des prohibitions imaginées pour rendre plus facile la perception des droits, concentroient dans quelques ports toutes les opérations du commerce & l'empêchoient d'étendre son influence vivifiante sur les diverses provinces du Royaume. Le dirai-je ? La prospérité même de nos Isles & les richesses, qu'elles paroissoient verser dans le sein de la France, nous devenoient funestes, en excitant la jalousie d'un rival redoutable.

Les Antilles furent le principal foyer des querelles, qui diviserent la France & l'Angleterre depuis un demi-siecle. Ce sont autant de points, par lesquels ces deux puissances, qui ne peuvent plus s'entamer en Europe, ont cherché à se nuire & à s'entre-déchirer. Eh quoi ! Le chef-d'œuvre de la politique ancienne de nos Rois fut de reléguer l'Anglois dans son Isle & de lui ôter les moyens de pénétrer dans nos provinces. Falloit-il que nous eussions des domaines dans une autre Monde pour donner

encore prise à ses efforts ? Falloit-il aller chercher si loin des sujets de haine & de rivalité, des prétextes de guerre avec un peuple, qui depuis cinq siecles n'avoit presque point cessé de tourner ses armes contre nous ? Quelques soient les profits du commerce de nos isles, combien faut-il d'années pour nous indemniser des frais d'une seule campagne ? Si la politique des deux nations n'étoit point changée par le dernier Traité de paix, si, pour conserver ces possessions lointaines, il falloit toujours exprimer la substance des peuples & verser le sang des François, on ne devroit pas les regarder comme une source de richesses, mais plutôt comme une cause féconde de calamités (*).

Autrefois on combattoit pour la liberté, pour la patrie, pour la gloire, pour assouvir la passion des conquêtes. La guerre étoit le plus souvent l'effet du délire : mais au moins elle trouvoit une forte d'excuse dans la noblesse des motifs, dans la hauteur & la vaste étendue des projets.

(*) Il y a quelques années, un Publiciste comparoit nos Isles à une ferme, qui seroit brûlée tous les deux ou trois ans, & qu'on seroit obligé de rebâtir chaque fois. Il est clair qu'un tel bien, quelqu'en soit le revenu, seroit fort à charge, & que tout homme sage prendroit le parti d'en abandonner la propriété.

Maintenant, graces aux possessions des Européens dans l'Amérique, on fait des guerres de commerce. Ce sont des jeux, où les nations s'épuisent d'hommes & d'argent, risquent leur propre existence, dans l'espoir d'envahir une nouvelle branche de richesses souvent incertaine & précaire. Peuples insensés ! Et quel est donc le but, qui vous fait descendre avec tant de fracas dans ces arênes périlleuses, où toutes les chances sont contraires, où le vainqueur même doit bientôt pleurer son infortune & sa ruine ?

Les Anglois se sont montrés les plus ardens à courir ces hasards, & aucune nation n'a paru mieux prendre ses avantages, ni employer des moyens plus efficaces pour se rendre le sort favorable. Depuis Cromwel jusqu'à nos jours, ils ont mis toute leur ambition à s'emparer, à quelque prix que ce fut, de toutes les branches du commerce de l'univers. C'est dans cet esprit, que l'on dressa le fameux Acte de Navigation : & ce fut là le fondement de cette puissance colossalle, qui fit pendant quelques momens l'épouvante des autres peuples de l'Europe.

En vertu de cette loi célebre, tout le commerce des possessions Angloises dans les isles & dans le continent de l'Amérique, prit son cours

par la Métropole, & plusieurs ruisseaux vinrent encore se joindre à ce grand fleuve & en augmenter la majesté. Outre les rapports immenses, que l'Angleterre s'est ménagés par des établissemens considérables dans les grandes Indes, outre le monopole étrange, qu'elle exerce sur le Portugal, elle se créa un commerce interlope très-étendu sur toutes les côtes des colonies Espagnoles. Elle s'ouvrit des débouchés avantageux dans la Baltique & dans la mer du nord : elle envoya dans toutes les Echelles du Levant ses vaisseaux chargés des richesses du Nouveau Monde. Comme elle eut toujours pour maxime d'entretenir toutes ces rélations par ses seuls navires, sa marine marchande devint en peu de tems la plus florissante & la plus nombreuse, qui eut jamais paru sur les mers. Elle eut en abondance des matelots robustes, à l'épreuve du changement de climats, exercés à la manœuvre & accoutumés à braver les fureurs de l'Océan. Elle eut des hommes de mer, savans dans l'art de dompter cet élément terrible ; & le nombre de ses vaisseaux de haut-bord s'accrut à proportion du commerce immense, qu'il falloit protéger. Elle mit dans ses flottes toutes ses espérances, toute sa force & toute sa gloire. Ce peuple

ambitieux & fier se vit bientôt en état de tout entreprendre & de résister à toutes les puissances maritimes de l'Europe conjurées contre lui. Son pavillon déployé dans les quatre parties du monde annonçoit à toutes les nations du globe le Roi de la mer & l'arbitre du commerce universel.

Les Anglois jouissoient d'un grand avantage dans les parages des Antilles. C'étoit d'avoir, dans leurs colonies du nord, des vaisseaux, des matelots & des soldats acclimatés & toujours prêts à fondre sur les isles des nations rivales & à s'emparer de leurs flottes marchandes. On ne les accusera pas sans doute de n'avoir pas su se prévaloir d'un si précieux avantage. Cette seule correspondance de forces & de moyens, qui lioit ses domaines des deux mondes, sembloit lui assurer pour toujours le sceptre de l'Océan.

Quel est donc le résultat de ces vastes combinaisons de commerce, qui embrassoient l'univers entier? Que sont devenus ces trésors inépuisables, attirés dans la Tamise de toutes les régions de la terre? Où vint aboutir cet appareil formidable, qui portoit d'un pôle à l'autre la gloire & la terreur du nom Anglois? Pourquoi cette fiere nation se voit-elle tout-à-coup

déchue de ses espérances & dépouillée du diadême ? Elle n'a manqué ni d'activité, ni de courage, ni de citoyens dévoués, ni de braves défenseurs. Elle ne s'est point endormie sur ses trophées, ni amollie au sein de la victoire: elle n'a point eu à gémir sur de longs revers, ni sur un grand nombre de défaites. Quand ses entrailles se déchiroient, quand ses membres se séparoient du tronc, elle conservoit encore une contenance imposante & terrible : elle étonnoit encore le monde. Ce n'est qu'à sa politique orgueilleuse & mercantille, qu'elle doit attribuer tous ses malheurs : ils sont le fruit de l'enflure de sa puissance, de ses guerres de commerce, des succès même qui ont couronné ses entreprises.

Qui pourroit évaluer les sommes énormes, que lui ont coûtées les trois dernieres guerres? Elle s'est attirée la premiere par son commerce de contrebande, dans les colonies de l'Espagne. Elle n'a entrepris la seconde, que pour s'emparer seule de toute la traite des fourrures & pour mettre obstacle à la prospérité de nos Antilles, qui étoient depuis long-tems l'objet de sa jalousie. La troisieme, qui fut pour elle une source de tant d'amertume & de regrets, n'est qu'une suite nécessaire des dépenses & des

triomphes des deux précédentes. Celle des trois qui la couvrit de gloire, fit monter sa dette publique presque de deux milliards: & dans ce Traité de paix, à jamais célebre dans ses annales, où elle prescrivoit des loix avec tant de hauteur, elle dictoit elle-même l'arrêt, qui devoit la faire descendre du trône & lui arracher l'empire de la mer. Si à cette époque brillante, elle n'eût pas été aveuglée par son orgueil, n'auroit-elle pas senti l'épuisement de ses forces intérieures? Auroit-elle eu l'imprudence de provoquer par des conditions humiliantes la vengeance d'un ennemi, qui n'étoit abbattu que par les circonstances du moment & qui devoit bientôt recouvrer sa force & son courage? Si elle n'eût pas été écrasée sous le poids de sa dette publique, auroit-elle comblé la mesure de l'oppression envers ses colonies par des impôts arbitraires & intolérables? Si elle n'eût pas été dans un état désespéré, même après ses triomphes, se seroit-elle exposée à perdre son bras droit, ce bras qui lui assuroit la victoire, pour conserver le corps & lui redonner quelque vigueur?

Tels furent les principaux effets de la conquête du Nouveau Monde sur l'Europe en général. Elle fut une source inépuisable de calamités; & elle

elle influa, d'une maniere plus ou moins directe, sur tous les fléaux qui ravagerent depuis cette partie du globe. Elle prolongea l'empire des préjugés destructeurs & retarda peut-être de deux siecles les progrès des connoissances vraiment utiles au genre-humain. Elle devoit adoucir les mœurs des Européens & les porter à la bienfaisance; elle les rendit plus cruels & plus impitoyables. Elle devoit relever la dignité de l'homme & lui apprendre la noblesse de son origine; elle ne fit qu'enfler le cœur de quelques despotes & leur fournir de nouveaux moyens d'opprimer & d'avilir l'espece humaine. Elle devoit enrichir l'Europe; elle la couvrit de deuil & la rendit, en quelque sorte, déserte & misérable.

Quels biens pourroit-on mettre en opposition, pour contrebalancer tant de maux? Elle étendit sans doute le domaine des sciences & des arts en leur fournissant des matériaux & des instrumens & en ouvrant au génie une carriere plus vaste & plus brillante. Elle contribua surtout à perfectionner l'Histoire naturelle, la Botanique, la Géographie, la Navigation & l'Astronomie. Elle nous apporta le quinquina, ce tonique restaurateur, cet antidote si sûr contre la gangrêne & la putridité, ce remede universel

contre la plûpart des fievres intermittentes & surtout contre celles, qui sont accompagnées de la léthargie. Elle fit sortir le commerce de l'enfance & lui donna des aîles pour parcourir l'univers entier ; elle nous appella au partage de toutes les productions de la nature & nous procura des jouissances plus nombreuses & plus variées. Mais que tous ces présens nous ont coûté cher ! Quel homme sage devroit jamais les desirer à un tel prix ? Et d'ailleurs la plûpart de ces jouissances n'ont-elles pas plutôt irrité nos desirs & augmenté le nombre de nos besoins qu'elles n'ont contribué à n otre bonheur réel ?

Dirai-je que l'Amérique fournit des métaux précieux, des perles & des diamans, pour rehausser l'éclat de la beauté & la majesté du front des Rois ? Laissons aux Poëtes & aux Rhéteurs le soin de vanter ces frêles avantages, qui sont d'un poids si léger dans la balance du bonheur public. Le vrai Philosophe est bien éloigné sans doute d'interdire la parure aux femmes & de bannir de la ceinture de Vénus les graces & les jeux qu'elle récelle. La femme est la compagne de l'homme ; elle lui est donnée pour semer de fleurs le sentier pénible de la vie ; & ce seroit être l'ennemi du genre-humain, que

d'envier à ce ſexe les attraits qu'il a reçus en partage, & l'art plus ſéducteur encore d'étendre l'empire de ſes charmes. Mais la beauté ne peut-elle briller ſans le vain étalage de l'opulence; & les étincelles des diamans ne doivent-elles pas au contraire affoiblir ſon éclat? Ne craint-elle pas de ſe priver d'une partie de nos hommages, en les détournant ſur des objets, qui lui ſont étrangers? Pourquoi voudroit-elle toujours mêler l'idée importune de la richeſſe aux doux ſentimens, qu'elle inſpire ſans effort & ſans contrainte?

La pompe, qui accompagne les Rois, n'eſt pas devenue plus impoſante, depuis la découverte des diamans du Bréſil; & les pierres précieuſes de l'Aſie ſuffiſoient autrefois à l'ornement des têtes couronnées. D'ailleurs, quand on raſſembleroit plus facilement une grande quantité de ces richeſſes éblouiſſantes, elles exciteroient moins l'admiration du vulgaire: & l'orgueil perdroit davantage par la diminution de leur prix dans l'opinion publique, qu'il ne pourroit gagner par leur abondance. La vraie couronne d'un Roi n'emprunte rien des mines de Solempour ou du Bréſil; elle reçoit tout ſon éclat de l'amour & du bonheur des peuples. La tête d'un Monarque entouré de ſujets, qu'il rend

heureux par sa sagesse, est toujours assez resplendissante de gloire.

Doit-on ranger l'abondance des métaux précieux dans la classe des biens ou dans celle des maux, que nous a procurés l'Amérique? L'accroissement du numéraire, considéré en général, seroit de nul effet, s'il étoit également distribué sur toutes les nations de l'Europe. Il ne produiroit qu'un renchérissement universel des denrées: & même à cet égard, il engendreroit un mal, puisqu'en avilissant le gage des richesses, il altéreroit ses deux qualités utiles, qui sont de contenir le moindre volume possible & de pouvoir être facilement transporté. L'abondance des métaux monnoyés ne pourroit donc être avantageuse qu'aux seules nations, qui s'en procureroient une glus grande quantité relative: alors elle appauvriroit les autres Etats; elle troubleroit l'harmonie générale & seroit un véritable fléau pour le genre-humain.

D'ailleurs l'avantage n'est le plus souvent qu'illusoire, même pour les nations, qui paroissent le plus favorisées; & celles qui ont la plus grande part dans la distribution du produit des mines achetent bien cher un éclat trompeur & perfide. Je ne parle point ici des peuples, qui négligeroient leur agriculture, pour

s'occuper uniquement des moyens d'avoir une plus grande quantité d'or & d'argent. Il est clair qu'ils laisseroient échapper la réalité pour se saisir de l'ombre ; & l'exemple de l'Espagne est trop frappant pour ne pas dissiper tous les doutes à cet égard. Je ne parle point non plus d'une nation, qui vendroit beaucoup plus de denrées, qu'elle n'en acheteroit de l'étranger, dans la vue d'acquérir une grande masse de numéraire. C'étoit là le secret de la balance du commerce, dont on a fait tant de bruit en Angleterre & en France pendant quelques années. Mais pour en sentir l'illusion, il suffit de penser, qu'un Etat doit acquérir plus de force & de gloire en nourrissant une grande population, qu'en augmentant le nombre de ses lingots d'or.

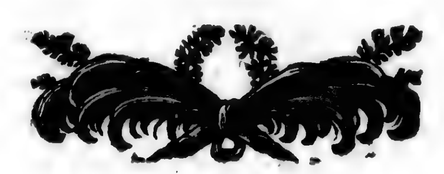
Je suppose le cas le plus séduisant ; celui d'un peuple, qui par les seuls profits de son commerce accroîtroit ses richesses pécuniaires aux dépens des autres peuples de la terre. Si ces richesses ne sont pas distribuées avec harmonie dans le sein de la nation, si elles sont le fruit du monopole, l'aliment de l'agiotage & la proie des favoris ; si elles engendrent un luxe désordonné, un mouvement rapide, qui précipite la population dans les grandes villes ; si elles amenent des guerres ou des dissipations, qui nécessitent

des emprunts publics & qui fassent regarder les Financiers & les Capitalistes comme les colonnes de l'Etat ; alors elles engorgeront la plûpart des canaux qui doivent faire circuler la vie dans le corps politique, & le feront tomber dans l'accablement & la langueur. Elles causeront le malheur d'une nation, dont elles paroissent être la force & l'ornement. Les richesses pécuniaires arrivées du dehors ne peuvent être utiles à un peuple, que lorsqu'elles sont acquises par le commerce d'économie, & que l'esprit, qui les a fait acquérir, préside à leur distribution & à leur dépense. Or parmi toutes les nations, qui se sont partagé les trésors de l'Amérique, une seule fut jouir de ce double avantage.

Je viens d'instruire, dans tous ses détails & sous tous les rapports, la cause importante, que j'avois entrepris de porter au tribunal du genre-humain. J'ai examiné les avantages, que la découverte du Nouveau Monde pouvoit procurer à ses peuples indigenes, à ses nouveaux habitans & aux diverses nations de l'Europe. J'ai fait voir comment les fruits inestimables, que l'univers entier devoit en attendre, ont été changés en poisons mortels par la rage des Conquérans & l'ambition des Rois. J'ai fondé

les plaies de l'humanité, & j'ai d'avance indiqué les remedes, en traçant la marche qu'il auroit fallu suivre dès l'origine de cette révolution mémorable. Je pourrois donc regarder ma tâche comme remplie : mais pour ne laisser sans développement aucune des branches de la question proposée, je vais reprendre l'exposé des moyens d'accroître les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la découverte de l'Amérique (*).

(*) Je n'ai pas cru devoir séparer ces deux objets, parce qu'ils sont intimement liés & souvent confondus, & qu'on ne pourroit les traiter successivement sous des redites superflues & fastidieuses.



VII.

QUELS sont les moyens d'augmenter les avantages & de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique ?

IL semble que la nature ne médite ses plus hauts desseins que dans le trouble, & que c'est au sein du désordre même qu'elle se plaît à préparer ses plus grandes merveilles. Les élémens ne se mettent en équilibre que par les tourmentes & les orages : le printems est toujours précédé des tempêtes de l'équinoxe : les germes ne deviennent féconds que par l'altération & la dissolution apparente de leurs parties. Le passage de l'enfance à la jeunesse est marqué par une fievre ardente de l'ame : nos organes ne se forment que par des efforts pénibles, nos membres ne s'accroissent que dans les douleurs, nos facultés ne s'étendent que par les passions, notre raison ne se développe que dans le délire. Pourquoi l'espece humaine considérée dans son ensemble ne seroit-elle pas soumise aux mêmes

révolutions & aux mêmes loix que les divers individus qui la composent ? Pourquoi l'époque de sa force & de sa virilité ne seroit-elle pas de même annoncée par des orages & des tempêtes ?

Si notre imagination s'agrandit & s'éleve à la hauteur d'un tel sujet, si nous concevons que l'univers politique ait une durée proportionelle à son étendue, alors tous les tems qui se sont écoulés depuis l'origine des choses ne nous paroîtront plus que l'enfance du monde : tous les grands événemens qui enchérissent l'Histoire ancienne, qui étonnent notre foiblesse & nous remplissent d'admiration ne seront plus que les jeux & les ébats d'un géant qui vient de naître & s'agite dans son berceau. La succession rapide de tant d'Empires, qui ont brillé quelques momens pour aller tour-à-tour s'engloutir dans l'oubli, sera semblable à ces légers passe-tems du premier âge, qui ne laissent aucune trace dans la mémoire, & sont sans cesse remplacés par des passe-tems aussi frivoles. Tous ces trônes environnés de gloire, toutes ces têtes superbes qui, dans des siecles reculés, ont attiré les regards & les hommages, seront comme ces bulles d'air, qu'un souffle a produites, & qu'un souffle fait disparoître. Les divers fléaux qui

ont effacé un ſi grand nombre de générations & ſembloient devoir dépeupler la terre, ſeront regardés comme ces levains qui excitent une fermentation ſalutaire pour jetter au dehors l'écume & le ſurperflu des humeurs, & les dégager de tous les vices qui pourroient nuire au développement & à la perfection des organes : enfin le choc épouvantable des grands Etats acharnés à s'entre-détruire, les diſſentions inteſtines, qui ont déchiré le ſein des nations, reſſembleront aux convulſions qu'on éprouve dans la premiere jeuneſſe à chaque ſecouſſe de la nature, lorſqu'elle fait effort pour étendre ſes membres & leur donner un nouveau degré d'accroiſſement.

En conſidérant le genre-humain ſous ce point de vue, on pourra peut-être penſer que la révolution étonnante qu'il a éprouvée depuis la découverte de l'Amérique, doit le conduire à l'époque de ſa virilité, quoiqu'elle paroiſſe lui avoir été ſi funeſte juſqu'à nos jours. Quels ſont en effet les ſignes qui annoncent que l'homme eſt ſorti de l'enfance & qu'il s'avance vers ſa perfection ? Un feu nouveau qui embraſe ſes ſens & allume ſon imagination ; une ſurabondance de forces, qui le tourmente & le porte ſans ceſſe hors de lui-même ; une

foule d'illuſions qui l'enchantent & l'égarent ; une impatience, une témérité qui le précipitent dans des erreurs & des dangers ſans nombre ; quelquefois des fureurs qui amenent de longs répentirs, des deſirs inquiets & inſatiables ; des projets que la ſphere immenſe des poſſibles peut à peine renfermer (*). Or tel fut le genre-humain au moment de la découverte d'un autre Monde. Ébloui par l'éclat des nouvelles richeſſes, qui de tous côtés frappoient ſes regards, enivré de la poſſeſſion d'un ſi vaſte domaine, dont il avoit à peine ſoupçonné l'exiſtence, il ſe crut tranſporté dans un pays d'enchantemens & de délices. Méſurant ſes forces & ſes moyens ſur l'étendue des terres qu'il venoit d'acquérir & qu'il devoit découvrir encore, il ne vit plus de bornes à ſes eſpérances. La vigueur apparente dont il ſembloit jouir, dégénéra bientôt

(*) Je ne parle point ici des ames foibles & indifférentes, qui ſe targuent de leur ſageſſe & ſe vantent de n'avoir jamais connu ces inquiétudes & ces tourmens. Comme la nature deſtine de tels avortons à ramper toute leur vie dans la médiocrité ; comme elle doit les laiſſer languir dans une éternelle enfance, elle ne leur fait point éprouver les tempêtes qui bouleverſent les ſens à l'entrée de la jeuneſſe. Je parle de ces éleves généreux qu'elle appelle aux grandes choſes, & qui n'ont beſoin que d'être mis à leur place dans l'âge de la raiſon, pour déployer les talens les plus riches & les plus utiles.

en une extrême foiblesse par l'abus excesif qu'il se hâta d'en faire. La plûpart des entreprises furent mal conçues & encore plus mal exécutées: elles énerverent & consumerent sans fruit tous les ressorts de la puissance générale. Les cœurs dévorés d'ambition ne formerent plus que des vœux extravagants, la soif de l'or les avoit fermés à tous les sentimens de la nature.

Mais après avoir parcouru toutes les routes qui conduisent à l'erreur, après avoir été le jouet de toutes les illusions, peut-être le genre-humain va-t-il enfin s'attacher à la vérité. Rendu à lui-même après les écarts d'une jeunesse orageuse, détrompé des chimeres séduisantes qui égaroient sa raison, formé à l'école du malheur, peut-être va-t-il mettre à profit les leçons terribles qu'il a reçues de l'expérience, & recouvrer tous ses droits. N'est-il pas tems de secouer le joug de ces maximes barbares qui l'ont fait gémir pendant tant de siecles? N'est-il pas tems de rompre ces entraves multipliées, qui ont arrêté son essor & l'ont fait ramper dans l'indigence & la bassesse? Fremissez, Conquérans superbes, qui empruntez toute votre gloire des larmes & du sang que vous faites répandre; frémissez, tyrans cruels qui tenez le genre-humain dans les fers, qui cherchez à

prolonger ſon enfance & à perpétuer ſes erreurs, pour l'accabler avec plus d'aſſurance & d'impunité ; frémiſſez, vous tous qui trafiquez de ſes ſouffrances & qui vivez du malheur public. L'homme va briſer ſes chaînes & déchirer le voile qui lui dérobe la lumiere, il va ſe dépouiller des préjugés oppreſſeurs & ſe revêtir de prudence & de ſageſſe. Il levera enfin la tête & paroîtra dans toute ſa dignité.

Tout concourt à préparer cette révolution ſi déſirable ; tout fait effort pour rendre à l'homme ſes prérogatives & ſon diadême. Les écrits des ſages ont découvert un nouvel horiſon aux yeux du vulgaire. Il s'éleve de toutes parts des voix, qui réclament pour les droits impreſcriptibles de la nature : les maximes utiles ſe répandent & ſe propagent, l'opinion s'épure au creuſet de la diſcuſſion & de la vérité ; la philoſophie ſe fait jour à travers tous les obſtacles, elle pénétre dans les conſeils des Rois, elle aſſiege les trônes. Que dis-je ? Les Rois mêmes ſont imbus de ces maximes conſolantes qui aſſurent la félicité des nations. Déſabuſés du vain éclat des conquêtes, ils cherchent la gloire par des routes plus ſûres ; ils dirigent leur ambition vers des objets moins

fragiles; & c'eſt dans le cœur de leurs ſujets plutôt que ſur d'immenſes déſerts qu'ils ſe montrent jaloux de régner. Déja les intérêts du peuple & de l'humanité ne ſont plus étranges aux vues de la politique Européenne. Deja l'amour du bien général devient l'ame de toutes les négociations & préſide à tous les traités.

Voilà ſans doute la conquête la plus importante que le genre-humain pouvoit attendre de la révolution des âges ; voilà le moyen le plus ſûr & le plus général de mettre à profit les avantages réciproques que les deux mondes peuvent ſe procurer & de réparer les maux qu'ils ſe ſont cauſés depuis trois ſiecles : c'eſt de perfectionner la raiſon univerſelle ; c'eſt de faire aimer la vérité, de la dire avec courage, de la faire entendre à ceux qui balancent les deſtins des peuples : c'eſt de revenir aux doux ſentimens de la nature, de fortifier les liens qui doivent unir les hommes & les nations, d'échauffer tous les cœurs d'un amour mutuel. Que d'actions de grace ne doit-on pas rendre à ces Ecrivains généreux qui ſe ſont dévoués les premiers à la perſécution, qui ont bravé les cris de l'intérêt, de l'hypocriſie, & d'une multitude aveugle & ſéduite, qui ont rendu à la vérité tout ſon éclat, & l'ont fait revivre

ſous l'empreinte de leur génie ! Que de gloire environne ces hommes tranſportés d'une ſainte fureur, dont les bouches éloquentes ont entraîné toutes les opinions, dont le ſouffle véhément a renverſé toutes les idoles du préjugé, dont l'ame brûlante a gravé en traits de flamme les divins préceptes de la nature ſi long-tems oubliés ou méconnus.

Ils ne ſont plus ces tems, où les richeſſes accumulées dans les mains de quelques hommes avides étoient regardées comme des ſignes de la proſpérité publique; où celui qui dépouilloit le peuple & la nation paſſoit pour leur bienfaiteur & leur ſoutien. Ils ne ſont plus ces tems ténébreux où la vérité captive gémiſſoit dans le cœur d'un petit nombre de ſages. Les deux Mondes vont s'éclairer de plus en plus & ſe concerter ſur les moyens d'augmenter mutuellement leur bonheur. Le feu ſacré va luire en liberté du couchant à l'aurore. Et qui pourroit déſormais l'obſcurcir ou l'éteindre parmi nous, quand le Souverain lui-même s'efforce de le recueillir, d'en raſſembler les étincelles éparſes, de le ranimer autour de ſon trône comme dans un foyer ardent ? Comment pourroit-on condamner au ſilence le citoyen zélé pour le bien général, quand il s'éleve un concert de voix,

qui accompagne & fortifie la ſienne? L'homme puiſſant, qui abuſeroit de ſon pouvoir pour le punir, commettroit un crime inutile : & l'opinion publique a pris trop d'empire pour ne pas réſiſter à toutes les forces humaines. Le vrai Philoſophe dont on voudroit étouffer la voix, n'auroit qu'à frapper du pied la terre, il en feroit ſortir mille vengeurs de la juſtice & de l'humanité.

En rétabliſſant l'homme dans le droit inaliénable de publier les vérités utiles, en réclamant ce droit comme le moyen le plus efficace d'accélérer les progrès de la raiſon & de multiplier les avantages de la découverte de l'Amérique, on eſt bien éloigné de vouloir juſtifier & enhardir l'audace & la licence. Il importe au maintien de l'autorité publique qu'elle ſoit reſpectée ; & la vérité même ne doit être annoncée aux perſonnes conſtituées en dignité qu'avec une ſage circonſpection. Loin de nous ces Ecrivains téméraires, qui ne connoiſſent point de frein, qui confondent tous les rangs dans leur orgueil, qui attaquent ſans pudeur tout ce qui doit être l'objet de la vénération des peuples. Autant il eſt honteux & lâche d'être indifférent ſur les malheurs de l'humanité, ou de n'en défendre les droits que d'une voix timide

timide & tremblante ; autant il eſt dangereux & condamnable de relâcher les liens de la ſoumiſſion des peuples envers la puiſſance tutélaire. Tous ces panégyriſtes outrés d'une liberté ſans bornes & de l'égalité naturelle des hommes, tous ces déclamateurs turbulents qui ſe couvrent du manteau de la Philoſophie & ne craignent point d'altérer l'harmonie générale, ſont bien plus dévorés de la ſoif de la rénommée, qu'ils ne ſont échauffés de l'amour du genre-humain.

Loin de nous ces faux Sages qui ſe diſent les citoyens de l'univers, qui décorent leur froid égoiſme du nom chéri de l'humanité, & ſous le ſpécieux prétexte d'étendre nos affections ſur tous les peuples, affoibliſſent les nœuds ſacrés qui nous attachent à la patrie. Les voyages & les liaiſons de commerce nées de la découverte du Nouveau Monde, n'ont que trop multiplié une eſpece d'hommes étrangere par-tout, indifférente ſur tous les cultes & ſur tous les principes de la politique & de la morale, accoutumée à braver l'opinion, à mépriſer la cenſure publique & à ſecouer le joug des loix. Ce ſeroit calomnier la Philoſophie ou abuſer étrangement de ſes préceptes, que de la rendre complice d'un tel déſordre. Quel plus puiſſant encouragement pour la vertu,

quelle ſauve-garde plus aſſurée des bonnes mœurs, que le penchant qui nous attire vers les lieux de notre naiſſance, & l'eſpoir de mériter l'eſtime de nos concitoyens? Non, la vraie Philoſophie ne détruit pas des affections ſi douces, & ne nous affranchit pas d'un frein ſi ſalutaire. En éteignant les haines nationales, loin d'amortir le feu de l'amour patriotique, elle en épure au contraire la flamme & la rend plus vive & plus durable.

Loin de nous ces Cyniques modernes, qui étendent la liberté d'agir & de penſer juſqu'à arracher le voile de la pudeur, & ne rougiſſent pas de ſubſtituer aux attraits de la vertu les ſéduiſantes amorces de la volupté! En vain prétendroit-on s'autoriſer de l'exemple de quelques peuplades ſauvages, connues depuis la découverte du Nouveau Monde (*), pour aſſurer qu'une nation peut atteindre au plus

(*) Il n'eſt pas de mon ſujet de fixer le degré de croyance, que méritent le Livre de M. de Bouguainville ſur l'iſle d'Ota-Hiti & d'autres Romans hiſtoriques, nés de l'amour de la nouveauté & du deſir de bercer l'ennui d'un peuple oiſif. Ce n'eſt pas dans des Rélations de Voyages remplies de fictions ingénieuſes & embellies par les charmes d'une narration vive & animée que nous apprendrons à connoître l'homme & les vrais moyens de le rendre heureux.

haut degré du bonheur en suivant aveuglement ses penchans, & en ne reconnoissant de loix que celles de l'amour. Qui peut ignorer que les bonnes mœurs sont le plus ferme soutien des Etats, & le gage le plus sûr de la prospérité publique ? En vain des Empiriques trompés eux-mêmes par les feux impurs d'une imagination dépravée préconisent-ils les plaisirs des sens comme le seul antidote offert par la nature pour adoucir les maux de l'existence & en faire supporter le fardeau : ils mettent entre les mains d'une jeunesse avide des poisons agréables au lieu de remedes, & ils versent l'opprobre sur cette vie, dont ils osent se vanter de faire les délices.

Loin de nous ces Sceptiques dangereux, qui ne recueillent de la comparaison des loix & des coutumes des peuples depuis l'état sauvage jusqu'au plus haut degré de civilisation, qu'une incertitude universelle sur la distinction du juste & de l'injuste & sur les principes des nos devoirs. Loin de nous ces nouveaux Erostrates, qui voudroient réduire en cendres l'édifice sacré de la Religion & enlever à la Divinité tous ses adorateurs. Eh quoi ! N'est-ce point à la Religion seule à sécher les larmes du foible qu'on opprime, à établir un commerce sublime

entre le Ciel & la terre, à élever nos cœurs & nos pensées vers la source de tout bien & de toute justice? Il n'appartient qu'à elle d'annoblir nos sentimens, & de nous ouvrir le chemin de l'immortalité. Sans la Religon la probité n'a point de base, & la vertu privée de sa récompense n'est plus qu'un vain nom. La conscience, cette voix intérieure qui nous fortifie dans les tribulations & nous venge des injustices, ce juge incorruptible qui nous reproche sans cesse nos mauvaises actions & nous engage au répentir, est le sentiment même de la présence de Dieu; c'est le sceau de la Divinité empreint dans nos ames. O homme, sois bon & juste; l'Auteur de tous les biens te voit & t'accompagne sans cesse! Le dogme de la Providence soutient notre foiblesse, releve notre courage & fait les vrais héros. Il ne produit pas comme le dogme de la fatalité ce courage aveugle & féroce, qui enhardit les scélérats dans le crime, ni cette brutale & bouillante ivresse qui fait les brigands déterminés & les Conquérans: mais il engendre la vraie force de l'ame & nous rend capables des plus sublimes efforts. Qui est-ce qui se croira foible dans la compagnie du Maître de l'univers? Qui est-ce qui ne trouvera pas des charmes à pratiquer la bienfaisance sous les

yeux d'un Dieu magnifique dans ses promesses? Si le sein d'un véritable ami est un creuset où nos ames s'épurent, si c'est un foyer brûlant où la vertu nous embrase, combien sera forte & grande l'ame qui puisera l'amour du bien dans le sein de la Divinité même? O Dieu de mon cœur! je sens ta présence & ce sentiment fait toutes les délices de ma vie; je me sens pénétré de ton essence, & dans l'ivresse de mes facultés, j'oublie ma foiblesse & je m'éleve jusqu'à toi.

Quel dédommagement pourroient nous offrir les pervers qui entreprennent de nous dépouiller d'un sentiment si cher? Sous le vain prétexte de tranquilliser les esprits timides & de dissiper les phantômes effrayans de la superstition, ils détruisent en nous l'horreur du vice & le penchant qui nous porte au bien; ils nous troublent dans la jouissance des plaisirs purs & inestimables attachés à une bonne conscience. Leur projet détestable est l'abus le plus révoltant qu'on ait pu faire du progrès des connoissances humaines, il est l'effet du délire & d'une audace effrénée; c'est le dernier terme où puisse atteindre la malice & la dépravation du cœur.

Loin de nous ces orgueilleux Sophistes, qui portent un œil scrutateur sur la Majesté Divine,

& citent au tribunal de leur fiere raison tous les attributs de l'Être Suprême. Tout m'avertit que l'esprit humain est reserré dans des limites très-étroites. Loin de pouvoir m'élever à la connoissance parfaite de l'Infini, je sens que les objets qui m'environnent, quoique bornés comme moi, s'échappent quand je veux les considérer de trop près. Je ne connois les corps que je touche que par leur surface; si je veux pénétrer dans leur nature & les connoître dans leurs élémens, je ne trouve que mysteres & obscurité. Après bien des efforts & de vaines recherches, mon esprit se perd en contemplant l'être le plus vile; un seul grain de sable suffit pour confondre la science la plus profonde. Est-il donc étonnant que l'essence de la Divinité se dérobe à notre foible vue? O mes amis, aimons la vérité, mais soyons sobres & ne nous fatiguons pas dans des recherches au dessus de notre portée. Dieu en nous donnant la raison n'a pas voulu nous donner une intelligence semblable à la sienne: c'est être téméraire, c'est vouloir s'égaler à lui que de chercher à le connoître parfaitement. Il punit de l'aveuglement les sacriléges qui n'étudient sa nature, que pour contenter leur curiosité. En contemplant la source de toute lumiere, leurs yeux sont éblouis

de ſon éclat, & ne rencontrent que les ténebres. Le cœur de l'homme ſimple & vertueux pénétrera plutôt dans le ſanctuaire de la Divinité que l'œil curieux du Philoſophe. Au lieu de s'épuiſer en vains raiſonnemens pour meſurer l'Être immenſe & de le dégrader en lui donnant les attributs de la créature, le Sage pénétré de ſa propre foibleſſe, & accablé de la grandeur du Très-Haut, s'anéantit en ſa préſence. Tandis que le Savant ſe tourmente pour entaſſer des ſophiſmes, l'homme juſte fait le bien en ſecret, dans la confiance qu'aucune bonne action ne reſtera ſans récompenſe. Si le Dieu que nous adorons ſe dérobe à nos regards, il parle à nos cœurs : que les ſiſtêmes des Philoſophes ſont froids & ſtériles, que l'éloquence du divin Platon eſt foible & rampante, pour qui ſait entendre ce ſublime langage !

Ne confondons point la ſcience avec les abus ; & que la médiocrité jalouſe ne ſe hâte point de ravaler à ſon niveau les grands talens qu'elle ne peut atteindre. Si quelques hommes épris de l'amour du paradoxe & doués d'une imagination vive & brillante ont trahi les droits de la vérité qu'ils avoient entrepris de venger, s'ils ont proſtitué les plus belles qualités de l'eſprit à la défenſe du menſonge, faudra-t-il

proſcrire tous les dons du génie & renoncer aux avantages qu'on doit en attendre ? Malgré les réclamations de l'envie & les cris de l'ignorance, il n'appartient qu'aux grands hommes de donner à l'eſprit humain ces nouvelles ſecouſſes qui le développent & le conduiſent à ſa perfection. En vain ſe plairoit-on à vanter les découvertes dues au ſeul haſard : ſi parmi les combinaiſons ſans nombre d'une nature toujours active, quelques jets heureux viennent frapper les regards du vulgaire, ces empreintes légeres & informes diſparoitroient bientôt ſans le génie qui les fixe & les met en œuvre. C'eſt au génie que nous devons nos plus douces jouiſſances ; c'eſt lui qui embellit nos inſtans & qui aſſure notre bonheur, en donnant à la vérité un caractere ineffaçable : il ravit notre admiration ; il n'y a que des ames arides, froides & envieuſes, qui lui diſputent ſon empire, & refuſent de lui rendre hommage.

En cherchant à étendre les lumieres de la raiſon, ſans paſſer les bornes qui lui ſont preſcrites ; en diſſipant les préjugés, ſans porter atteinte aux vérités de ſentiment ni aux dogmes révélés ; en évitant l'eſprit de ſiſtême & les écarts de l'orgueil philoſophique, on rétablira l'homme dans toutes ſes prérogatives, on

donnera à fon bonheur toute l'étendue qui eſt réfervée à fa nature. Le tems nous a détrompés de ces vaines fubtilités de la Dialectique, qui ont arrêté les progrès des connoiſſances humaines, fur-tout à l'époque de la découverte du Nouveau Monde : les difputes épineufes, fondées fur des jeux de mots & des équivoques puériles font tombées dans l'oubli, & les efprits arrêtés trop long-tems dans les champs ſtériles & ingrats de la Métaphyſique ont enfin pris la route des vérités utiles.

Quoique les ſciences exactes portées à un certain degré d'élévation ne paroiſſent pas avoir un rapport direct avec le bonheur du genre-humain, elles fervent cependant à la perfection de la raifon univerfelle, en nous apprenant le grand art de généralifer nos idées. Elles détruifent par leur évidence le goût des difcuſſions métaphyſiques : elles fortifient notre entendement par la chaîne immenſe de vérités claires qu'elles lui font parcourir, & par les efforts prodigieux dont elles le rendent capable. Quel plus puiſſant inſtrument le génie peut-il employer pour étendre le domaine de la penfée? Toutes les vérités font fécondes fous l'œil des Géométres ; ils apperçoivent dans chaque principe des rapports innombrables, qui échappent

aux regards du vulgaire. Ils parviennent à des hauteurs qui étonnent notre foibleſſe & leur découvrent un horiſon ſans bornes. Ces géans levent la tête au deſſus des préjugés & contemplent la vérité ſous un Ciel pur & ſans nuages : ils ſont dignes d'être les précepteurs du genre-humain. Que les combinaiſons de l'Homme d'Etat ſont peu compliquées en comparaiſon des rapports renfermés dans une formule de hauts calculs ! Avec quelle facilité celui qui devine le principe univerſel des mouvemens céleſtes, qui en évalue toutes les loix générales & les anomalies, ſe jouera-t-il des embarras & des obſtacles que peuvent offrir les phénomenes politiques ! On doit donc deſirer que les têtes fortes, qui ont inventé de nouvelles méthodes & reculé les bornes de la haute Géométrie, ne conſument pas toujours leur activité dans des ſpéculations abſtraites, & ſe livrent à des recherches plus directement utiles. Si ces athletes vigoureux, après s'être exercés dans des travaux ſi pénibles & ſi élevés, daignoient deſcendre dans la carriere de la politique, ils en ſortiroient vainqueurs ſans beaucoup d'efforts, & ce ſeroit peut-être un des plus ſûrs moyens de mettre le genre-humain en poſſeſſion de tous les avantages qu'il peut retirer

de la découverte du Nouveau Monde. O vous à qui la nature a départi les dons de l'invention & du génie, c'eſt à vous à diriger & à fixer les regards de la multitude ſur les objets dignes de ſes hommages. Eſt-ce donc par des combinaiſons ſtériles & vaines que vous vous contentez de déployer les richeſſes de l'imagination & la force de la penſée? Laiſſez là un moment ces vaſtes ſyſtêmes, ces hautes méditations qui nous raviſſent ſans nous rendre meilleurs ni plus fortunés, & montrez-nous que ce n'eſt pas en vain que le ſceptre eſt remis entre les mains de l'homme.

L'étude des ſciences exactes n'a pas peu contribué à éteindre l'eſprit perſécuteur & à calmer la fureur des diſputes théologiques. Graces aux tentatives heureuſes & aux découvertes des grands Hommes, le goût des recherches utiles s'eſt répandu, le regne du fanatiſme eſt détruit & les ſeules armes de la perſuaſion préparent le triomphe de la vérité. Sainte émanation de l'eſſence divine, ô vérité, dont la vue ſeule fait les délices du ſage, tu ne lui inſpires que des ſentimens de paix: tu ne te communiques à lui que dans la retraite & le ſilence; tu lui fais ſouvent préférer à l'éclat de la gloire les plaiſirs d'une heureuſe tranquillité;

tu répands une lumiere douce, une chaleur bienfaisante sur ceux qui t'aiment. Est il possible que tu verses dans nos cœurs le poison du fanatisme ? Est-ce donc avec les tisons de la discorde, est-ce à la lueur des bûchers que tu éclaires les hommes ? Ceux qui aiguisent des poignards pour te défendre ; ceux qui se décorent de ton nom sacré pour nuire aux hommes, ceux qui sous une apparence de droiture & de sincérité nourissent dans leurs cœurs des haines de parti, sont tes plus cruels ennemis & les apôtres du mensonge.

La raison universelle perfectionnée & dégagée de tous les nuages dont elle est encore enveloppée, découvrira sans peine les moyens d'étendre les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la conquête de l'Amérique. Toutes les causes des maux qui ont suivi cette conquête sont dévoilées : tous les obstacles qui se sont opposés à la prospérité des Etats sont connus : & en appliquant les remedes avec la prudence & la lenteur nécessaires pour éviter les secousses trop violentes, on parviendra peut-être à cicatriser les plaies de l'humanité. Il ne faut pas s'attendre que d'un pôle à l'autre tout rentrera dans l'ordre en peu d'années & que la génération présente pourra jouir du

ſpectacle enchanteur de la félicité générale. Ne perdons point de vue que les bornes de la durée du genre-humain ſont inconnues, & qu'à ſon égard un ſiecle eſt peut-être plus court que le moindre de nos inſtans ne l'eſt pour chacun de nous.

L'indépendance des Anglo-Américains eſt l'événement le plus propre à accélérer la révolution qui doit ramener le bonheur ſur la terre. C'eſt au ſein de cette République naiſſante que ſont dépoſés les vrais tréſors qui enrichiront le monde. Ses ſuccès vont relever le courage des peuples de l'Amérique & déconcerter tous les projets de la tyrannie. Elle ſera déſormais l'aſyle de l'Européen perſécuté, de l'Indien opprimé, du Negre fugitif. Sa population après avoir couvert ſes immenſes domaines, jettera des eſſaims vigoureux, & donnera de nouveaux habitans aux plaines déſertes & dévaſtées par l'avarice. Son agriculture floriſſante ouvrira toutes les ſources de l'abondance & de la vie, & fera naître de proche en proche l'émulation & l'activite dans toutes les autres colonies du Nouveau Monde. Elle offrira des objets d'échange à toutes les nations du globe & réclamera conſtamment cette liberté ſi précieuſe, qui peut ſeule animer

le commerce & l'induſtrie. Ses vertus feront revivre dans le nouvel hémiſphere les ſaintes loix de la nature oubliées, foulées aux pieds depuis trois ſiecles. Si les Anglo-Américains n'étendent point, comme les Incas, leur domination ſur de nouvelles contrées, ils y régneront du moins par l'exemple, par l'aſcendant de la ſageſſe & des bienfaits, & les conduiront à la proſpérité par des moyens plus puiſſans & plus durables.

Alors les peuples indigenes de l'Amérique reconnoîtront des Génies tutelaires dans leurs nouveaux vainqueurs. Les Sauvages des montagnes oublieront les injures atroces qu'ils ont reçues de nous, ils dépoſeront leur férocité & ſe laiſſeront gagner par la voix touchante qui les rappellera au partage des dons les plus précieux de la nature. La poſtérité des Indiens qui ont ſubi le joug & qui ont eu le malheur d'échapper aux maſſacres & de ſurvivre à leur patrie, recouvrera par degrés les droits de l'humanité : délivrée d'une longue & cruelle oppreſſion, elle ceſſera d'être le rebut des eſclaves ; elle ne ſera plus enſévelie dans les mines. Ces ſouterrains qui ſont depuis trois ſiecles, le ſéjour des douleurs & de la mort, ces gouffres immondes, d'où ſont ſortis tous

les poisons qui ont désolé l'univers, seront fermés pour toujours.

Alors les colonies de l'Amérique ne tireront leurs richesses que de la surface de la terre & ne confieront la culture de leurs champs qu'à des mains libres. Les fers de l'esclavage seront brisés : la traite des Negres sera regardée comme le plus grand & le plus odieux des crimes : les marchands d'hommes & tous ceux qui ne rougissent point de s'associer à leur infâme trafic seront couverts d'opprobre & dévoués à la vengeance céleste. Nous cesserons de dépeupler l'Afrique, d'en bannir toutes les vertus, d'y faire régner la trahison, la rage & le désespoir.

Alors les nations de l'Europe renfermées dans leurs bornes naturelles, désabusées de l'envie d'étendre leur domination dans des contrées lointaines, ne mettront plus leur gloire à s'épuiser par de vaines conquêtes, ni à régner sur d'immenses déserts : les colonies du Nouveau Monde sorties de l'enfance auront plus de confiance dans leurs forces & s'accoutumeront par degrés à voler de leurs propres aîles. Dégagés des lisieres qui soutenoient leur foiblesse, elles ne conserveront avec leurs métropoles que les liens de la reconnoissance, d'un tendre attachement & d'un intérêt mutuel.

Alors tous les fruits de la terre recevront une valeur proportionnelle à leur utilité : une liberté indéfinie fera naître une juſte égalité dans les échanges. Le commerce alimenté par les productions de tous les climats répandra partout l'abondance. Ennemi des uſurpations, des préférences & des traités excluſifs, il n'engendrera plus ces jalouſies, ces haines, ces petites perfidies qui ont quelquefois déshonoré les nations les plus puiſſantes ; il reſſerrera au contraire les nœuds qui doivent unir tous les peuples de l'univers.

Alors quels prétextes de guerre pourroient encore troubler l'harmonie générale ? les bornes des empires ſeront fixées ; & la gloire, loin de d'être le partage des Conquérans, ſera réſervée aux Rois pacifiques & amis de l'humanité. Les querelles de Religion ne ſeront plus ſanglantes ; les diſputes de l'Ecole n'armeront plus les puiſſances de la terre : l'ambition couverte du maſque de l'hypocriſie ne ſurprendra plus la crédulité des peuples juſqu'à les forcer à s'entr'égorger. La politique mercantille des Etats de l'Europe n'aura plus d'objet & tombera dans l'oubli, ou ſi l'on ſe ſouvient encore de la folie éphémere des guerres de commerce, ce ne ſera que pour en rougir.

La Nature & la Philofophie uniront leurs voix pour applaudir à ces heureux changemens, pour les préparer & en étendre les effets. La Religion continuera d'inviter les Sauvages à la participation de fes myfteres ; elle les vaincra par fes tendres exhortations ; elle amollira leurs cœurs par fes promeffes & fes dogmes confolans ; elle en fera des hommes. La politique ne fe fervira plus du miniftere facré des Miffionnaires pour faire des efclaves : & les nations de l'Europe ne fe croiront plus autorifées par le droit de conquête à affervir les nouveaux profélytes du Chriftianifme. Les peuplades converties feront conquifes pour le bonheur : elles ne feront plus le jouet de nos caprices & de nos projets ambitieux. Eh quoi ! la voix d'un Dieu clément & bon ne les auroit-elle attirées du fond de leurs retraites impénétrables, que pour les livrer à des maîtres & les faire tomber dans la fervitude ? Ne les auroit-elle fouftraites au joug de l'ignorance & de l'erreur que pour les foumettre au joug de l'oppreffion & de la tyrannie ? Que ces peuples courageux quittent leurs rochers arides & inacceffibles ! Qu'ils defcendent dans les campagnes voifines, qui ont été rougies tant de fois du fang de leurs peres, & que notre aveugle

avarice a rendu désertes! Qu'ils apprennent de nous à les cultiver & à les embellir! Qu'ils prospérent sous l'égide de la Religion & sous l'étendart de la liberté! Que leurs nouveaux établissemens soient autant de retraites, où l'humanité puisse respirer en paix, autant de foyers où le feu sacré de la nature puisse se rallumer.

Si l'Indien subjugué depuis la découverte du Nouveau Monde doit toujours être l'objet de nos mépris, s'il ne peut espérer parmi nous que des injustices & des outrages, il trouvera peut-être dans les nouvelles peuplades des cœurs plus compatissans & plus généreux, des amis qui essuieront ses larmes & qui l'associeront à leurs plaisirs & à leurs travaux. En l'accablant du poids de notre orgueil, en le retenant dans la misere & dans l'abjection, en l'appliquant à des occupations meurtrieres, nous avons perpétué sa foiblesse & sa stupidité; nous n'en tirons que des secours très-bornés, & sa présence nous reproche sans cesse nos crimes & nos perfidies. Laissons-le s'échapper : qu'il aille parmi ses égaux oublier ses tyrans & ses malheurs, qu'il recouvre les forces du corps, qu'il se releve d'un si long abbattement & renaisse à la vie de l'ame!

Nous aurons moins de victimes à précipiter dans les entrailles de la terre, pour en tirer des métaux précieux. Mais puisque la surabondance de ces richesses ne peut procurer aucun avantage réel au genre-humain, puisque le plus souvent elle ne sert qu'à troubler l'harmonie générale, puisqu'elle devient funeste aux nations mêmes qui paroissent le plus favorisées dans le partage, devons-nous regretter d'en voir tarir la source? La quantité totale d'or & d'argent monnoyés actuellement répandue dans l'Europe est plus que suffisante pour faciliter tous les échanges & répondre aux opérations du commerce le plus étendu. On doit d'autant moins desirer de l'accroître que les lettres de change & les autres papiers de crédit en usage parmi les Négocians, forment un numéraire fictif, qui sert de supplément au numéraire réel, & qui se multiplie suivant les besoins & les combinaisons des ventes & des achats. Plus la prospérité générale augmentera, moins l'abondance des richesses pécuniaires sera nécessaire; parce que le commerce deviendra réciproque & que le prix des denrées d'un climat sera toujours soldé en grande partie par le prix des denrées d'un autre. L'accroissement progressif du numéraire, considéré relativement au genre-humain

en général, ne sert donc qu'à troubler continuellement l'équilibre des Empires par son inégale répartition, & à altérer les fortunes pécuniaires déja acquises (*), en diminuant le

(*) J'ai présenté depuis peu à une Compagnie savante, un Mémoire *sur l'évaluation d'un fonds dont le revenu s'altere annuellement suivant une loi quelconque*. Après avoir établi une formule générale pour évaluer la somme totale que doit produire un fonds, soit pendant un nombre fini quelconque d'années, soit à perpétuité, en supposant le revenu constant & en ayant égard aux intérêts des intérêts; j'établis une autre formule où j'introduis des caracteres généraux pour désigner les différens degrés d'altération annuelle fixe ou variable qu'on voudra supposer dans le revenu. Je donne ensuite des moyens d'obtenir la sommation de ces formules, suivant différentes hypotheses, & de les comparer entr'elles. Mais les procédés que j'ai mis en usage pour y parvenir, sont trop hérissés de calculs & trop peu élémentaires, pour pouvoir entrer dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Il me suffira de dire, que parmi les cas différens qui peuvent être renfermés dans ma théorie, je développe celui de l'altération d'un revenu quelconque en argent, causée par l'accroissement continuel du numéraire d'une nation & en particulier de la France. Je suis parti des données que nous fournit M. Neker, dans les Chapitres huit & neuf du tome III de l'Administration des Finances. Cet habile publiciste prétend, d'après le dépouillement des Registres des Monnoies du Royaume, depuis 1726, que la somme totale du numéraire existant dans la nation, est environ deux milliards: il prétend aussi que l'accroissement annuel du numéraire est d'environ 40 millions. Or d'après ces suppositions, mes formules indiquent qu'un fonds qui doit rapporter un revenu perpétuel en argent ne vaut qu'environ les trois cinquiemes d'un fonds dont le revenu seroit en grain, ou conserveroit une valeur constante. S'il s'agit d'une rente en argent qui doive s'éteindre au bout

prix de l'argent à l'égard des productions du sol. Sous ce point de vue, il doit paroître très-préjudiciable, puisqu'il attaque sourdement la fortune d'une classe de citoyens, qu'il dérange & déconcerte toutes les mesures de l'indigence & de la médiocrité, & qu'il réduit souvent à un état de détresse les agens de l'industrie, dont les salaires ne se proportionnent que lentement à l'augmentation du prix des consommations. Si l'extraction des métaux précieux de l'Amérique peut encore être utile à l'Europe, ce n'est qu'autant qu'ils seront convertis en meubles & en vaisselles; & l'avantage d'un nouveau numéraire continuellement renaissant se borne à la quantité qui est nécessaire pour alimenter le commerce des grandes Indes, & qui par une bisarerie étrange est, comme on sait, destinée en grande partie à être enfouie dans la terre.

---

de cinquante ans, elle ne vaudra que les neuf treiziemes d'une rente qui conserveroit une valeur constante pendant le même nombre d'années.

Ces résultats sont bien propres à nous éclairer sur les méprises & les faux calculs de ceux qui, séduits par l'intérêt apparent du moment, préferent des rentes pécuniaires à un revenu en fonds de terre un peu moins considérable dans l'origine.

Faudra-t-il donc que l'Efpagne & le Portugal renoncent tout-à-coup à l'exploitation de leurs mines & qu'ils fe privent d'un revenu, qui leur eft devenu fi néceffaire depuis la dégradation de leur agriculture ? C'eft ainfi qu'on éloigne tout efpoir de retour vers le bien, en exagérant les difficultés, & en portant à l'extrême les changemens qui pourroient nous offrir un meilleur fort ? Ce feroit fans doute le comble de l'imprudence que de vouloir détruire tout-à coup les refforts qui entretiennent un refte de vie dans ces deux Monarchies, pour en fubftituer de plus vigoureux : ce feroit même une entreprife impoffible & au deffus des forces humaines. On ne peut point ainfi refondre le méchanifme intérieur d'un Etat, ni changer fubitement les principes de fon organifation. Mais fans produire aucune fecouffe violente, ne peut-on par degrés imprimer une autre direction à l'activité générale & redonner une nouvelle vie au corps politique en modifiant fucceffivement chacun des refforts qui l'animent ? Après tant d'illufions & de calamités, les Efpagnols & les Portugais ne font-ils pas convaincus de la fragilité des richeffes pécuniaires, & ne pourroient-ils pas tourner graduellement vers l'agriculture & les arts utiles une partie

des forces employées à l'exploitation des mines? Alors les sources des vraies richesses couleroient avec d'autant plus d'abondance que celles des richesses factices sembleroient se tarir; & à mesure que l'Etat perdroit d'un côté, il se regénereroit avec plus de vigueur de l'autre. C'est ainsi qu'en retranchant les branches luxueuses & parasites on contient la séve de de l'arbre dans les canaux destinés à le nourrir & à le charger de fleurs & de fruits.

Tel paroît être en partie l'esprit de la politique actuelle de l'Espagne. Depuis que les Bourbons y regnent, elle fait des efforts continuels pour ranimer dans son sein l'amour du travail & favoriser la culture des terres. Au défaut d'une population nombreuse & active, elle invite les étrangers à venir défricher des campagnes que le soc n'a point sillonnées depuis près de deux siecles. Si le progrès des lumieres & l'exemple récent de la Sicile pouvoient engager à détruire l'Inquisition, ce seul acte de justice, de sagesse & d'humanité, donneroit plus de cultivateurs à l'Espagne, que tous les privilèges & les encouragemens possibles. Les manufactures se multiplient dans le Royaume & lui procurent les moyens de retenir une partie des métaux précieux, qui ne lui

arrivoient chaque année que pour être distribués aux nations étrangeres en échange de leurs denrées. Mais son ambition ne doit pas se borner à ce foible avantage : ce n'est point à s'approprier une plus grande part dans le produit de ses mines, qu'elle doit tendre, c'est à pouvoir se passer un jour de ces richesses périssables & trompeuses.

Le tems viendra, & il n'est peut-être pas très-éloigné, où l'abondance progressive de l'argent & de l'or les conduira à un tel degré d'avilissement, que le produit des mines ne dédommagera qu'à peine des frais d'exploitation (*). Cette époque s'approche d'autant

(*) Montesquieu prouve qu'en avilissant de moitié la valeur des métaux précieux, on diminue de plus de moitié le profit des mines. Voici son raisonnement. » Pour tirer l'or des mines, » pour lui donner les préparations requises & le transporter en » Europe il falloit une dépense quelconque. Je suppose qu'elle » fut comme 1 à 64. Quand l'argent fut doublé une fois & par » conséquent la moitié moins précieux, la dépense fut comme » 2 à 64; ainsi les Flottes qui porterent en Espagne la même » quantité d'or, porterent une chose qui réellement valoit la » moitié moins & coûtoit la moitié plus. « (Esprit des Loix, Livre 21, Chap. XXII). Cette conséquence pourroit faire croire que par l'avilissement des métaux de la moitié de leur valeur, le profit des mines seroit toujours réduit au quart & elle donneroit un air de paradoxe au raisonnement de ce grand Homme. Mais dans la supposition de l'Auteur, elle ne signifie rien autre chose,

plus de nous, que la plûpart des mines sont moins riches qu'autrefois, & que pour fournir une égale quantité de métal, elles exigent beaucoup plus de travail & d'avances. Alors les profits seront trop bornés pour engager à faire de nouvelles recherches. Si les tentatives en

---

sinon que le profit diminue dans le rapport de 63 à 31, qui est un peu plus fort que celui de 2 à 1. Au reste il est facile de voir qu'en général la diminution des profits est plus rapide que celle de la valeur de l'argent, à cause que les profits diminuent par l'avilissement de l'argent & par l'augmentation des frais d'exploitation, qui est une suite du renchérissement des denrées. Il est clair aussi que l'excès de la diminution des profits sur celle de la valeur de l'argent est d'autant plus forte que les dépenses d'exploitation approchent plus de l'égalité avec le produit des mines. Si les dépenses étoient à ce produit comme 1 à 4, le produit seroit exprimé par 3. Mais si le métal étoit ensuite avili de moitié, la dépense seroit exprimée par 2 & le profit par 2, qui n'équivaudroient qu'à 1; ainsi le profit tomberoit dans le rapport de 3 à 1.

Si les dépenses étoient au produit comme 1 à 2, le profit seroit exprimé par 1. Si l'on supposoit ensuite que le prix du métal diminuât de moitié, la dépense seroit exprimée par 2, & le profit par 1, qui n'équivaudroit qu'à une demie; ainsi le profit tomberoit dans le rapport de 2 à une demie, ou de 4 à 1.

La loi des différens degrés de décroissement du profit de mines, dans les différens rapports des avances avec le produit total, eu égard à l'avilissement progressif du numéraire & à l'augmentation de la dépense d'exploitation, qui en est la suite, peut facilement s'exprimer par une formule générale. Il ne seroit pas nécessaire pour cela d'emprunter le secours des hauts calculs.

ce genre ont été le plus fouvent fuivies de pertes ruineufes, même dans les tems où les métaux étoient au plus haut prix ; quel fera l'attrait qui pourra encore exciter la cupidité & faire braver les dangers d'une ruine entiere, lorfque les fuccès les plus brillans pourront à peine répondre aux dépenfes de l'entreprife ? On abandonnera donc fucceffivement les mines les plus profondes & les moins abondantes en minéral fans les remplacer par de nouvelles ; le nombre & le produit de celles qui refteront en activité diminueront par degrés pour s'évanouir enfin, lorfque les dépenfes d'exploitation de la plus riche d'entr'elles balanceront la recette. La perfection de la métallurgie peut ralentir les progrès de cette révolution : la Cour de Madrid à fait fucceffivement de grands facrifices pour en éloigner le terme (*). Mais tous les efforts de la politique & des arts deviendront à la fin impuiffans contre une caufe qui agit toujours

(*) On a réduit à un dixieme le droit de Quint que le Roi d'Efpagne percevoit fur l'argent. Le droit fur l'or eft réduit à un vingtieme. Le quint du vif-argent eft aboli, & même le prix de ce demi-métal, qui fe vend pour le compte du Roi, eft modéré dans le rapport de 4 à 3. Tous ces facrifices ont été faits pour foutenir l'exploitation des mines dont la fouille devient de plus en us difpendieufe.

& qui reçoit chaque année un nouveau degré d'énergie. Oui, le tems viendra où l'or ne ſera plus arraché des entrailles de la terre, au prix du ſang & des angoiſſes des nombreuſes victimes de notre avarice ; il viendra ce tems heureux où l'homme avide de richeſſes & de crimes n'aura plus de gain à faire en précipitant dans d'affreux tombeaux ſes ſemblables tous vivans. Cette branche funeſte du revenu de l'Eſpagne & du Portugal ſe deſſéchera d'elle-même & par le ſeul effet des cauſes naturelles. Il eſt donc de la prudence de ne point attendre cet événement ſans ſe ménager des reſſources plus durables ; & c'eſt des progrès ſeuls de l'agriculture, qu'on peut les eſpérer.

Ils viendront auſſi ces jours tant deſirés, où l'homme ne trouvera plus de profits à faire en vendant ſon ſemblable. Hélas ! ce n'eſt que par l'extinction progreſſive de la race des Negres, qu'on parviendra au terme où le prix de l'eſclave ſurpaſſera celui qu'on peut en retirer. Mais puiſque notre barbare cupidité leur rend inſupportable le fardeau de la vie, puiſque l'infâme trafic que nous oſons faire de leurs ſueurs, de leurs ſouffrances & de leur ſang, eſt une ſource intariſſable de crimes & de malheurs, peut-être le vœu que l'on formeroit pour leur

anéantiſſement ſeroit-il conforme aux intérêts de l'humanité. Dois-je le former, ce vœu qui répugne tant à mon cœur, ce vœu ſacrilége, qui tendroit à diminuer le nombre des hommes, à effacer une nation entiere du livre de la vie! Féroces Européens, déteſtables Marchands de votre propre eſpece, à quoi réduiſez-vous l'homme ſenſible! Oui, vous êtes mille fois plus cruels envers les Africains, que vous ne le fûtes en dévouant ſans pitié les peuples de l'Amérique au tranchant du glaive, à des ſupplices inouis & à vos chiens affamés.

Les tourmens des Negres auront un terme. Si l'humanité, qui crie en leur faveur, ne peut ſe faire entendre, ſi tous les droits de la juſtice ſont toujours oubliés à leur égard, ſi l'aveugle & inſatiable cupidité du moment continue à l'emporter ſur notre véritable intérêt, ſi le déſeſpoir ne les arme point contre nous, le tems & la néceſſité détruiront leur race & nous priveront tôt ou tard de leurs ſecours; le tems viendra où ces infortunés quitteront la vie dans la douce eſpérance de n'être plus remplacés & de laiſſer ſans cultivateurs nos champs de l'Amérique. Ils fermeront avec joie les yeux à la lumiere; puiſque leurs derniers regards nous auront vu gémir ſur les mépriſes de notre

avarice & brifer la verge de la tyrannie dans la rage de n'avoir plus de victimes à frapper.

Les côtes occidentales de l'Afrique font défertes ; & la dépopulation s'étend déja dans les terres à une grande profondeur, à caufe des neuf millions d'habitans que nous en avons arrachés. Non feulement nous épuifons l'efpece des Negres par des enlevemens continuels, nous tariffons dans ces climats les fources mêmes de la fécondité en y faifant régner le crime & l'infortune. La dépravation des mœurs, le luxe & la mifere font les plus grands obftacles à la multiplication des hommes; & nous avons introduit tous ces maux en Afrique. Doit-on croire fur la foi des Voyageurs que les Africains defirent avoir un grand nombre d'enfans pour avoir plus d'efclaves à vendre ! Si quelques peres dénaturés, corrompus par nos encouragemens & nos maximes, ont formé ce vœu abominable, il n'eft pas poffible qu'il ait germé dans tous les cœurs. Je ne croirai jamais à cette confpiration générale des peres contre leurs enfans : c'eft une monftruofité que tous nos crimes n'ont pu encore produire. Si donc quelques individus doivent l'exiftence à un motif auffi déteftable, les paffions que nous avons allumées dans cette nation en

empêchent un bien plus grand nombre de naître.

Non seulement la diminution de la population doit augmenter le prix des esclaves en les rendant plus rares & plus difficiles à réduire sous le joug ; les frais qu'il faut faire pour les tirer de l'intérieur des terres, la dépense des équipages des navires pendant le tems de la traite, le nombre de Negres qui meurent de fatigue dans les sables brûlans qu'il faut traverser, ceux qui périssent dans l'air infect du fond des vaisseaux pendant le tems nécessaire pour completter la cargaison ; toutes ces causes, qui prennent chaque jour plus de force, se réunissent pour accroître la cherté de ceux qui parviennent dans les marchés du Nouveau Monde. D'un autre côté, la servitude fait une consommation d'hommes effrayante ; puisque la population des neuf millions de Negres importés en Amérique est réduite à quinze cent mille têtes. Avec quelle rapidité cette espece malheureuse s'anéantira-t-elle dans nos colonies, quand les bords Africains ne pourront plus réparer ses pertes ?

Tout conspire donc pour engager les nations Européennes à donner des cultivateurs libres aux campages du Nouvau Monde & à les peupler

d'une génération d'hommes assez heureuse pour se multiplier au lieu de s'éteindre. Le Congrès général des Etats-Unis de l'Amérique à déja donné un grand exemple à l'univers en défendant l'importation des esclaves dans tous les domaines de la République. Cette loi, qui étoit desirée depuis long-tems par la Pensylvanie & par plusieurs autres colonies de l'Amérique Angloise & qui paroissoit trop opposée aux vues d'intérêt de la Métropole pour n'être pas rejettée, devoit être l'ouvrage d'un peuple indépendant, ami de l'humanité. Que l'assemblée des Représentans d'une nation est auguste, quand elle rend à l'homme sa dignité naturelle, quand elle brise les liens qui l'asservissent & le dégradent ! Voilà donc un peuple entier, qui signale les premiers essais de sa puissance en déclarant à la face de l'univers, qu'il ne veut plus être complice de l'infâme trafic des Negres ! Que la voix, qui a promulgué dans le nord de l'Amérique cette loi émanée du Ciel, retentisse au fond du cœur de tous les Rois de l'Europe ! Que la main qui l'a consignée dans les archives d'un peuple nouvellement libre, imprime en même tems l'ignominie sur le front de tous les Marchands d'hommes !

Les Quakers de la Pensylvanie auroient desiré

qu'on eût rompu à la fois toutes les chaînes, & la plûpart d'entr'eux ont en effet affranchi leurs esclaves. Mais une révolution aussi subite entraîneroit avec elle les plus grands inconvéniens. Les esclaves sont devenus la propriété des colons : quoique ce droit soit contraire à la nature, il est cependant acquis sous la sanction des loix. On ne pourroit dépouiller tout-à-coup les propriétaires des habitations de l'Amérique du droit qu'ils exercent sur leurs Negres, sans les exposer à une ruine presque certaine, & sans arrêter pour long-tems les travaux de la culture. D'ailleurs on ne pourroit sans danger briser les fers d'un si grand nombre d'esclaves nés dans la servitude & abbrutis de longue main par des traitemens honteux & cruels. Le péril seroit moins grand dans l'Amérique septentrionale où le nombre des noirs est incomparablement moindre que celui des blancs ; mais ce projet seroit impraticable dans les autres parties du Nouveau Monde, où souvent il ne se trouve pas un blanc contre dix noirs. L'oisiveté seroit le moindre des vices qu'on auroit à redouter dans les Negres affranchis.

» Ces hommes stupides, dit M. l'Abbé Raynal, » qui n'auroient pas été préparés à un changement d'état, seroient incapables de se conduire

» eux-mêmes

» eux-mêmes. Leur vie ne feroit qu'une in-
» dolence habituelle ou un tiffu de crimes. Le
» grand bienfait de la liberté doit être réfervé
» pour leur poftérité, & même avec quelques
» modifications. Jufqu'à la vingtieme année les
» enfans appartiendront au maître dont l'attelier
» leur aura fervi de berceau, afin qu'il puiffe
» être payé des frais qu'il aura été obligé de
» faire pour leur confervation. Les cinq années
» fuivantes ils feront obligés de le fervir encore
» mais pour un falaire fixé par la loi. Après
» ce terme ils feront indépendans.........
» On leur donnera une cabanne avec un ter-
» rein fuffifant pour créer un petit jardin &
» ce fera le fifc qui fera la dépenfe de cet éta-
» bliffement. Aucun Réglement ne privera ces
» hommes devenus libres de la faculté d'étendre
» la propriété qui leur aura été gratuitement
» accordée....... Cet arrangement produira
» les meilleurs effets. La population des Noirs
» actuellement arrêtée par le regret de ne
» donner le jour qu'à des êtres voués à l'in-
» fortune & à l'infamie fera des progrès rapides.
» Elle recevra les foins les plus tendres de ces
» mêmes meres, qui trouvoient fouvent des
» délices inexprimables à l'étouffer ou à la voir
» périr. Ces hommes accoutumés à l'occupation

» dans l'attente d'une liberté assurée, & qui » n'auront pas une possession assez vaste pour » leur subsistance, vendront leurs sueurs à qui » voudra ou pourra les payer. Leurs journées » seront plus cheres que celles des esclaves, » mais elles seront aussi plus fructueuses. Une » plus grande masse de travail donnera une » plus grande abondance de productions aux » colonies, que leurs richesses mettront en » état de demander plus de marchandises à la » Métropole (*) «.

En combinant les avantages de ce plan avec ceux d'une loi générale, qui interdiroit pour toujours la traite des Negres, on parviendroit en moins d'un demi-siecle à détruire l'esclavage en Amérique, sans arrêter les travaux utiles, sans nuire aux intérêts des particuliers & sans produire aucune secousse dangereuse. La population des Noirs devenus libres & heureux, loin de s'éteindre comme sous l'influence maligne de la tyrannie & de l'infortune feroit des progrès rapides qui surpasseroient facilement toutes les recrues qu'on va maintenant faire en Afrique.

(*) Hist. Philos. & Polit. tome VI, page 227, Liv. XI; édition de *Pellet*, de Geneve, in-12, 1780.

Les nouvelles générations béniroient leurs libérateurs & leur rendroient au centuple le prix de leur liberté. Que de crimes, que de calamités les Rois de l'Europe épargneroient au genre-humain, s'ils pouvoient s'accorder pour lui procurer un tel bienfait !

Nous parlons sans cesse des moyens de multiplier le nombre des hommes, de les rendre heureux & libres, d'étendre leurs forces par des travaux modérés & gradués & par des alimens substantiels. Nous voudrions que les progrès de la population s'étendissent jusqu'à couvrir toutes les plaines de l'Amérique. Que deviendra donc la puissance de l'Espagne au milieu de ce torrent, prêt à l'engloutir ! Si, fidele à son ancienne politique, elle prolonge l'état de misere & de langueur de ses colonies, si elle les empêche de s'élever à un degré de force, qui puisse contre-balancer l'effort de leurs voisins, comment pourra-t-elle garder les frontieres de ses domaines depuis l'extrémité du Chili jusqu'aux confins du Nouveau Mexique? Comment repoussera-t-elle les nombreux essaims, qui sortiront des colonies étrangeres, pour aller chercher des terres plus fertiles & des climats plus doux, & qui seront peut-être attirés par les indigenes de ses possessions & même par

les Créoles ! Si au contraire elle prend le parti plus sage, plus conforme à la justice & à la nature, de faire prospérer ses colonies & de suivre l'impulsion générale des autres nations, comment pourra-t-elle contenir dans la soumission tant de millions d'hommes robustes & impatiens du frein, qui peupleront les plaines immenses du Mexique, du Chili & du Pérou ! Ne verra-t-elle pas avec effroi sa propre puissance, qui paroîtra toujours prête à se tourner contre elle-même ? L'activité de sa tête pourra-t-elle correspondre au nombre & à la force démesurée de ses bras ?

J'ai senti tout le poids de cette objection ; & au lieu d'entreprendre de la résoudre, je me contenterai d'exposer les questions suivantes, qu'elle doit naturellement faire naître. Parce que des Avanturiers féroces, tels que Cortez, Pizarre & Davila, ont porté leurs pas sanglans à plusieurs mille lieues de leur patrie & qu'ils ont sans motif & sans pitié exterminé des nations entieres, faut-il qu'une solitude éternelle & affreuse regne dans les pays immenses, qu'ils ont dévastés ? Faut-il que les terres, qu'ils ont rougies de tant de sang innocent, soient à jamais arrosées de la sueur de quelques malheureux esclaves, qui formeront toute

leur population, & qu'elles ſoient à perpétuité le ſéjour de l'oppreſſion & de la miſere ? Parce que, ſous l'autorité prétendue d'un Pontife ambitieux, ces Conquérans barbares ont pris au nom du Roi d'Eſpagne poſſeſſion d'un domaine vingt fois plus vaſte que celui de la Métropole, & incomparablement plus étendu qu'il ne devroit être pour recevoir des loix & être bien gouverné à une ſi grande diſtance, faut-il continuellement réprimer ſa vigueur & condamner pour toujours à la ſtérilité les provinces les plus fertiles de l'univers ? Pour délivrer l'Eſpagne de l'inquiétude que doit lui cauſer la conſervation d'un tel Empire, faut-il non ſeulement le retenir dans la foibleſſe, mais mettre des bornes à la proſpérité des colonies voiſines, & vouer ainſi tout un hémiſphere à la médiocrité & même à l'indigence ?

Quoiqu'une domination auſſi diſproportionnée dans ſes parties n'ait ſervi qu'à flatter l'orgueil de la nation ſans lui procurer aucun avantage réel, quoiqu'elle n'ait été pour elle qu'une ſource inépuiſable de déſordres & d'infortune, chérira-t-elle des droits ſi vains & ſi funeſtes juſqu'à vouloir leur ſubordonner les loix du commerce général des peuples & à s'oppoſer aux deſtins du genre-humain entier ! Si elle

vouloit former une telle entreprise, ses efforts ne seroient-ils pas impuissans & ne mettroient-ils pas le comble à ses malheurs ?

En attendant que l'expérience de l'avenir fournisse la réponse à toutes ces questions, l'Espagne doit profiter de celle du passé, pour se rapprocher de plus en plus des vrais principes d'humanité, de justice & d'intérêt mutuel, qui doivent unir une Métropole avec ses colonies. On ne lui proposera point de resserrer les limites de ses domaines de l'Amérique & de circonscrire sa puissance dans une étendue plus proportionnée à ses moyens. On lui représenteroit en vain, qu'une population plus rapprochée devient plus active & met plus d'accord dans l'emploi & le développement de ses forces ; que les frais de protection en sont moindres & la défense plus facile & plus assurée ; que les loix, les bonnes mœurs, les arts utiles & le commerce regnent & fleurissent plus aisément dans des établissemens contigus, qui se prêtent un mutuel secours, que dans des colonies éparses, jettées au hasard sur les plaines d'un désert. Ces conseils de la raison & de la politique sont trop contraires aux maximes, qui ont gouverné les peuples & les Rois depuis l'origine du monde, pour être encore goûtés

& mis en pratique. On eſt bien détrompé dans notre ſiecle de l'illuſion des conquêtes : mais la ſageſſe des nations ne s'eſt pas encore élevée juſqu'au point de leur faire abandonner une partie de leur domaine pour rendre l'autre plus heureuſe & plus utile à leur puiſſance ; quand même la diſproportion du nombre des habitans avec l'étendue du territoire ſeroit extrême. Les préjugés ont attaché tant de gloire à régner ſur de vaſtes Etats, que l'orgueil voudroit en réculer les bornes juſqu'aux extrémités du monde. Le phantôme ſeul de la domination eſt ſi flatteur, les Souverains trouvent tant de charmes à le voir s'aggrandir, qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à s'en déſaiſir, ou à le réduire aux juſtes limites de la réalité.

Le moyen le plus efficace, que l'Eſpagne puiſſe employer pour conſerver ſes colonies, c'eſt de ſe les attacher par des bienfaits, & de renoncer pour toujours aux maximes oppreſſives de ſon ancienne politique. Elle a déja rompu ſucceſſivement une partie des entraves de leur commerce ; on a d'abord ſubſtitué aux Flottes & aux Galions, des vaiſſeaux de Regiſtres expédiés par des Négocians de la Métropole dans les diverſes ſaiſons de l'année. Par l'établiſſement

des paquebots, le port de la Corogne fut admis à participer aux avantages du commerce des colonies, qui étoit autrefois concentré dans le port de Séville & ensuite dans celui de Cadix. Il est maintenant permis à tous les sujets du Roi de transporter en toute saison & de toutes les rades de la Métropole des marchandises dans la plûpart des possessions du Nouveau Monde, & le Mexique est presque seul excepté de cette loi générale. Toutes les barrieres, que l'inquiétude & la jalousie d'un Gouvernement aveugle dans sa tyrannie avoient mises entre les diverses colonies de l'Espagne sont enfin renversées; & ces établissemens peuvent à présent se prêter un mutuel secours & s'enrichir par un commerce réciproque. C'est principalement au regne actuel que l'on doit ces heureuses innovations : elles sont le fruit du progrès des connoissances utiles & elles nous annoncent d'autres changemens plus décisifs & le retour des maximes salutaires, qui assurent la prospérité des Etats. Malgré les efforts des Inquisiteurs pour épaissir les ténebres & perpétuer l'ignorance, les Espagnols ouvrent les yeux à la lumiere : la Philosophie a passé au-delà des monts, & les sages de Madrid entendent

la voix de ceux de Paris & de Londres : *Il n'y a plus de Pyrrennées* (*).

Quand viendra-t-il ce tems, où l'on verra s'applanir les montagnes inaccessibles, qu'une politique exclusive & fiscale, a élevées entre les divers Empires ? Pourquoi chaque Puissance de l'Europe s'efforce-t-elle d'entourer ses colonies de barrieres impénétrables & de repousser le commerce des nations étrangeres ? On s'est persuadé que les colonies devoient être dans une éternel esclavage, qu'elles ne devoient travailler & exister que pour la Métropole. A l'exemple de l'Espagne, chaque Etat s'arroge exclusivement tous les profits de commerce de ses possessions d'Amérique & se rend l'arbitre du prix des ventes & des achats. Il étouffe ainsi dans le sein de ses colonies tous les germes de l'industrie & de l'activité, & par un contre-coup nécessaire il se prive lui-même de la plus grande partie des avantages qu'elles devroient lui procurer. Mais si l'on vouloit consulter la raison & la justice, on ne verroit dans une colonie, qu'une nouvelle province

(*) Ce sont les dernieres paroles de Louis XIV à Philippe V, qui partoit de Versailles pour aller prendre possession du trône d'Espagne.

du même Empire : on ne lui imposeroit donc que la partie de la charge publique, qui seroit proportionnelle à sa richesse & aux dépenses que le Souverain doit faire pour la protéger & la gouverner. Après avoir acquité cette dette sacrée, elle seroit libre d'étendre à son gré toutes les branches de son travail, de son commerce & de son industrie. Les progrès de sa prospérité lui procureroient une quantité d'échanges incomparablement plus grande & malgré l'admission des étrangers dans son commerce, elle auroit bientôt avec sa Métropole des rapports beaucoup plus étendus & d'une plus grande utilité réciproque.

La France commence à faire l'épreuve de ces principes; & en accordant aux Anglo-Américains la liberté de concourir à l'approvisionnement de nos Antilles, elle travaille à l'accroissement de sa puissance par l'augmentation des richesses de ses colonies! Cet essai lui sera d'autant plus profitable qu'il ne peut manquer de multiplier ses rapports directs, avec la nouvelle République. Mais l'Espagne n'est point encore détrompée à cet égard des illusions de sa politique jalouse. Cependant aucune Puissance de l'Europe n'a plus besoin qu'elle des secours du commerce extérieur. Elle ne peut substituer

graduellement les profits de la culture à ceux des mines, ni ranimer son activité intérieure par la prospérité de ses colonies, sans donner de la valeur à leurs productions & sans leur ouvrir des débouchés multipliés & faciles. Non seulement il importe à cette Métropole d'appeller les nations étrangeres au commerce de ses colonies : elle doit chercher à diminuer par degrés le nombre & le produit de ses douanes par l'accroissement progressif des impositions sur les terres. Les moyens s'offriroient d'eux-mêmes : ils naîtroient des progrès de la culture dans un terrein vierge & immense, où tous les germes de la fécondité se développeroient sous l'influence de la liberté & du bonheur public. Ainsi le revenu de l'Etat seroit insensiblement assis sur une base solide & s'augmenteroit à raison de la prospérité générale. Ainsi le commerce exempt des gênes & des taxes ruineuses, qui l'étouffent & l'anéantissent, reveilleroit l'Espagne de sa léthargie & lui rendroit toute sa splendeur. Ainsi le projet d'Alberoni d'unir les deux mondes par le Mexique & les Philippines & de faire habiller les Péruviens & les Mexicains par les manufactures de l'Inde : ce projet, qui dans l'état d'épuisement où se trouvoit la Métropole fut rangé parmi les chimeres politiques, & mis à côté du systême de

Law, se réaliseroit de lui-même & donneroit au commerce général de l'univers une étendue qui surpasseroit nos espérances.

Mais de nouvelles craintes vont encore renaître & altérer à nos yeux les avantages d'un avenir si flatteur. » Si jamais, dira-t-on, il » s'établissoit un commerce direct & absolument » libre entre l'Amérique occidentale & l'orient » de l'Asie, les colonies du Nouveau Monde » seroient bientôt détachées de leurs Métropoles. » Elles aimeroient mieux commercer dans des » mers sûres & tranquilles, avec des nations » pacifiques qui ne troubleroient jamais le cours » des échanges ni de la navigation, que d'attendre » leur subsistance & le débit de leurs denrées » de nos fantaisies passageres & des caprices de » la mer Atlantique, si souvent bouleversée » par la tempête & agitée par les guerres de » l'Europe «. Politiques inquiets & jaloux, les bienfaits de la nature serviront-ils toujours de prétexte à votre tyrannie ! Et parce que les peuples de l'Amérique ont mille moyens de se passer de vous, faut-il appésantir le joug qui les opprime & multiplier leurs chaînes ! Craignez que la nature, qui veille à la conservation du genre-humain, ne leur révele un jour leurs droits & les ressources qu'elle a leurs ménagées. Craignez que

les obſtacles que vous oppoſez ſans ceſſe à leur proſpérité, au lieu de vous aſſurer leur ſoumiſſion, ne ſervent enfin à les détacher de votre Empire. Peuples de l'Europe, voulez-vous conſerver vos colonies du Nouveau Monde, n'attendez pas qu'elles briſent par la force les liens de l'enfance où vous les retenez : faites tomber vous-mêmes de leurs mains ces entraves odieuſes & ne les enchaînez que par le bonheur.

S'il eſt contraire aux intérêts d'une nation d'exclure les étrangers de ſon commerce, c'eſt une faute bien plus funeſte de l'abandonner entiérement & excluſivement à la merci d'un peuple actif & ambitieux. Le Portugal en ſe livrant ainſi à l'Angleterre, perdit en peu de tems les reſtes de ſon induſtrie, de ſa richeſſe & de ſa force : le commerce qui doit par ſa nature animer toutes les parties du corps politique, ne fit plus que les deſſécher & les priver de la vie ; parce qu'une cauſe étrangere altéroit la qualité des ſucs nourriciers, ou les attiroit continuellement à elle. Ce n'eſt qu'en ſecouant le joug d'un monopole auſſi deſtructeur, ce n'eſt qu'en excitant les cultures du Bréſil par la concurrence de toutes les nations dans les ventes & dans les achats de cette colonie, que le Portugal pourra reprendre ſon ancienne vigueur & recouvrer

ſon exiſtence politique, qu'il ſemble avoir perdue aux yeux des autres Puiſſances de l'Europe.

Tous les peuples paroiſſent maintenant reconnoître les avantages de la liberté générale du commerce & ils font des efforts pour le dégager de ſes entraves & pour diminuer les impôts qui en retardent la marche & en arrêtent les progrès. Tel eſt le but principal de tous les nouveaux traités, ſur-tout depuis l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. Que ne puis-je hâter les inſtans de voir luire le jour fortuné où le commerce parcourrera l'univers d'un vol rapide & libre, en reſſerrant les nœuds de tous les peuples, en ranimant toutes les parties du globe de ſon ſouffle vivifiant & fécond; où chaque nation convaincue qu'elle ne peut nuire à ſes voiſins ſans ſe nuire à elle-même, ne cherchera plus ſon bonheur que dans l'accroiſſement de la félicité générale! Peut-être ce jour tant déſiré eſt-il bien loin de nous: peut-être cet avenir ſi plein de charmes n'eſt-il qu'un vain ſonge, qui trompe la ſenſibilité de mon cœur. Mais au moins j'emporterai avec moi dans le tombeau la douce ſatisfaction de n'avoir pas déſeſpéré du ſalut du genre-humain.

Eh quoi! les paſſions des hommes doivent-elles donc toujours déconcerter les meſures de la

raison & de la sagesse ! Les cris de la cupidité, de l'intrigue & d'un zele hypocrite étoufferont-ils toujours la voix de la nature & de la Religion ! Quand la lumiere vient de tous côtés frapper nos regards, manquerons-nous du courage nécessaire pour changer les destins de la terre ! Dans des siecles de ténébres & de barbarie, l'humanité a souvent trouvé des vengeurs ; demeurera-t-elle sans défense & sans appui, quand nous connoissons mieux les moyens de la rétablir dans ses droits ! Le regne de la Philosophie auroit-il donc fait disparoître toutes les ames grandes & généreuses ?

O toi, qui viens d'être enlevé à la France & à l'univers, après une vie consacrée toute entiere à l'utilité publique & consumée dans des travaux glorieux & pénibles, Ministre chéri d'un Roi citoyen, descends pour confondre ces vils détracteurs du genre-humain, qui croient que la vertu ni le bonheur ne peuvent plus habiter parmi nous. Tu l'as dissipée cette politique insidieuse, jalouse & souvent cruelle, qui ne savoit que détruire & diviser, pour régner sur des ruines ; & tu as fait revivre les loix de la nature, de la justice & de la bonne foi. Tu les as tissus ces nœuds sacrés, qui doivent à jamais unir les nations : tu l'as préparé ce jour

heureux où les deux Mondes toucheront au faîte de la véritable opulence, en s'enrichissant mutuellement des fruits de leur sol & de leur industrie. Si ta présence nous est ravie pour toujours, ton génie nous reste. Qu'il préside encore à nos conseils & qu'il soit le garant d'un ordre plus prospére & de la félicité de tous les peuples !

FIN.

A ORLEANS, de l'Imprimerie de JACOB l'Aîné, rue Saint Sauveur.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit ayant pour titre *Des avantages & des inconvéniens de la découverte de l'Amérique*, *par M. l'Abbé* GENTY. Cette queſtion intéreſſante m'a paru traitée d'une maniere lumineuſe. La diſcuſſion publique ne peut que jetter plus de lumiere encore ſur les principes qui ont ſervi de baſe à l'opinion embraſſée par l'Auteur. Cet Ouvrage me ſemble ne pouvoir être qu'utile, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru pouvoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 12 Août 1787.

CADET DE SAINEVILLE.

PERMISSION DU SCEAU.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur Abbé GENTY, Cenſeur Royal nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition intitulé, *des avantages & des inconvéniens de la Découverte de l'Amérique*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſions étrangeres dans aucun lieu de notre obéiſſance. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'Impreſſion dudit

Ouvrage, sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de Librairie & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE LAMOIGNON; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON Le tout à peine de nullité des Présentes; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre Regne le quatorzieme.

Par le Roi, en son Conseil

LE BEGUE.

REGISTRÉ sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1254, fol. 352, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785 A Paris le 28 Septembre 1787.

KNAPEN, Syndic.

ERRATA.

Pag. 5, lig. 21, venu ſoutenir *liſez* venue ſoutenir.
id. 24, qui peuvent en préparer, *liſez* propres à en préparer.
17, premiere de la Note, s'y en eſt, *liſez* s'en eſt.
18, 2, les avoient rendu, *liſez* les avoit rendus.
Id. 11, avides du ſang, *liſez* avides de ſang.
30, 25, retenu, *liſez* retenus.
35, 12, c'étoit des génies, *liſez* c'étoient des génies.
46, 8, vu s'appaiſer, *liſez* vus s'appaiſer.
54, premiere, l'oin, *liſez* loin.
57, 10, 2 & 5 de la Note, une eſpace, *liſez* un eſpace.
69, 11, trouva, *liſez* trouvât.
98, derniere, l'Atrebonite, *liſez* l'Artibonite.
107, penultieme de la Note, fourmies, *liſez* fourmis.
122, 15, c'étoit, *liſez* c'étoient.
141, 10, engageoient, *liſez* engageoit.
164, 10, dans l'Archipel Americain, *liſez* dans les iſles de l'Archipel Américain
187, 9, fruit de ſes troupeaux, *liſez* produit de ſes troupeaux
190, 3, toutes leurs échanges, *liſez* tous leurs échanges.
199, 16, ils la reſſerroit, *liſez* ils la reſſerroient.
209, 11, durent, *liſez* dût.
211, derniere, la Grenade, *liſez* le Royaume de Grenade,
212, 17, des ſubſtances, *liſez* des ſubſiſtances.
219, 7, ce n'étoit, *liſez* ce n'étoient.
227, 7, leur étoient, *liſez* lui étoient.
238, 13 de la Note, ne montoit, *liſez* ne montoient.
239, 21 de la Note, l'Eupe, *liſez* l'Europe.
263, 21, c'étoit, *liſez* c'étoient.
268, 8, c'étoit, *liſez* c'étoient.
295, 3 de la Note ſous, *liſez* ſans.
297, 12, enchériſſent, *liſez* enrichiſſent.
298, 14, ſes membres, *liſez* les membres.
302, 4, étranges, *leſez* étrangers.
309, 25, puiſſe, *liſez* puiſſent.
310, 14, vile, *liſez* vil.